à Monsieur de Valmesnil
hommage dévoué du traducteur

B 11860

MÉMOIRES

DE

JOHN TANNER.

IMPRIMERIE DE MADAME HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE),
rue de l'Éperon, n. 7.

920.73

24
3

MÉMOIRES

DE

JOHN TANNER,

OU

TRENTE ANNÉES DANS LES DÉSERTS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

TRADUITS SUR L'ÉDITION ORIGINALE,

PUBLIÉE A NEW-YORK;

PAR M. ERNEST DE BLOSSEVILLE,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES COLONIES PÉNALES DE L'ANGLETERRE DANS L'AUSTRALIE.

TOME PREMIER.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

Libraire de la Société de Géographie,

23, RUE HAUTEFEUILLE.

1835.

CHAPELLE),

973.5

INTRODUCTION.

John Tanner, dont les Mémoires d'une vie de trente années, parmi les Indiens, dans l'intérieur de l'Amérique du Nord, ont paru à New-York en 1830 (1), n'est point un personnage imaginaire. Le récit très peu romanesque, dont voici la traduction, doit, par la naïveté de la forme

(1) A narrative of the captivity and adventures of John Tanner (interpreter at the saut de Sainte-Marie), during thirty years residence among the Indians in the interior of North-America. Prepared for the press by Edwin James, editor of an account of major Long's expedition from Pittsburgh to the Rocky mountains. New-York : G. and C. and H. Carvill, 108. Broadway, 1830.

Récit de la captivité et des aventures de John Tanner,

et des pensées, ne permettre aucun doute sur l'existence du narrateur ni sur la loyauté de l'éditeur américain; on n'invente certes pas ainsi.

En littérature, comme en politique, l'inexpérience et l'extrême habileté viennent quelquefois échouer contre le même écueil; il n'est pas de romancier, novice ou expert, qui n'eût cherché d'autres ornemens pour les scènes de la vie sauvage que Tanner retrace dans toute leur nudité originelle. La littérature de métier ne sait pas être aussi simple, lors même qu'elle affecte des prétentions à la simplicité.

Une relation analogue à plus d'un titre, et publiée à Philadelphie en 1823 (1), s'est attiré de spirituelles et mordantes critiques de la Revue

(interprète au saut de Sainte-Marie), pendant trente années de séjour parmi les Indiens dans l'intérieur de l'Amérique du Nord. Mis en ordre par Edwin James, éditeur d'une Relation de l'expédition du major Long, de Pittsburgh, aux montagnes Rocheuses.

(1) Manners and customs of several indian tribes located west of the Mississipi; including some account of the soil, climate and vegetable productions, and the indian materia medica : to which is prefixed the history

d'Edimbourg. Les *reviewers* ont cru surprendre John Dunn Hunter, le chasseur, en flagrant délit de Mémoires supposés : ils l'ont accusé d'une érudition fort étrange chez un homme de la nature; ils ont relevé d'étonnantes allusions aux nouveautés de la librairie, et le pauvre John Hunter a eu le triste droit de les traiter d'*anthropophages littéraires*, en s'appropriant une amère invective de lord Byron. Mais revenons à John Tanner.

C'est comme John Hunter, le chasseur, un enfant d'origine européenne, enlevé, dès son bas âge, par les Indiens de la frontière. Il passe, comme lui, toute l'adolescence, toute la jeunesse

of the author's life during a residence of several years among them. By John D. Hunter. Philadelphie, 1823.

Mœurs et coutumes de plusieurs tribus indiennes qui vivent à l'ouest du Mississipi; renfermant quelques détails sur le sol, le climat, les productions végétales et la médecine des Indiens; précédées de l'histoire de la vie de l'auteur pendant une résidence de plusieurs années parmi ces tribus.

Une traduction allemande de la relation de Hunter a été publiée à Dresde, en 1824, par W.-A. Lindau.

et les premières années de l'âge mûr, dans les misères et dans les délices de cette vie sauvage, dont tant d'exemples démontrent combien il est difficile de rompre les habitudes pour revenir à la vie civilisée.

Chacun d'eux est enlevé à sa famille pour satisfaire l'égarement d'esprit d'une pauvre Indienne privée de son fils préféré. Hunter, pris par les Kickapoos ou Kansas, ne tarde pas à être adopté par les Osages; Tanner, fait prisonnier par les Shawneeses, passe bientôt dans la nation des Ottawwaws. Une grande conformité d'événemens unit les deux relations, et comment pourrait-il en être autrement? Quel que soit l'indicible attrait qui s'attache à la vie du désert, n'est-ce pas, même dans ses plus admirables peintures, une suite nécessairement uniforme de faits, à peu près identiques, offrant tour à tour de l'abondance imprévoyante et des privations courageusement supportées, des exploits de chasse et les hauts faits d'une guerre de partisans, avec de poétiques croyances et de bizarres

traditions? Le voisinage de la race européenne est venu ajouter à ces mœurs séculaires quelques vices de plus, quelques scènes d'un autre genre de drame. Nous parlerons plus tard du progrès dans les déserts de l'Amérique. Il suffit de bien établir ici qu'une inévitable conformité entre plusieurs points principaux des deux relations ne saurait faire peser de plein droit sur l'une les critiques plus ou moins méritées par l'autre.

Pour bien remplir notre métier d'éditeur, peut-être pourrions-nous prendre des armes dans la Revue d'Edimbourg contre l'écrivain qui s'est permis de peindre avant Tanner la vie des tribus errantes de l'Amérique du Nord. Un bon traducteur doit être amoureux de son modèle, et, par conséquent, le plus exclusif de tous les écrivains. Nous ne serons pas bon traducteur à ce prix.

D'ailleurs, il nous tarde de déclarer qu'une lecture attentive de la relation de John Dunn Hunter, comparée à tous les écrits des vieux voyageurs et au récit incontesté de Tanner, nous

a convaincu de l'extrême sévérité des critiques dont il ne s'est pas relevé encore. Peut-être, comme l'a soupçonné M. Philarète Chasles, dont l'autorité est d'un grand poids, Hunter n'est-il pas resté chez les sauvages aussi long-temps qu'il voudrait le faire croire; mais, cette concession faite, nous devons protester contre des accusations fondées sur une expérience trop européenne des secrets de la rhétorique, ou sur des notions savantes fort au dessus de l'expérience des Indiens.

Hunter, comme Tanner, ne sait ni lire ni écrire; Hunter, il le déclare lui-même, a dicté sa relation à son ami Edward Clark, qui lui a posé des questions; Tanner a eu la même confiance dans M. Edwin James, écrivain justement estimé. Mais, avec quelque défiance de soi-même que l'on puisse se tenir en garde contre les tentations d'une élégance littéraire, tout à fait hors de saison, comment répondre qu'en écrivant sous la dictée d'un sauvage illettré, en traduisant en quelque sorte son récit, on ne laissera point

échapper, nous ne disons pas une pensée, mais une expression purement européenne?

M. Edwin James, dans une consciencieuse préface, explique avec quel rigorisme il s'est interdit toute altération des souvenirs de Tanner, et cependant, plus d'une fois, le traducteur français a remarqué dans la relation américaine des mots tels que le *cérémonial*, la *terreur panique* et le *scepticisme*. Tanner, élu chef d'une association momentanée de chasseurs, trouve que ce choix n'était pas *impolitique*, et M. James le fait parler de *parallélogramme* et de *baguette divinatoire*. On découvrirait sans doute encore dans son récit plus d'un autre terme évidemment en désaccord avec la langue, peut-être même avec la pensée des sauvages.

Le traducteur français avait d'abord atténué de son mieux ces fautes bien secondaires; un peu de réflexion l'a porté à reconnaître qu'il lui en échapperait inévitablement, à lui-même, d'équivalentes, ou de plus fâcheuses encore, et il

s'est renfermé dans les limites de ses stricts devoirs sans plus prétendre corriger son modèle.

Mais peu importe au public la conviction toujours suspecte d'un traducteur! il faut des preuves sans réplique. Par le charlatanisme à la mode, la méfiance n'est que trop légitime; John Tanner a besoin d'un certificat de vie en forme authentique; écoutons d'irrécusables autorités.

M. Gustave de Beaumont, dans le tableau de mœurs américaines qu'il vient de publier sous le titre de *Marie, ou l'Esclavage aux États-Unis*, consacre un appendice de près de cent pages à l'état ancien et à la condition présente des tribus indiennes de l'Amérique du Nord. Ce résumé d'un intérêt vivant, non moins remarquable par le talent de l'écrivain que par la force et la noblesse des pensées, ne s'appuie que sur des témoignages incontestés, et M. Gustave de Beaumont invoque au premier rang celui de John Tanner rentré dans la vie civilisée

après trente années passées au milieu des peuplades sauvages.

M. Alexis de Tocqueville, compagnon des courses de M. Gustave de Beaumont dans l'Amérique du Nord, vient aussi de faire paraître un écrit d'un rare mérite issu du même voyage. Le livre *de la Démocratie en Amérique*, déjà placé très haut par l'opinion des meilleurs esprits de la France et de l'Angleterre, est destiné à dominer long-temps toutes les discussions sur les formes gouvernementales que l'esprit du siècle tend plus que jamais à remettre incessamment en question. C'est une méditation politique de l'ordre le plus élevé, dont les moindres détails prouvent autant de conscience que de maturité. M. Alexis de Tocqueville, étudiant, sans esprit de système, la marche de la civilisation en Amérique, examine avec soin l'état actuel et l'avenir probable des tribus indiennes qui habitent le territoire possédé par l'Union. L'autorité de Tanner est invoquée, dans ses pièces jus-

tificatives, parmi les témoignages les plus concluans.

Mais une disposition au doute, trop bien motivée par les artifices sans nombre de la littérature contemporaine, peut résister encore à l'opinion des deux voyageurs français dont la bonne foi s'est peut-être laissé surprendre par d'adroites apparences de véracité. Hâtons-nous donc de dire que MM. de Beaumont et de Tocqueville ont rencontré Tanner à l'entrée du lac Supérieur ; ils ont longuement conversé avec cet Américain, qui leur a paru ressembler bien plus encore à un sauvage qu'à un homme civilisé, et il n'est pas resté dans leur esprit le moindre soupçon contre la sincérité de son récit. Les mémoires ont été traduits d'après un exemplaire qui appartient à M. de Tocqueville, et dont le premier feuillet porte l'annotation suivante : acheté de Tanner lui-même sur le *Steam-boat*, l'Ohio, en août 1831.

Un lecteur exercé ne saurait d'ailleurs mécon-

naître dans les défauts de cet ouvrage la preuve irrécusable de son authenticité. L'absence de toute espèce d'art et la naïveté du récit ont rarement été poussées aussi loin. C'eût été l'œuvre d'une révision facile de grouper plus artistement les personnages, de les mettre en scène plus à propos, de mieux classer les faits. L'éditeur américain s'en est scrupuleusement abstenu, et le traducteur français a su résister à la tentation de rendre la vérité plus évidente par des vraisemblances mieux coordonnées.

Les humbles mémoires de John Tanner paraissent donc tels qu'il les a dictés lui-même. Nous avions lu cent fois le roman de la vie sauvage; en voici la réalité... Autant que je puis en juger, dit Washington Irving, « l'Indien des » fictions poétiques est, comme le berger du » roman pastoral, une pure personnification » d'attributs imaginaires. » Cette critique générale du spirituel écrivain n'est que trop fondée, mais elle ne saurait atteindre les souvenirs de Tanner; l'imagination en est sévèrement exclue,

il n'y a rien de poétique dans ses mémoires.

Cette relation, telle qu'elle est dans son originale simplicité, contredit presque à chaque ligne le philosophisme du dix-huitième siècle. C'est la réponse la plus péremptoire à tant de soi-disant moralistes qui ont sans cesse confondu l'état de nature avec l'état sauvage, comme le leur a si justement reproché M. de Chateaubriand.

Il semble qu'une véritable fatalité ait poursuivi les écrivains du dernier siècle, toutes les fois qu'ils ont voulu puiser dans l'exemple des Indiens un argument contre le christianisme et l'ordre social. Montesquieu lui-même et Buffon n'ont pas su échapper à cette loi commune. Il serait trop facile de relever ici d'étranges erreurs dans leurs pages éloquentes; et, si l'on voulait remonter jusqu'à Montaigne pour l'appeler en champ clos à une lutte de raisonnemens, il pourrait bien, lui-même, ne pas en sortir victorieux.

Nulle renommée de penseur n'a plus à perdre

que celle de J.-J. Rousseau à l'étude des révélations de Tanner. Chaque souvenir reproduit par le naïf autobiographe met à nu un sophisme du grand écrivain. Il n'est presque pas de fait, négligemment rapporté dans ces Mémoires, qui ne devienne une réfutation sans réplique d'un passage du Contrat social ou du Discours sur l'inégalité des conditions. Les félicités de l'état de nature et l'impossibilité d'imposer un joug aux sauvages qui n'ont besoin de rien sont réduites à leur juste valeur par un adversaire d'autant plus dangereux que la démonstration n'est pas en forme, et qu'elle parle d'elle-même à tous les esprits.

Est-il bien nécessaire de dire ici que Raynal, et tant d'autres philosophes à la suite, ne sauraient résister à l'argumentation pressante de ce dialecticien de la nature qui ne les connaît même pas? Tanner aura rendu un éminent service aux sciences morales, en dégageant leur étude d'une foule de lieux communs sur les sauvages qui vont tout nus, ne vivent que du pro-

duit de leur chasse, sont en paix avec toute la nature quand ils ont dîné, et n'ont jamais pu être domptés.

« Le nord de l'Amérique, disait Poivre, dont la juste renommée d'administrateur colonial doit survivre à sa réputation de philosophe, » le nord de l'Amérique est habité par de petits » peuples sauvages, misérables et sans agricul- » ture, mais hommes, jouissant de la liberté, et » par là moins malheureux peut-être que la foule » des nations prétendues policées, qui, plus éloi- » gnées qu'eux des lois de la nature par la pri- » vation des droits qu'elle donne, font des ef- » forts impuissans pour se procurer le bonheur » qui est l'effet d'une bonne agriculture. »

La logique n'est pas la partie brillante de cette déclamation, qui se contredit elle-même dans la vaste étendue de sa période; mais c'est là un type assez exact des raisonnemens que Tanner nous semble appelé à détruire.

Rentré, depuis quelques années, parmi des hommes de sa couleur, l'interprète du saut de

Sainte-Marie, qui rêva si long-temps le retour à la vie civilisée, sans pouvoir s'arracher aux liens de la vie sauvage, n'est-il pas, dans cette question de haute morale, le témoin le mieux choisi et le plus désintéressé? Qui connaît mieux que lui les *gens de bien grossiers*, que Voltaire se plaisait tant à opposer à la société chrétienne?

Un semblable ouvrage, dicté par un Gaulois ou par un Franc à un Romain de la frontière, serait aujourd'hui le plus inappréciable de tous les trésors historiques. Peut-être n'est-il pas déraisonnable de penser que, pour le moraliste, sinon pour l'historien, les Mémoires de Tanner peuvent permettre quelques inductions sur l'état social de nos aïeux avant les premiers jours de la monarchie française? En étudiant avec Tacite les mœurs des Germains, il se présente à la pensée plus d'un rapprochement curieux entre les coutumes des Barbares du monde romain et celles des dernières peuplades de l'Amérique du Nord : les notes de cette traduction vont en indiquer plusieurs.

Divers journaux ont rapporté que l'Académie des sciences morales et politiques avait confié à une commission l'étude des malheureux Indiens Charruas, qu'une spéculation effrontée livrait après d'infortunés Osages à la frivole curiosité des Parisiens, tandis que de pauvres Chippeways arrivaient à Londres pour être aussi montrés en spectacle. Il est douteux que cette enquête ait pu produire des résultats; mais voici un livre qui doit remplir les intentions de l'Académie.

Les Mémoires de Tanner sont les dernières annales d'un peuple que la Providence semble avoir condamné à disparaître du sol de ses aïeux. Ces hommes, dont la race doit bientôt s'éteindre, sont les descendans des sauvages qui accueillirent et aimèrent les premiers colons français. Du jour où le nord de l'Amérique a été livré, sans aucune rivalité, à la colonisation anglaise, date leur ruine irréparable. Sous la protection de la France, ils passaient lentement, par persuasion et non par force, de leur état social aux mœurs civilisées; il fallait un siècle

encore, peut-être, et le secours du catholicisme pour achever cette pacifique conquête. Resserrés aujourd'hui entre les sujets et les fils émancipés de la Grande-Bretagne, leur sort n'a plus d'incertitudes.

Indiens, il faut mourir !

Ce ne sera pas les armes à la main que périront les derniers représentans de tant de belliqueuses peuplades décimées par l'eau de feu, les maladies européennes et les besoins factices, nés d'un esprit mercantile, si heureusement inconnu de leurs pères.

Depuis la publication des Mémoires de Tanner, des traités, dont la loyauté n'est pas le caractère distinctif, ont imposé de nouvelles frontières aux Winnebagoes, aux Potawatomies, aux Ottawwaws, aux Ojibbeways de cette relation. A peine reste-t-il entre l'Alabama et le Mississipi soixante mille Indiens, tristes débris des nations des Chikasas, des Chactaws et des Crees. En 1831, quelques Indiens déguenillés, demandant l'aumône aux voyageurs, furent rencontrés par

MM. de Beaumont et de Tocqueville près du lac Ontario. C'étaient les derniers des Iroquois.

Les tribus indiennes, ce sont elles-mêmes qui le disent, fondent devant la civilisation comme la neige devant les feux du jour. Cette comparaison, toutefois, n'est pas d'une rigoureuse exactitude. Les tribus indiennes ne fondent pas devant un astre lumineux; elles vont s'éteindre dans les ténèbres du sophisme et de la procédure. C'est ainsi que finissent les nations au dix-neuvième siècle.

L'argument, par excellence, des Anglais contre les indigènes de l'Amérique du Nord trouve sa date certaine, nous employons à dessein un terme de palais, sa date certaine dans les plus anciennes relations des colons partis de la Tamise. Le premier historien de la Virginie, John Smith, auteur d'une curieuse chronique, disait, il y a plus de deux siècles : « Ils savent si peu » tirer parti de leur terre, qu'elle ne peut pas » être assez fertile. » Depuis le vieux capitaine, combien de fois et sous combien de formes n'a-

t-on pas reproduit cet axiome si facile à contester : Les Indiens chasseurs n'ont droit qu'à l'espace qui leur serait nécessaire pour la vie agricole? Et naguère encore, à la tribune du congrès américain, un orateur officiel ne disait-il pas : « Dans tous les actes des colonies, et en-
» suite des États, jamais on ne s'est écarté du
» principe *fondamental* que les Indiens n'avaient
» aucun droit sur le sol ou à la souveraineté en
» vertu de leur ancienne possession? »

Les actes sont tous d'accord avec ces étranges principes. Parce que les indigènes n'ont point changé leurs mœurs pour celles d'une autre race d'hommes qui introduisait parmi eux tant de besoins et tant de vices nouveaux, les subtilités d'une législation qu'ils ne sauraient comprendre les déclarent déchus de tout droit, non à conserver intacte, mais à partager la terre de leurs aïeux. Si de loin en loin un magistrat plus formaliste, un administrateur plus habile à sauver les apparences, semble rendre hommage au droit des gens par

un mensonge de plus, la guerre de chicane ne connaît pas un seul instant d'armistice; et les formes de la procédure, cherchant en vain à déguiser l'abus de la force, rendent l'injustice plus révoltante encore, en lui donnant l'hypocrisie pour auxiliaire.

Comment ces peuplades sans défenses pourraient-elles survivre à l'action combinée du sophisme et de la force matérielle? L'ombrageuse liberté américaine n'est, pour qui ne se laisse pas prendre à de vains mots, que l'expression la plus exacte de la tyrannie de la majorité, et cette tyrannie s'exerce sans contrôle sur les malheureux Indiens.

L'Union américaine a même inventé une subtilité de langage pour légaliser sa conduite envers les enfans des antiques possesseurs du sol. Les mots d'expulsion, de confiscation, de bannissement, d'exil révoltaient son excessive délicatesse. Elle a imaginé le *removal*, d'après le latin *removere* : ce n'est pas même un *refoulement* de peuple, ce n'est plus guère qu'une translation, un

simple *déménagement*, l'expression est bien plus humaine ; l'honneur national est sauvé.

Quand un peuple puissant en vient à cette duplicité de style officiel, il est déjà familier avec le cynisme des actes. *Removal* restera dans la langue politique pour flétrir les gouvernemens cauteleux.

Quel compte terrible devra rendre un jour au tribunal de l'histoire la république anglo-américaine qui, placée entre deux races d'hommes et appelée par la Providence à les civiliser par le christianisme, les opprime et cherche à les détruire l'une et l'autre ! Et, dans cette œuvre d'extermination, elle veut encore mentir à l'univers ; elle veut, aux yeux des nations, se parer des semblans de la religion et de l'humanité! Ses esclaves noirs, dans les États où elle est contrainte de les émanciper, elle semble les appeler, par les lois les plus libérales, au partage de tous les droits du citoyen, et par le fait elle les exclut inexorablement de leur moindre exercice, sans les exempter jamais des devoirs qui les compensent : les

Indiens. — Nous voyons par quelles fraudes elle les dépouille de la terre de leurs aïeux.

Les apparences mêmes ne sont pas toujours sauvées par la mauvaise foi américaine. Le principal sophisme du *removal* repose sur de prétendus droits des peuples laboureurs au détriment des peuples chasseurs. Mais il existe une nation indienne civilisée par des royalistes américains du sud, réfugiés au milieu d'elle pendant la lutte de l'indépendance. Il n'y reste guère aujourd'hui d'autres représentans de la famille européenne que des m[illegible] qui exercent le pouvoir.

Ces Indiens de race mêlée ont des esclaves noirs comme les républicains de l'Union américaine; leurs enfans sont élevés avec soin dans des maisons d'éducation : ils combattent par les armes de la presse l'invasion européenne. *Le Phénix cherokee et avocat des Indiens* est leur journal officiel, écrit et imprimé par des hommes de leur race, dans leur cité naissante de la Nouvelle-Echota.

Les Cherokees ne sont point une peuplade de

chasseurs, c'est une tribu devenue agricole. Que demandent-ils à l'Union? d'être aussi maîtres sur leur territoire que les États sur le leur : et ce territoire qu'ils doivent à des traités solennels proposés par la république et acceptés par eux dans leur bonne foi, ce territoire n'est qu'une faible parcelle de l'empire de leurs ancêtres. Les orateurs du congrès ont cependant peine à trouver des termes pour qualifier d'aussi *extravagantes prétentions*.

Les Cherokees ne comptent guère qu'une population de douze mille ames. Dans le nouveau droit des gens de l'Amérique, les nations faibles restent sans garantie, et ne trouvent pas de protecteurs. L'Union ne saurait tolérer, comme l'a fait si long-temps l'Europe, une république de Saint-Marin. Cette confédération, d'un demi-siècle à peine, se croit pourtant bien supérieure en civilisation au monarque absolu qui supportait la chaumière du meunier de Sans-Souci. Pourquoi ne pas s'en rapporter au temps pour amener dans sa marche irrésistible une fusion provoquée tôt ou

tard par une communauté d'intérêts légitimes?

Ce droit des nations civilisées à faire disparaître de la face du sol les peuples sauvages est devenu, chez la plupart des hommes issus de l'Angleterre, un simple axiome de droit public. Le capitaine Ross lui-même en proclame la justice dans la nouvelle relation de son second voyage de découverte aux régions arctiques; c'est, selon lui, une loi générale et équitable : toutes les lamentations d'une *fade (mawkish)* philanthropie ne sauraient rien y faire. Mieux vaut mourir lentement par les effets du rhum que d'être exterminé en masse par le fer et le feu de la conquête espagnole; ce n'est plus là qu'une mort volontaire.

A Dieu ne plaise que l'on veuille justifier ici les indignes excès des Cortès et des Pizarre, mais que l'on compare l'état actuel des Indiens dans l'Amérique espagnole et dans l'Amérique anglaise : lequel des peuples européens obéit le mieux aujourd'hui à la loi de l'Évangile?

Il est toutefois dans les états de l'Union un

petit nombre d'hommes généreux qui protestent, par leur conduite plutôt que par leurs écrits, contre les honteuses manœuvres de cette dépossession, dont le récit deviendra l'un des plus déplorables chapitres de l'histoire des républiques américaines. Mais, dans les États de l'Union, la majorité, qui fait la loi, se réserve le privilége de désobéir à la loi, et ne sait surtout pas tolérer chez la minorité le droit de discussion.

Les amis des Indiens ne hasardent guère en leur faveur que des poèmes, comme M. Mac-Lellan, ou d'incomplètes et timides propositions. L'un d'eux, l'éditeur des Mémoires de John Tanner, M. Edwin James, voudrait que la république s'emparât de l'éducation de tous les enfans des indigènes, et en détruisant leur langue détruisît d'un seul coup leurs coutumes et leurs croyances.

Mais sans discuter ce qu'il y a de sauvage dans cette humanité, qui veut détruire une nation; si les fils des Indiens pouvaient oublier eux-mêmes leur origine, les préjugés américains

la leur laisseraient-ils oublier, eux qui se soulèvent, avec un mépris si passionné, contre le moindre soupçon de descendance africaine! eux qui se montrent si habiles à retrouver, après plus d'un siècle, les traces les moins visibles d'une alliance avec le sang des esclaves!

M. Gustave de Beaumont, dans toute l'éloquence d'un cœur généreux et d'un rare talent d'écrivain, a flétri les honteux argumens de la déloyauté américaine; il a fait habilement ressortir les inconséquences et les astuces de cette guerre de procédure. L'avenir jugera comme lui les juges des derniers Indiens; l'avenir démontrera les nullités de tant d'engagemens extorqués par surprise; mais les ayant-droit ne seront plus.

John Tanner, dans le grand procès qui sera porté devant le tribunal de l'histoire, ne saurait être entendu que comme témoin; mais sa déposition sera la plus décisive. Il n'y a pas d'amertume dans les révélations de cet homme, qui a beaucoup souffert, sans bien discerner la cause

de ses souffrances. Parfois des lueurs de vérité lui apparaissent; il ne refuse pas de les entrevoir, mais elles laissent peu de trace dans ses souvenirs, et aucune préoccupation n'altère la sincérité de son récit.

C'est là un grand mérite de ses Mémoires, et leur extrême simplicité, ajoutant à l'importance du témoignage, en fait un des livres les plus curieux qui aient été publiés par la presse américaine. Le temps approche où l'histoire de l'Amérique sera divisée en deux époques bien distinctes, comme celle de l'Ancien Monde. Les peuplades indigènes du territoire de l'Union appartiendront toutes à l'histoire ancienne, sans plus laisser de traces dans l'histoire moderne. Lescarbot, Charlevoix, Lafitau, la Hontan, Lepage du Pratz, quelques voyageurs et missionnaires français seront utilement consultés par l'annaliste dont les études sur les races qui s'éteignent sont déjà peut-être commencées. L'Angleterre offrira aussi à ses méditations les récits de John et de William Smith, ceux de Lawson,

de Stith, de Beverley et de tant d'autres témoins oculaires. L'Union lui livrera des documens officiels dont il saura se méfier, et Tanner lui offrira le tableau le plus complet des derniers temps de la décadence.

Nous l'avons déjà dit, rien, dans les récits de cet autobiographe, qu'on ne saurait classer ni parmi les historiens, ni parmi les voyageurs, ni, bien moins encore, au nombre des moralistes, ne trahit la moindre imagination. Nous connaissons un critique qui débuterait par lui reprocher de ne point appartenir à l'École pittoresque : à quelle école pourrait-il se rallier? Son livre est de la littérature primitive, s'il en fut jamais, et l'absence de toute prétention littéraire a été le gage de son incontestable originalité.

On ne saurait se défendre, à la lecture de cette relation, si véridique et si modeste, d'une vive admiration pour le génie de M. de Chateaubriand, et d'un penchant de plus pour les spirituelles fictions de Cooper. Il n'est pas un fait, pas une observation dans les souvenirs du plus

illettré des hommes, qui ne s'accordent parfaitement avec les tableaux du premier de tous les écrivains de notre âge, comme avec les scènes si ingénieusement reproduites par le plus célèbre des romanciers américains.

On avait remarqué déjà combien l'auteur si distingué du Dernier des Mohicans et l'illustre auteur des Natchez étaient en harmonie dans leurs peintures de la vie sauvage. Tanner vient démontrer que l'un et l'autre ont peint d'après nature.

Tout en convenant du peu d'altération que les mœurs des Indiens ont subi depuis les premiers établissemens des Européens, quelques publicistes affirment cependant que la transformation sociale est plus réelle qu'elle ne paraît l'être. Nous avons peine à comprendre, au contraire, comment elle est restée aussi peu sensible, même en prenant pour point de comparaison les deux époques extrêmes.

Les récits de nos voyageurs français, si bons observateurs et conteurs si piquans; les rela-

tions lourdes, mais substantielles, des premiers colons anglais, diffèrent à peine des souvenirs de John Tanner. Il y a plus de privations sans doute, plus de mauvais jours, et quelques vices nouveaux, passagèrement satisfaits; la population dans laquelle le père Lafitau signalait déjà une fâcheuse disproportion de nombre entre les deux sexes a décru encore, et le contact des plus dépravés d'entre les colons a exercé une fatale influence sur les mœurs des peuplades les plus voisines de la frontière; mais les croyances, les superstitions, les coutumes de paix et de guerre, les jeux, les constructions, les ustensiles, les vêtemens même sont encore, au dix-neuvième siècle, tels que les avaient légèrement modifiés les premiers temps de la colonisation européenne. Les nations indiennes ont subi des changemens excessifs; les familles et les individualités sont restées à peu près les mêmes. Pour traduire les descriptions de Tanner, on aurait pu, bien des fois, emprunter plus d'une phrase entière aux relations de Charlevoix et de la

Hontan : quelques notes en donneront la preuve.

Il y a beaucoup plus près des mœurs indiennes de nos jours aux mœurs observées par les plus anciens chroniqueurs des peuplades américaines, que des barricades de 1830 aux barricades de 1588. Quelles sont, en effet, les innovations les plus significatives observées par les voyageurs? Les Indiens se servent, dans leurs chasses, de fusils européens; ce changement date de plus de deux siècles. Les traiteurs leur fournissent des chaudières de métal et des couvertures de laine; ce trafic est né le jour où les premiers *coureurs de bois* ont traversé les forêts séculaires de l'Amérique, et encore le premier historien de la Virginie, le capitaine John Smith, fait-il observer que le vêtement introduit alors parmi les Indiens remplaçait avec beaucoup d'analogie leurs grands manteaux de daim, peu différens des manteaux irlandais.

Quelques ustensiles, dus à leurs échanges avec les Européens, ont simplifié leurs travaux sans ajouter à leur bien-être, parce qu'une

somme plus grande de travail est exigée par leurs besoins nouveaux. Avant le voisinage des Européens, l'Indien ne détruisait que les animaux nécessaires à sa nourriture et à ses vêtemens; il se reposait souvent et laissait le gibier se reproduire sur un vaste continent. Aujourd'hui, son territoire se resserre tous les jours, et l'avidité commerciale des Anglo-Américains, en lui offrant pour appât « l'eau de feu envoyée par le Grand Esprit pour la ruine des hommes rouges, » l'excite à d'immenses dévastations qui aggravent chaque année sa misère. Il lui faut aujourd'hui, pour satisfaire les mêmes besoins, un travail plus rude et plus continu; aussi les hommes accomplissent-ils maintenant quelquefois par nécessité les tâches qu'ils regardaient jadis comme le devoir exclusif des femmes.

M. de Chateaubriand résume admirablement cet état d'une race d'hommes dont la civilisation aura un terrible compte à rendre à l'humanité :

« L'Indien, dit-il, a toutes les calamités de » l'homme du peuple de nos cités, et toutes les » détresses du sauvage... Aujourd'hui des haillons européens, sans couvrir sa nudité, attestent seulement sa misère; c'est un mendiant à » la porte d'un comptoir, ce n'est plus un sauvage dans ses forêts. »

Ce tableau est aussi vrai qu'affligeant. Que l'on compare, toutefois, le récit du baron de la Hontan, ou celui du père Charlevoix, aux Mémoires de Tanner, et l'on trouvera moins d'altérations de mœurs chez les Indiens de l'Amérique du Nord que dans le même espace de temps chez le peuple de l'Europe réputé pour le plus stationnaire.

Qu'opposeront à ces révélations de l'homme le plus étranger à tout esprit de secte les optimistes de la doctrine du *progrès?* Ils n'en tiendront probablement aucun compte; c'est assez l'usage de toutes les convictions exclusives, trop disposées à sacrifier au triomphe très incertain d'une théorie douteuse les générations présentes

et des peuples tout entiers. Aussi, l'avènement au pouvoir d'une coterie d'économie politique ou de philosophie devient-il une calamité sociale, même lorsqu'elle se compose d'hommes individuellement dignes d'une estime sans réserve. Voyez ce que font de leur influence actuelle sur les destinées de la France les enthousiastes du système de M. Say, renouvelé d'Adam Smith. La doctrine du progrès est consciencieuse et honorable. Le progrès est un droit à la fois et un devoir; mais la toute-puissance du fait est-elle en faveur de son infaillibilité ?

Il nous reste à exposer combien de difficultés présentait la traduction de ces Mémoires; la plus grande de toutes était de résister à la tentation de faire mieux que l'original. Il fallait, comme l'a très bien dit l'éditeur américain, conserver les propres paroles de Tanner, ses impressions, sa manière de voir et de juger. Il fallait respecter l'étrangeté de la pensée, la rudesse du langage, et ne pas oublier qu'on re-

produisait les idées d'un homme dont l'esprit de droiture est évident, mais dont les notions du bien et du mal diffèrent souvent de celles des Européens.

Tanner, rentré dans la vie civilisée, affecte une grande tendance à la religion naturelle; il parle du Grand Esprit, comme les derniers philosophes de petites villes parlent encore du *Grand-Tout* et de *l'Être-Suprême*, ce qui ne l'empêche pas de croire aux songes et aux apparitions; il ne cherche pas à déguiser ses faiblesses et sa crédulité, mais il veut quelquefois se relever aux yeux de ses lecteurs par de petites prétentions d'esprit fort, qui forment une assez comique disparate, dont il serait fort injuste de rendre la traduction responsable.

On s'est efforcé de reproduire les pensées de Tanner aussi littéralement que la différence des deux langues pouvait le permettre; souvent les phrases se présentaient au traducteur un peu plus ornées, ou, si l'on veut, un peu moins dénuées d'élégance que dans le livre original, et

toujours il a respecté le texte, parce qu'il le regardait comme un précieux document historique; il n'a jamais rectifié, jamais complété les raisonnemens de Tanner; il s'est seulement permis d'élaguer quelques répétitions qui n'étaient point des traits de caractère, et n'avaient rien d'homérique; il a aussi transposé un très petit nombre de faits qui demandaient évidemment une autre place, mais il ne leur a fait subir aucune altération. Ces modifications sont si faibles et si rares, qu'une étude approfondie du livre américain les ferait à peine découvrir.

Jamais il n'a été de devoir plus rigoureux pour un traducteur de s'effacer complétement. Vouloir prêter de l'esprit à l'enfant des forêts américaines eût été, à la fois, de la déraison et du mauvais goût; mais le mérite de l'abnégation ne se comprend guère, même chez un traducteur : celui de Tanner a plus d'un droit à l'indulgence. Le mérite de la vérité est trop rare, aujourd'hui, pour que nul compte n'en soit tenu.

On comprendra sans peine que, dans une narration aussi exceptionnelle, il se soit souvent glissé de ces expressions locales, que des particularités de climat ou de relations, une nature nouvelle et des intérêts nouveaux introduisent inévitablement dans une société naissante. Les puristes de l'Angleterre ne veulent pas que la langue nationale ait été comprise dans la déclaration de l'indépendance américaine. Nous laissons aux *Reviewers* (1) de Londres et de Philadelphie le soin de discuter avec le grammairien américain, M. Noah Webster, le plus ou le moins de légalité des *américanismes;* il nous suffit de constater que la langue anglaise s'est mise en rapport, en Amérique, avec des circonstances nouvelles, et d'exposer quels embarras sont plusieurs fois ressortis de ce néologisme pour le traducteur français. Mais, sans

(1) Reviewer, faiseur de revue. Cette désignation, qui n'a pas encore d'équivalent en français, s'applique surtout, dans la langue des deux Angleterres, aux auteurs de la partie critique des revues.

entrer dans l'examen de la question, disons seulement que, sans les œuvres fatales de la révolution et de la diplomatie françaises, Saint-Domingue, le Canada et la Louisiane auraient obtenu, dans la nouvelle édition du dictionnaire de l'Académie, droit de nationalité pour plus d'une expression coloniale : le vieux dictionnaire en avait accueilli déjà plusieurs.

Les notes qui suivent la traduction des Mémoires de Tanner sont empruntées, pour la plupart, aux anciens voyageurs : soit qu'elles contredisent, soit qu'elles confirment (circonstance beaucoup plus fréquente) les récits de cet homme encore à demi sauvage, on a jugé inutile de les accompagner de commentaires ; les ressemblances et les contrastes doivent parler d'eux-mêmes.

Il est à craindre que quelques noms propres, par leur longueur et la bizarrerie de leur orthographe, n'offrent une lecture un peu difficile : le traducteur avait voulu d'abord essayer de les transcrire, conformément à la prononciation

française, car il est bien reconnu que les Anglais sont, de toutes les nations, la moins habile à reproduire, par les signes de sa langue, la prononciation des peuples étrangers; mais il s'est décidé à respecter encore, dans cette circonstance, le texte original.

Les noms des tribus diverses sont imprimés dans cette traduction tels qu'ils ont paru dans l'édition de New-York. Des notes bien peu érudites rapprochent seulement les différentes orthographes des principaux voyageurs. Ce sont des preuves de recherches, et nullement de savoir. On aurait craint d'ajouter encore, par des dissertations, à l'obscurité de toutes les filiations de tant de tribus américaines, dont plusieurs ne laisseront d'autre souvenir de leur passage sur la terre qu'un nom défiguré par les voyageurs.

Un appendice fort étendu, de l'édition de M. Edwin James, renferme divers opuscules de cet écrivain distingué, sur des questions de la vie sauvage. Ces petits résumés se trouvent à

la fin du second volume de la traduction française, avec quelques poésies indiennes recueillies par le même auteur.

Il a paru inutile de reproduire en même temps les tableaux comparés de divers dialectes, des séries de noms de nombre, et les traductions de plusieurs passages des livres saints. Si l'institut qui vient de couronner un docte mémoire d'un savant de Philadelphie, M. Duponceau, sur le caractère grammatical des langues de l'Amérique du Nord, propose l'étude des dialectes ottawwaw et menomonie, comme il a proposé celle du leni-lennape, du mohegan et du chippeway, il suffira, pour le petit nombre d'érudits appelés à traiter de semblables questions, que les documens nécessaires existent dans l'édition originale.

MÉMOIRES

DE

JOHN TANNER.

CHAPITRE I.

Souvenirs de la première enfance de Tanner. — Kentucky. — Caverne d'Elk-Horn. — Blancs attaqués par les Shawneeses. — Indien scalpé par un blanc. — Souvenirs d'école. — Navigation sur l'Ohio. — Cincinnati. — Big-Miami. — Premiers travaux d'une ferme américaine. — Enfant enlevé par les Indiens. — Menaces de mort. — Marche pénible. — Combat. — Nouveau danger de mort. — Village shawneese. — Traiteurs européens. — Détroit. — Femme blanche. — Saugenong.

Le premier événement de ma vie, que je me rappelle distinctement, est la mort de ma mère. J'avais deux ans, et plusieurs circonstances de cette perte firent sur moi une impression si forte

qu'elles sont présentes encore à mon souvenir ; je ne retrouve pas dans ma mémoire le nom du lieu que nous habitions ; on m'a dit que c'était au bord de la rivière de Kentucky, fort loin de l'Ohio.

John Tanner, mon père, émigrant de Virginie, avait été ministre évangélique. Peu de temps après la mort de ma mère, il alla s'établir en un lieu nommé *Elk-Horn* (1). Là était une caverne ; je la visitais souvent avec lui ; nous portions deux chandelles ; l'une était allumée en entrant, et nous marchions en avant jusqu'à ce qu'elle fût consumée ; alors nous retournions sur nos pas, et la seconde n'était pas encore entièrement brûlée lorsque nous regagnions l'entrée de la caverne.

Elk-Horn était quelquefois attaqué par des partis d'Indiens Shawneeses (2) qui tuaient les blancs et massacraient ou enlevaient les troupeaux et les chevaux. Une nuit, mon oncle paternel, accompagné de quelques autres hommes, s'approcha du camp de ces Indiens jusqu'à portée de fusil ; il en tua un dont il rapporta la che-

velure, tout le reste s'élança dans la rivière et parvint à s'échapper.

Pendant notre séjour à Elk-Horn, survint un événement à l'influence duquel j'ai attribué la plupart des malheurs de ma vie. Mon père, partant un matin pour un village assez éloigné, recommanda expressément, à ce qu'il paraît, à mes sœurs Agathe et Lucy de m'envoyer à l'école. Elles n'y songèrent que dans l'après-midi; le temps était devenu pluvieux, et j'insistai pour rester à la maison. Le soir, à son retour, mon père, apprenant que je n'étais pas allé à l'école de toute la journée, m'envoya chercher moi-même une poignée de petits roseaux et me fustigea beaucoup plus sévèrement que je ne croyais l'avoir mérité. Je gardai rancune à mes sœurs pour avoir fait peser toute la faute sur moi, tandis qu'elles ne m'avaient rien dit dans la matinée. Depuis ce jour, la maison paternelle me fut moins chère; je pensais et disais souvent : je voudrais aller vivre avec les Indiens...

Je ne sais combien de temps dura notre rési-

dence à Elk-Horn. Quand nous en partîmes, deux jours de marche avec des chevaux et des *wagons* nous conduisirent à l'Ohio; là mon père se procura trois bateaux plats où l'on voyait plusieurs trous de balles et des traces de sang; c'était celui de quelques hommes tués par les Indiens. Dans l'un des bateaux, nous embarquâmes les chevaux et les bêtes à cornes; dans le second, les lits et les bagages; dans le troisième, quelques nègres. Les deux premiers furent attachés ensemble; l'autre suivait; nous descendîmes l'Ohio, et deux ou trois jours suffirent pour atteindre Cincinnati.

Devant cette ville, le premier bateau vint à sombrer au milieu de la rivière; mon père, s'en apercevant, s'élança au milieu des bestiaux et coupa leurs traits; ils gagnèrent tous la terre à la nage du côté du Kentucky. Les habitans de Cincinnati arrivaient à notre aide; mon père n'eut qu'à les remercier.

En un jour, nous descendîmes de Cincinnati à l'embouchure du Big-Miami; c'était sur l'autre

rive que nous devions former un établissement ; là étaient un peu de terre défrichée et une ou deux cabanes de bois, abandonnées à cause des Indiens. Mon père releva les cabanes et les entoura d'une forte palissade. C'était au commencement du printemps ; les premiers travaux eurent pour objet de préparer un champ à recevoir du grain. Dix jours à peine après notre arrivée, mon père nous dit un matin qu'au mouvement des chevaux il voyait que des Indiens rôdaient dans les bois. John, ajouta-t-il, vous ne sortirez pas aujourd'hui de la maison... puis, après avoir recommandé à ma belle-mère de ne laisser sortir aucun des enfans, il alla dans les champs semer du grain avec les nègres et mon frère aîné.

Trois petits enfans, sans me compter, étaient restés à la maison avec ma belle-mère : pour me retenir plus sûrement, elle me confia le plus jeune, âgé seulement de quelques mois ; mais je ne tardai pas à m'ennuyer et je me mis à pincer mon petit frère pour le faire crier. Ma belle-mère me dit alors de le prendre dans mes bras et de le

promener dans la maison; j'obéis, sans cesser de le pincer; enfin, elle le reprit pour l'allaiter. Je saisis l'occasion et m'échappai dans l'enceinte de la palissade, d'où je gagnai rapidement une petite porte qui donnait sur la plaine. A peu de distance de la maison, et tout près du champ, s'élevait un noyer sous lequel j'allais souvent ramasser des noix de l'année précédente; pour y parvenir sans être aperçu de mon père ou de ses ouvriers, il me fallut prendre quelques précautions. Je crois voir encore mon père au moment où je me cachai derrière l'arbre. Au milieu du champ, son fusil à la main, il faisait bonne garde contre les Indiens, tandis que les autres hommes travaillaient; je me disais en moi-même : Je voudrais bien voir ces Indiens.

Déjà mon chapeau de paille était à moitié plein de noix, lorsque j'entendis un bruissement; je me retournai, c'étaient les Indiens. Un vieillard et un jeune homme me saisirent et m'entraînèrent; l'un d'eux prit mon chapeau, jeta les noix et le plaça sur ma tête. Je n'ai aucun souvenir

de ce qui se passa ensuite pendant assez longtemps; je m'étais sans doute évanoui, car je ne criais pas. Enfin, je me trouvai sous un grand arbre qui devait être fort loin de la maison; je ne vis plus le vieillard; j'étais entre le jeune homme et un autre Indien trapu et très petit. J'avais probablement fait résistance ou irrité cet homme de quelque autre manière, car il m'entraîna à l'écart, prit son tomahawk et me fit signe de lever les yeux. Je compris parfaitement à ses gestes et à l'expression de ses traits qu'il me disait de regarder le [illegible] pour la dernière fois, parce qu'il allait me tuer. J'obéis, mais le jeune Indien qui m'avait enlevé retint le tomahawk déjà suspendu sur ma tête. Une vive altercation s'éleva entre ces deux hommes; mon protecteur poussa un cri, plusieurs voix répondirent et je vis accourir en toute hâte le vieillard et quatre autres Indiens. Le vieux chef parut adresser quelques paroles sévères à celui qui m'avait menacé, puis il me reprit par une main et le jeune homme par l'autre, et ils me traîné-

rent entre eux, tandis que l'Indien devenu pour moi un objet de terreur marchait en arrière. Je les retardais dans leur retraite, et je crus voir qu'ils craignaient d'être atteints; plusieurs d'entre eux veillaient à quelque distance de nous.

Il y avait près d'un mille de la maison de mon père à l'endroit où ils me firent entrer dans un canot d'écorces d'hickory (3), caché parmi les broussailles au bord de la rivière. Ils y sautèrent tous sept, traversèrent sur-le-champ l'Ohio et vinrent débarquer sur la rive gauche du Big-Miami, près de son embouchure. Là, le canot fut abandonné, et les pagaies plantées de manière à pouvoir être aperçues de la rivière. A peu de distance dans les bois, ils avaient caché des couvertures et des provisions; ils m'offrirent un peu de venaison boucanée et de la graisse d'ours, mais je ne pouvais manger. On découvrait très distinctement la maison de mon père; ils se mirent à la regarder et tournèrent les yeux sur moi en riant : je n'ai jamais su ce qu'ils disaient.

Leur repas terminé, ils commencèrent à remonter le Miami en me traînant comme auparavant, et ils m'ôtèrent mes souliers qui leur semblaient gêner la rapidité de ma marche. Quoique me voyant étroitement surveillé, je n'avais pas perdu tout espoir de m'enfuir; pendant qu'ils m'entraînaient, je cherchais, à leur insu, à remarquer des objets qui pussent me servir d'indices dans mon retour; j'appuyais aussi sur les longues herbes et sur la terre molle pour y laisser l'empreinte de mes pas. C'était pendant leur sommeil que j'espérais m'échapper. A la nuit tombante, le vieillard et le jeune homme me serrèrent entre eux si étroitement, que la même couverture nous enveloppait tous trois. Ma fatigue était telle que je m'endormis sur-le-champ, et le lendemain, quand je me réveillai au lever du soleil, déjà les Indiens étaient debout et prêts à reprendre leur marche. Nous cheminâmes ainsi pendant près de quatre jours, les Indiens me donnant à peine à manger, et moi espérant toujours de m'enfuir; mais chaque

nuit le sommeil s'emparait entièrement de moi. Mes pieds nus étaient tout blessés et très enflés ; le vieillard s'en apercevant en tira beaucoup d'épines et d'éclats de bois, puis il me donna une paire de *mocassins* (4) qui me soulagea un peu.

Le plus ordinairement, je marchais entre le vieillard et le jeune homme, et souvent ils me faisaient courir jusqu'à extinction de forces; pendant plusieurs journées, je ne mangeai rien ou presque rien : vers le quatrième jour, après avoir quitté l'Ohio, nous rencontrâmes une grande rivière qui se jette, je crois, dans le Miami, Elle était large et si profonde que je ne pouvais la traverser ; le vieillard me prit sur ses épaules et me passa sur l'autre bord; l'eau s'élevait jusqu'à ses aisselles; je reconnus que je ne pourrais pas repasser seul cette rivière, et tout espoir d'une fuite prochaine m'abandonna. Je me mis aussitôt à gravir le bord et à courir dans les bois, où, à peu de distance, je fis lever une dinde sauvage : son nid était plein d'œufs; je les pris dans mon mouchoir et retournai vers la

rivière. Les Indiens rirent en me voyant, me prirent les œufs et allumèrent du feu pour les faire cuire dans une petite chaudière (5). J'avais bien faim et je veillais sur ces préparatifs de repas, lorsque le vieillard accourut de l'endroit où nous étions débarqués; il prit aussitôt la chaudière et jeta sur le brasier l'eau et les œufs en adressant, à voix basse et d'un ton précipité, quelques mots au jeune homme. Je pensai que l'on nous poursuivait, et j'ai su dans la suite que je ne m'étais pas trompé; il est probable que quelques uns de mes amis étaient alors à ma recherche sur l'autre bord de la rivière. Les Indiens ramassèrent les œufs en toute hâte et se dispersèrent dans les bois, deux d'entre eux m'entraînant de toute la vitesse de mes jambes.

Un ou deux jours après, nous rencontrâmes un parti de vingt à trente Indiens, marchant vers les établissemens européens; le vieillard leur parla longtemps : j'ai appris plus tard que c'étaient des guerriers shawneeses. Instruits par nous que des blancs nous poursuivaient sur les

bords de Miami, ils marchèrent à leur rencontre. Un combat sérieux s'ensuivit et le nombre des morts fut grand de part et d'autre.

Notre marche à travers les bois était ennuyeuse et pénible; dix jours environ après cette entrevue, nous arrivâmes aux bords du *Maumee*. Sans perdre de temps, les Indiens parcoururent les bois et examinèrent les arbres en s'appelant et se répondant. Un hickory fut bientôt choisi et abattu; son écorce enlevée fournit un canot (6) où nous entrâmes tous, et nous suivîmes le courant jusqu'à un grand village de Shawneeses, à l'embouchure d'une rivière. Comme nous débarquions, un grand nombre d'Indiens accoururent; une jeune femme s'élança sur moi en criant et me frappa à la tête; plusieurs de ses amis avaient été tués par les blancs. Beaucoup de Shawneeses paraissaient vouloir me mettre à mort; mais le vieillard et le jeune homme réussirent à les en dissuader. Je voyais bien que j'étais souvent l'objet de leur conversation, mais je n'entendais pas ce qui se disait; le vieillard sa-

vait quelques mots anglais; il m'ordonnait quelquefois, dans cette langue, d'apporter de l'eau, de faire du feu, ou de lui rendre d'autres petits services qu'il commençait à exiger de moi.

Deux jours se passèrent dans ce village et nous remontâmes en canot; à peu de distance, les Indiens s'arrêtèrent près d'un comptoir où trois ou quatre traiteurs savaient parler anglais. Ces hommes s'entretinrent beaucoup avec moi et me dirent qu'ils désiraient me racheter pour me rendre à mes amis; mais le vieillard ne voulant pas consentir à se séparer de moi, les marchands m'assurèrent que je devais être content d'aller avec les Indiens et de devenir le fils du vieillard à la place d'un enfant qu'il avait perdu. Ils me promirent en même temps que dans dix jours ils iraient au village me rendre la liberté. Pendant tout notre séjour je fus traité par eux avec bonté, et ils me donnèrent abondamment à manger, ce que n'avaient pas fait les Indiens; quand il fallut les quitter, je me mis à crier pour la première fois depuis mon enlèvement, mais leur promesse

de venir dans dix jours me consola. Peu après notre départ, nous entrâmes dans le lac, et la nuit, les Indiens ne s'arrêtèrent pas pour camper. Au point du jour, ils poussèrent un cri; quelques lumières parurent sur le rivage, et aussitôt un canot vint prendre trois de nos compagnons.

Je ne me souviens guère de ce qui se passa depuis ce moment jusqu'à notre arrivée à Détroit (7). D'abord nous pagayâmes au milieu de la rivière jusqu'en face du centre de la ville, puis nous nous approchâmes du bord, où je vis une femme blanche s'entretenir quelques instans avec les Indiens, mais je ne compris rien à leur conversation. Plusieurs blancs se tenaient aussi sur le rivage; j'entendis leurs paroles sans en comprendre un seul mot; ils parlaient sans doute français. Après peu de minutes d'entretien avec la femme, les Indiens poussèrent au large et s'éloignèrent de la ville.

Vers le milieu de la journée, nous descendîmes dans les bois et tirâmes le canot à terre; les

Indiens découvrirent un grand arbre creux, ouvert d'un côté, où ils serrèrent leurs couvertures, leur petite chaudière et divers autres objets. Ils m'y firent ensuite entrer à quatre pattes, et bouchèrent l'ouverture ; je les entendis quelques minutes, puis tout devint calme, et le silence dura long-temps; si je n'avais déjà renoncé à tout espoir de m'enfuir, il m'aurait bientôt fallu reconnaître l'impossibilité de sortir de ma prison.

Au bout de quelques heures, j'entendis soulever les pièces de bois qui me tenaient enfermé; le jour allait paraître. J'aperçus à travers l'obscurité une grande jument, gris de fer, et deux petits chevaux bais, amenés par les Indiens; ils me firent monter sur l'un, placèrent leurs bagages sur les deux autres, et chacun de nos hommes montant à cheval tour à tour, nous voyageâmes rapidement; trois jours, au plus, nous conduisirent à Saugenong. Là, deux Indiens nous quittèrent encore; c'était le village du vieillard et du jeune homme; au lieu de se rendre en droite ligne chez eux, ils laissèrent

leurs chevaux et empruntèrent un canot qui nous déposa devant la maison du vieillard, espèce de cabane construite en bois, comme plusieurs de celles du Kentucky. Une vieille femme accourut aussitôt vers nous; le vieillard lui dit quelques mots, et elle se mit à pousser des cris en m'embrassant, me serrant dans ses bras et m'entraînant vers la cabane.

CHAPITRE II.

—

Adoption. — Manitô-o-Geezhik. — Kish-kau-ko. — Le faucon. — La loutre. — Les totems. — Semailles indiennes. — Chasse à l'affût. — Coup de tomahawk. — Camp de chasse. — Pêche au harpon. — Mauvais traitemens. — Expédition contre les blancs. — Scènes d'ivrognerie. — Mackinac. — Net-no-kwa, la femme chef. — Traite d'un enfant blanc. — Taw-ga-we-ninne, le chasseur. — Intérieur d'une famille d'Ottawwaws.

Le lendemain, je fus conduit près d'un petit enclos, entouré de piquets, des deux côtés duquel s'étendait un espace de terrain vide et uni. Là, tous les Indiens s'assirent; la famille et les amis du vieillard d'un côté, les étrangers de

l'autre ; les amis avaient apporté des présens, du sucre, du blé, diverses espèces de grains, du tabac, et d'autres choses encore. Bientôt les Indiens qui m'avaient amené se mirent à danser, me traînant avec eux autour du petit enclos ; leur danse était vive et gaie, à peu près comme celle de l'escalpe. De temps en temps, l'on m'offrait quelques uns des présens apportés ; mais, lorsque le tour de la danse me ramenait de l'autre côté, on m'arrachait tout ce qui m'avait été donné. Nous passâmes ainsi une grande partie du jour, jusqu'à ce que les présens fussent épuisés ; alors chacun s'en alla chez soi.

Je venais d'être adopté par la famille du vieux Manito-o-Geezhik. Il avait perdu, peu de temps auparavant, le plus jeune de ses fils, et sa femme lui avait dit qu'elle ne pourrait plus vivre s'il ne lui ramenait pas son enfant : c'était lui demander un jeune prisonnier pour l'adopter. Manito-o-Geezhik, avec son fils aîné, Kish-kau-ko, et deux autres hommes de sa nation, demeurant au lac Huron, s'était aussitôt mis en marche, uni-

quement pour la satisfaire. Vers la partie supérieure du lac Érié, trois jeunes hommes, de ses parens, s'étaient joints à lui, et ils avaient marché tous sept vers les établissemens de l'Ohio. La veille de mon enlèvement, les Indiens, parvenus à l'embouchure du Big-Miami, avaient passé l'Ohio et s'étaient cachés en vue de la maison de mon père. Plusieurs fois, dans la matinée, le vieillard avait eu beaucoup de peine à contenir l'ardeur des jeunes guerriers, qui, impatiens de ne point voir paraître d'enfant, voulaient faire feu sur les ouvriers. J'ai déjà raconté toutes les circonstances de mon enlèvement, jusqu'à la cérémonie de mon adoption sur la tombe même du jeune fils de Manito-o-Geezhik. Ma nouvelle famille me donna le nom de Shaw-shaw-wa-ne-ba-se (le faucon), et je fus ainsi appelé pendant tout le temps que je passai parmi les sauvages. Ma mère indienne se nommait Ne-keek-wos-ke-cheem-e-kwa (la loutre); cet animal était son *totem* (8).

Le printemps commençait à peine à notre ar-

rivée à Saugenong; je me rappelle que les feuilles étaient petites encore et que les Indiens semaient leurs grains. Moitié par signes, moitié par le peu de mots anglais que savait Manito-o-Geezhik, il me fut enjoint de les aider dans leurs travaux; les semailles terminées, tous les Indiens quittèrent le village pour aller chasser et boucaner la venaison.

Arrivés dans leurs cantons de chasse, ils choisirent un quartier où les daims abondaient, et là, ils se mirent à élever une sorte de longue palissade de branches vertes et de petits arbres. Quand une partie de cette construction fut achevée, on me montra comment il fallait ôter les feuilles et les petites branches sèches du côté où les Indiens devaient se mettre à l'affût; les jeunes femmes et les enfans m'aidaient quelquefois dans ce travail; souvent aussi on me laissait sans compagnon.

Les chaleurs commençaient; resté seul, un jour, et souffrant de soif et de fatigue, je m'endormis : tout à coup je crus entendre de grands

cris ; je voulus soulever la tête, je ne le pouvais pas. Reprenant un peu mieux mes sens, je distinguai près de moi ma mère indienne avec ma sœur, et je m'aperçus que toute ma tête se trouvait mouillée. La vieille femme et sa fille poussaient des cris aigus ; je restai quelque temps encore à découvrir que j'avais la tête enflée et presque brisée. Il paraît que le vieux Manito-o-Geezhik, m'ayant surpris dans mon sommeil, m'avait frappé d'un coup de tomahawk et jeté dans les buissons ; de retour au camp, il avait dit à sa femme : « Vieille femme, l'enfant que je vous ai amené n'est bon à rien, je l'ai tué (9) ; vous le trouverez à tel endroit. » L'Indienne et sa fille accoururent et découvrirent encore quelques signes de vie ; il y avait long-temps qu'elles criaient autour de moi, et me versaient de l'eau sur la tête, lorsque je repris mes sens.

En peu de jours, je fus à peu près guéri de cette blessure, et l'on me renvoya travailler à la palissade, mais j'avais bien soin de ne plus m'endormir ; je tâchais d'aider les Indiens dans leurs

travaux et d'obéir à tous leurs ordres ; cependant, j'étais traité avec une grande dureté, surtout par le vieillard et deux de ses fils, She-mung et Kwo-ta-she. Pendant notre séjour dans ce camp de chasse, l'un d'eux me mit une bride à la main, et m'indiqua par geste une direction. Je crus comprendre qu'il me demandait un cheval, et je lui amenai le premier que je pus trouver ; je réussissais assez bien à deviner quels services on exigeait de moi.

Quand nous revînmes de la chasse, on me fit porter sur le dos, pendant toute la route, jusqu'au village, une lourde charge de viande boucanée ; je mourais de faim, je n'osais pourtant pas en prendre un seul morceau. Ma mère indienne, qui semblait avoir quelque compassion pour moi, mettait parfois de côté un peu de vivres qu'elle me donnait lorsque le vieillard s'était éloigné. Après notre retour au village, les jeunes hommes, quand le temps était beau, allaient harponner des poissons et m'emmenaient avec eux pour conduire le canot ; comme je

m'acquittais assez mal de ce service, souvent ils tombaient sur moi et me frappaient à coups de manche de harpon; j'étais battu par l'un ou par l'autre à peu près tous les jours. D'autres Indiens, étrangers à notre famille, semblaient avoir pitié de moi; hors de la présence du vieillard, ils me donnaient quelquefois à manger et me témoignaient de l'intérêt.

Quand le grain fut récolté et disposé dans les caches où on le rassemble pour l'hiver, les Indiens allèrent chasser sur les bords du Saugenong. J'y souffris beaucoup de la faim, comme je l'avais fait jusque-là; souvent, dans les bois, je voyais les chasseurs manger quelque chose, et quand je cherchais à reconnaître ce qu'ils avaient trouvé, ils me le cachaient soigneusement. Je ramassai enfin quelques faines, et, sans savoir ce que c'était, je cédai à la tentation d'en goûter; les ayant trouvées bonnes, je les montrai aux Indiens, qui se mirent à rire en me disant que c'était là ce qu'ils mangeaient depuis longtemps. Quand la neige vint à tomber, il me

fallut suivre les chasseurs ; souvent on me chargeait de traîner jusqu'à notre camp un daim tout entier, et je ne pouvais y parvenir qu'avec la plus grande peine.

La nuit, je couchais toujours entre le feu et la porte ; chacun des entrans ou des sortans me donnait d'ordinaire un coup de pied, et toutes les fois que les Indiens allaient boire, on ne manquait pas de jeter sur moi un peu d'eau. Le vieillard me traitait toujours avec beaucoup de cruauté, mais ses mauvais traitemens devenaient quelquefois plus barbares que de coutume. Un jour, il se leva, prit ses mocassins et sortit; mais, rentrant tout à coup, il me saisit par les cheveux, m'entraîna au dehors et me barbouilla long-temps la figure dans un tas d'excrémens humains, comme on pourrait le faire à un chat (10); puis, me relevant de terre par les cheveux, il me lança au loin sur un monceau de neige ; je n'osais plus reparaître. Enfin, ma mère vint m'apporter un peu d'eau pour me laver. Nous allions changer de campe-

ment, et je devais, comme à l'ordinaire, porter un lourd fardeau; je n'avais pu me nettoyer entièrement, les Indiens s'en aperçurent et voulurent savoir ce qui m'était arrivé. A l'aide de signes et de quelques mots de leur langue, je leur fis comprendre comment j'avais été traité; plusieurs parurent avoir pitié de moi, m'aidèrent à me laver et me donnèrent quelque chose à manger.

Souvent, lorsque le vieillard voulait me battre, ma mère qui, en général, me traitait avec bonté, cherchait à me faire un rempart de ses bras, et nous étions battus l'un et l'autre. Vers la fin de l'hiver, Kish-kau-ko, jeune homme d'environ vingt ans, partit, avec quatre autres Indiens de son âge, pour une expédition guerrière. Manito-o-Geezhik lui-même, aussitôt après la récolte du sucre, revint au village, réunit quelques hommes et fit ses préparatifs de guerre. J'étais depuis un an avec les Indiens, et je commençais à entendre leur langue; le vieillard me dit en partant : « Je vais tuer ton père, ton frère

et tous tes parens... » Kish-kau-ko revint le premier, grièvement blessé; d'après son récit, il était parvenu avec son parti jusqu'à l'Ohio, où, après quelque temps d'attente, ils avaient fait feu sur un petit bateau qui descendait le fleuve; un homme avait été tué et les autres s'étaient enfuis à la nage. Kish-kau-ko s'était blessé lui-même à la cuisse avec sa propre lance en les poursuivant; les Indiens rapportaient la chevelure de l'homme qu'ils avaient tué.

Le vieux Manito-o-Geezhik revint peu de jours après, rapportant un chapeau blanc, usé, que je reconnus à une marque pour celui de mon frère. Il me dit qu'il avait tué toute ma famille, tous les nègres, tous les chevaux, et qu'il me rapportait le chapeau de mon frère pour me prouver la vérité de son récit. Je crus que tous mes amis avaient été massacrés, et cette pensée diminua mon désir de retour; deux années se passèrent de la sorte dans cette famille, chaque jour dissipant de plus en plus mes pensées de fuite; je n'oubliais cependant pas ce que m'a-

vaient promis les marchands anglais du Maumee et je désirais qu'ils s'en souvinssent. Les Indiens s'enivraient souvent, et dans cet état ils voulaient toujours me tuer; j'allais alors me cacher dans les bois, et je n'osais en revenir que quand leur ivresse était dissipée. Pendant cette année, comme pendant la première, j'eus constamment à souffrir de la faim; et quoique des Indiens étrangers à ma famille vinssent quelquefois à mon secours, je n'avais pas assez à manger; j'étais traité avec bonté par la vieille femme, par ses filles, par Kish-kau-ko et par Be-nais-sa (l'oiseau), le plus jeune de ses fils, à peu près de mon âge. Kish-kau-ko, son père, et ses deux frères, Kwo-ta-she et She-mung, étaient cruels et altérés du sang des blancs. Be-nais-sa était beaucoup meilleur.

Pendant mon séjour à Saugenong, je ne vis des blancs qu'une seule fois; un petit bateau passait; les Indiens m'y conduisirent en canot, supposant avec raison que mon apparence misérable exciterait la compassion des hommes de

ma couleur. Je reçus du pain, des fruits et d'autres présens, mais on ne me laissa qu'une pomme.

Deux ans après mon enlèvement, les agens anglais convoquèrent une grande réunion à Mackinac (11). Il s'y rendit des Sioux (12), des Winnebagoes (13), des Menomonees et des Indiens d'autres tribus éloignées, aussi bien que des Ojibbeways (14) et des Ottawwaws (15). Quand le vieux Manito-o-Geezhik revint, j'appris qu'il avait rencontré à Mackinac sa parente Net-no-kwa, regardée, malgré son sexe, comme le principal chef des Ottawwaws. Cette femme avait vu mourir un fils, à peu près de mon âge; on lui avait parlé de moi, et elle voulut m'acheter pour le remplacer. Ma vieille mère indienne, la loutre, l'ayant appris, protesta avec véhémence contre ce marché. Je l'entendis dire : « Mon fils est mort une fois ; il m'a été rendu; » je ne veux pas le perdre de nouveau. » Mais ses protestations ne furent guère écoutées, lorsque Net-no-kwa vint à notre camp avec beau-

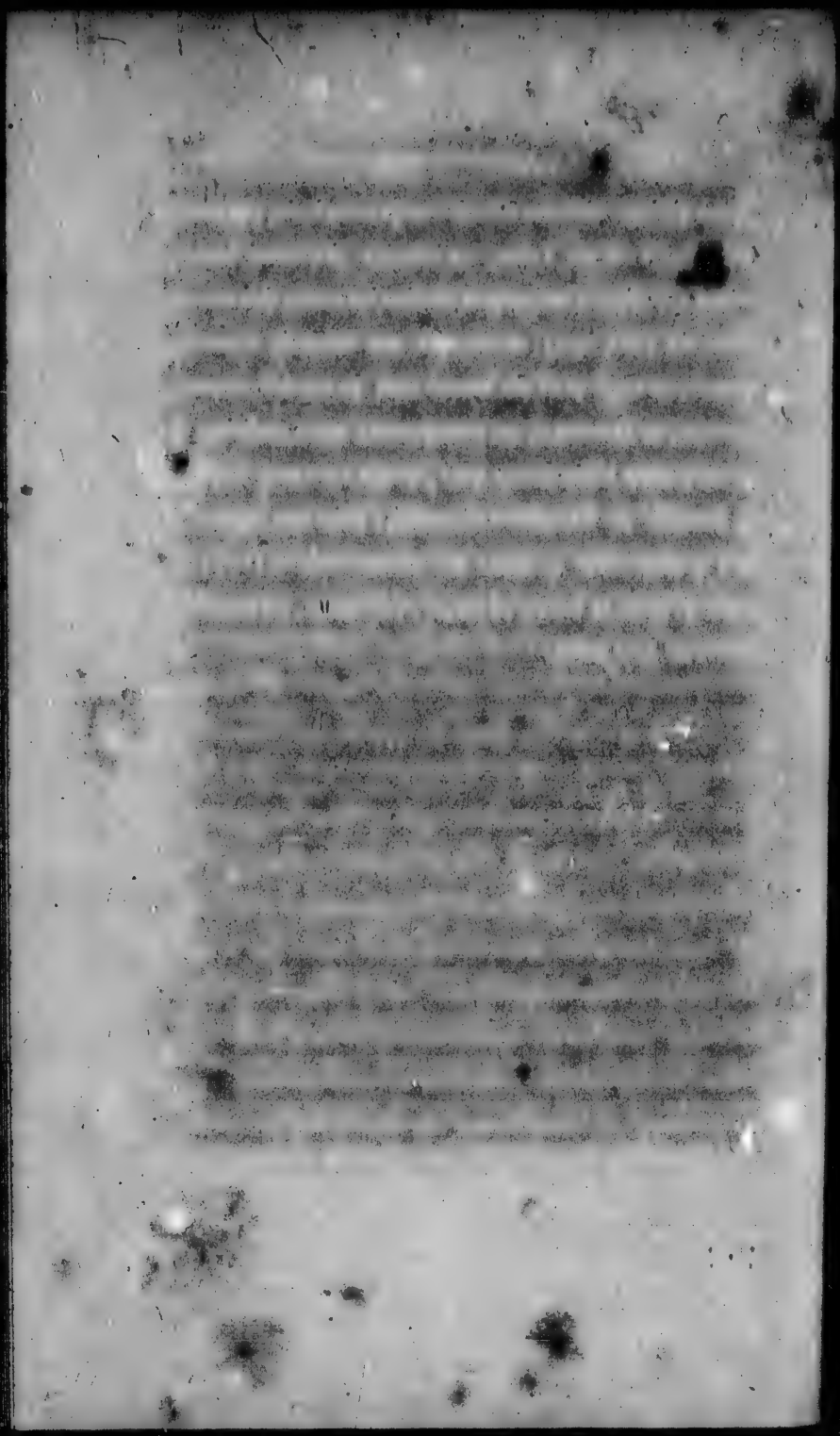
coup de *whiskey* et d'autres présens. Elle fit d'abord porter à notre loge un petit baril de whiskey de dix gallons (16), des couvertures, du tabac et d'autres objets de grande valeur. Elle connaissait parfaitement les dispositions de ceux avec qui elle avait à négocier. Des objections furent faites, jusqu'à ce que le contenu du baril eût circulé pendant quelque temps; alors un second baril et quelques présens de plus complétant le marché, je fus remis à Net-no-kwa.

Cette femme, déjà avancée en âge, était d'un extérieur plus avenant que ma première mère; elle me prit par la main et me conduisit à sa cabane, à très peu de distance; là je vis aussitôt que j'allais être traité bien plus doucement; elle me donna beaucoup à manger, me revêtit de bons habits, et me dit d'aller jouer avec ses enfans. Nous ne séjournâmes que peu de temps à Saugenong; Net-no-kwa ne voulut point s'arrêter avec moi à Mackinac; nous y passâmes pendant la nuit pour gagner la pointe Saint-Ignace, où elle me confia à quelques Indiens

pendant tout le temps de son séjour auprès des agens anglais. Ses affaires terminées à Mackinac, nous reprîmes notre voyage et peu de jours nous suffirent pour atteindre Shab-a-wy-wy-a-gun. Le grain était mûr alors, et, après une courte station, nous remontâmes la rivière pendant trois jours; de l'endroit où nous laissâmes nos canots pour nous diriger par terre, il nous fallut camper trois fois avant d'arriver au lieu où nous devions bâtir des cabanes pour l'hiver.

Le mari de Net-no-kwa était un Ojibbeway de la rivière Rouge, nommé Taw-ga-we-ninne, le chasseur; plus jeune de dix-sept ans que Net-no-kwa, il avait répudié une première femme pour s'unir à elle. Il se montra toujours bon et indulgent pour moi, me traitant plutôt comme un égal que comme un inférieur; en me parlant, il m'appelait son fils, mais il n'avait dans la famille qu'une importance de second ordre; tout appartenait à Net-no-kwa, et elle avait partout et toujours la direction de toutes les affaires. Dans la première année, elle m'imposa quel-

ques tâches; elle me faisait couper du bois, porter du gibier ou de l'eau, et rendre d'autres services que l'on n'exige pas ordinairement des enfans de mon âge; mais elle me traitait constamment avec tant de bonté que je me trouvais content et heureux, en comparant ma condition présente au traitement que j'avais éprouvé dans la famille de Manito-o-Geezhik. Elle me fouettait quelquefois comme ses autres enfans (17); mais je n'étais battu ni aussi rudement, ni aussi souvent que jadis.



Pe

no
mi
pr
pa

CHAPITRE III.

—

Pointe Saint-Ignace. — Pigeons. — Début d'un jeune chasseur indien. — Epidémie. — Chasse aux martes. — L'arbre croche. — Marchands français. — Scène d'ivrognerie indienne. — Portage. — L'enfant blessé. — Mort d'un père de famille. — Le meurtrier aux funérailles de la victime. — Lac Moose. — Pêche aux truites. Rats musqués. — Mort d'un enfant.

Dans les premiers jours du printemps, Net-no-kwa et son mari se rendirent avec leur famille à Mackinac. On me cacha, comme l'année précédente, à la pointe Saint-Ignace, pour ne pas courir le risque de me perdre, en me laissant

voir par les blancs. Dans notre retour, les vents contraires nous retinrent à vingt-cinq ou trente milles du lieu de notre départ, sur les bords du lac, près d'une pointe assez étendue, nommée Me-nau-ko-king. Là nous campâmes avec quelques autres Indiens et des marchands. Les pigeons étaient communs dans les bois; les enfans de mon âge et les marchands leur donnaient la chasse. Je n'avais de ma vie tué aucune pièce de gibier, pas même tiré un coup de fusil. Ma mère venait d'acheter à Mackinac un baril de poudre, Taw-ga-we-ninne possédait un grand pistolet d'arçon. Enhardi par son indulgence, je lui demandai cette arme pour aller tuer des pigeons. Ma mère appuya mon désir en disant : « Il est temps pour notre fils d'apprendre à devenir un chasseur; » et mon père (j'appelais ainsi Taw-ga-we-ninne), mon père me donna le pistolet chargé en me disant : « Allez, mon fils, si vous parvenez à tuer quelque gibier, vous aurez aussitôt un fusil, et nous vous apprendrons à chasser. »

Depuis que je suis devenu homme, je me suis trouvé dans des positions difficiles; mais mon ardeur de réussir n'a jamais été telle que dans ce premier essai de chasse. A peine étais-je sorti du camp, que je rencontrai des pigeons, dont plusieurs vinrent se poser dans le bois à très peu de distance. J'armai le pistolet, et l'élevai à la hauteur du visage, presqu'en contact avec mon nez; j'ajustai ensuite les pigeons et lâchai la détente. Au même instant, je crus entendre une sorte de bourdonnement semblable au bruit d'une pierre rapidement lancée : le pistolet était allé tomber à quelques pas derrière moi, et le pigeon gisait au pied de l'arbre sur lequel il s'était posé.

Sans songer à ma figure toute meurtrie et couverte de sang, je courus au camp rapportant mon pigeon en triomphe. On pansa aussitôt mes petites blessures, mon pistolet fut changé pour un fusil de chasse; je reçus une poudrière et du plomb, et l'on me permit d'aller chasser aux oiseaux. Un des jeunes Indiens m'accompa-

gnait pour veiller sur ma manière de tirer. Dans l'après-midi, je tuai encore trois pigeons, sans avoir perdu un seul coup. Depuis ce moment, je commençai à me voir traité avec plus de considération, et l'on me permit souvent de chasser pour en acquérir l'habitude.

L'été et une grande partie de l'automne s'étaient passés quand nous retournâmes à Shab-a-wy-wy-a-gun. A notre arrivée, nous trouvâmes les Indiens très sérieusement atteints de la rougeole. Net-no-kwa, connaissant la nature contagieuse de cette maladie, ne voulut point y exposer sa famille, et traversa seulement le village pour aller camper sur l'autre rive, mais, malgré cette précaution, nous ne tardâmes pas à être atteints de la contagion. De dix personnes dont se composait la famille, y compris deux jeunes femmes de Taw-ga-we-ninne, deux seulement, Net-no-kwa et moi, nous échappâmes à la maladie. Plusieurs furent très malades, et la vieille femme et moi nous suffisions à peine à les soigner.

Il mourut beaucoup d'Indiens dans le village, aucun des nôtres ne succomba. Aux approches de l'hiver ils commencèrent à se rétablir, et nous arrivâmes enfin à l'endroit où nous avions hiverné l'année précédente. Là on m'envoya faire des piéges à martes (18) comme les autres chasseurs. Le premier jour, je partis de bonne heure, travaillai sans relâche, et revins fort tard n'ayant fait que trois piéges, tandis que dans sa journée un bon chasseur en peut faire vingt-cinq ou trente. Le matin suivant, je visitai mes piéges et ne trouvai qu'une marte. Mes chances ne furent pas plus heureuses pendant plusieurs jours, les jeunes hommes se moquaient de mon manque de succès et de ma maladresse.

Mon père eut pitié de moi, il me dit : « Mon » fils, j'irai vous aider à faire des piéges. » Il tint sa promesse, et passa un jour à faire un grand nombre de trappes qu'il me donna. Je pris dès lors autant de martes que les autres; mais les jeunes hommes ne manquaient aucune occasion de me rappeler l'aide que j'avais reçue

de mon père. L'hiver se passa de même que le précédent; comme je devenais de plus en plus adroit et heureux à la chasse, au tir et aux piéges, on n'exigea plus de moi aucune part à l'ouvrage des femmes.

Au printemps suivant, Net-no-kwa, selon son usage, se rendit encore à Mackinac. Elle portait toujours un pavillon à son canot, et l'on m'a dit que, toutes les fois qu'elle arrivait à Mackinac, on la saluait d'un coup de feu de la forteresse. J'avais alors environ treize ans. Au moment du départ, j'entendis Net-no-kwa parler du projet d'aller à la rivière Rouge (19) visiter les parens de son mari. A cette nouvelle, plusieurs Ottawwaws se déterminèrent à partir avec nous. Parmi eux je remarquai surtout Wah-ka-zee, chef du village de War-gun-uk-ke-zée, ou *l'arbre croche* (20). Nous formions un convoi de six canots.

Au lieu de me laisser cette fois à la pointe Saint-Ignace, les Indiens débarquèrent la nuit au milieu des cèdres, et la vieille femme me con-

duisit dans la ville chez un marchand français, qui consentit, par égard pour elle, à me cacher dans sa cave pendant plusieurs jours. Sauf la privation de liberté, je fus fort bien traité; mais cette précaution était inutile, car ensuite, comme nous allions continuer notre voyage, les vents contraires nous ayant retenus près de la pointe occupée aujourd'hui par les missionnaires, on me laissa entièrement libre.

Pendant ce séjour forcé, les Indiens s'enivrèrent. Mon père, ivre, mais pouvant encore marcher, causait avec deux jeunes hommes qui se promenaient ensemble, lorsque, arrêtant l'un d'eux par la manche de sa chemise, il la déchira sans le vouloir. Ce jeune homme nommé Suggut-taw-gun (bois à demi pourri) se fâcha, et donnant à mon père un coup violent le fit tomber à la renverse, puis prenant une grosse pierre la lui lança droit au front.

A cette vue je craignis pour ma propre sûreté, car je savais que Me-to-saw-gea, chef ojibbeway, était dans l'île avec un parti mar-

chant contre les blancs, et avait cherché l'occasion de me tuer. Je courus donc me cacher dans les bois, où je passai le reste du jour et toute la nuit. Le matin, pressé par la faim, je me rapprochai de notre cabane à travers les jeunes cèdres, pour observer ce qui se passait, et m'assurer si je pourrais rentrer. J'aperçus enfin ma mère qui m'appelait et me cherchait dans les bois; j'accourus à elle, et elle me dit de rentrer pour voir mon père que l'on avait blessé à mort.

Taw-ga-we-ninne, en me voyant, me dit : je suis tué. Il me fit asseoir auprès de lui avec les autres enfans, et nous parla beaucoup. Il nous dit : « Mes enfans, je vais vous quitter, je re» grette de vous laisser si pauvres. » Il ne nous ordonna point, comme l'auraient fait beaucoup d'autres, de tuer l'Indien qui l'avait frappé d'un coup de pierre. C'était un homme trop bon pour vouloir exposer sa famille aux dangers qu'aurait attirés sur elle un pareil ordre. Le jeune homme qui avait blessé mon père restait

avec notre parti, quoique Net-no-kwa lui eût dit qu'il n'y aurait pas de sûreté pour lui à venir à la rivière Rouge, où les parens de son mari étaient nombreux, puissans et vindicatifs.

Arrivés au saut de Sainte-Marie, nous embarquâmes tous nos bagages sur un navire marchand qui allait partir pour le haut du lac Supérieur, et nous continuâmes notre route dans nos canots. Les vents étant faibles, nous marchâmes plus vite que le navire, et l'attendîmes dix jours au portage (21). Il vint enfin jeter l'ancre à peu de distance de la rive; mon père et ses deux fils Wa-me-gon-a-biew (celui qui met des plumes), l'aîné, et Ke-wa-tin (le vent du nord) allèrent en canot chercher nos bagages. En sautant à fond de cale du navire, le plus jeune tomba à genoux sur un nœud de la corde qui liait un ballot de marchandises, et souffrit beaucoup de cette chute. Dans la nuit, son genou devint très enflé; le lendemain, il ne put pas mettre le pied hors de notre cabane.

Huit ou dix jours après, nous commençâmes

à traverser le grand portage; nous portions Kewa-tin sur nos épaules, dans une couverture attachée à deux bâtons, mais il était si malade qu'il fallait nous arrêter à chaque instant. Nous avions laissé nos canots au comptoir, à l'autre extrémité du portage; il nous fallut perdre quelques jours à en construire d'autres plus petits. Comme ils allaient être terminés, mon père m'envoya avec une de ses femmes chercher quelque chose qui avait été oublié chez les marchands. En revenant, nous rencontrâmes à quelque distance les deux plus jeunes enfans qui accouraient me dire de me hâter, parce que mon père était mourant et voulait me voir encore une fois.

Quand j'entrai dans la cabane il jeta les yeux sur moi sans pouvoir prononcer une seule parole; peu d'instans après, il cessa de respirer.

Près de lui était son fusil qu'il avait tenu encore quelques minutes auparavant. Le matin, quand je l'avais quitté, il paraissait bien; selon ce que m'a raconté ma mère, il ne commença à

se plaindre que dans l'après-midi. Alors il rentra dans la cabane en disant : « Je suis mou-
» rant; mais puisque je vais vous quitter, le
» jeune homme qui m'a tué doit partir avec
» moi. J'avais espéré de vivre assez pour vous
» élever tous jusqu'à l'âge d'homme, mais il
» faut mourir et vous laisser pauvres sans per-
» sonne qui veille sur vous. » A ces mots, il voulut sortir avec son fusil pour aller tuer son meurtrier, qui se tenait alors assis devant la porte de sa cabane; mais Ke-wa-tin se mit à crier et lui dit : « Mon père, si je me portais
» bien, je vous aiderais à tuer cet homme, et
» après sa mort je protégerais mes frères con-
» tre la vengeance de ses amis; mais vous voyez
» mon état; je vais mourir. Mes frères sont
» jeunes et faibles, nous serons tous massacrés
» si vous tuez cet homme. »

Taw-ga-we-ninne répondit : « Mon fils, je vous aime trop pour vous rien refuser; puis il rentra, déposa son fusil, dit quelques mots, me

demanda, me fit chercher et expira. La vieille femme acheta un cercueil chez les marchands, qui transportèrent dans un wagon le corps de mon père jusqu'à leur maison, du même côté du grand portage, pour l'enterrer dans le cimetière des blancs. Ses deux fils et le jeune homme qui l'avait tué accompagnèrent son corps; peu s'en fallut que le meurtrier ne fût tué par un de mes frères, mais l'autre retint son bras au moment où il allait frapper.

Peu de temps après la mort de mon père, nous reprîmes notre marche vers la rivière Rouge. Mon frère Ke-wa-tin était porté en litière, comme auparavant, toutes les fois qu'il fallait le tirer du canot; nous avions passé deux portages et nous arrivions au troisième, appelé le portage du *Moose*, quand il nous dit : « Je vais mourir ici, je ne puis aller plus loin. » Net-no-kwa se décida à s'arrêter, et le reste de notre bande continua sa route avec une partie même de notre famille. Il ne resta que la vieille femme,

une des jeunes épouses de Taw-ga-we-ninne, Wa-me-gon-a-biew, Ke-wa-tin et moi, le plus jeune des trois frères.

C'était vers le milieu de l'été, car les petites baies étaient mûres, que nous nous arrêtâmes aux bords du lac Moose, dont l'eau est fraîche et claire, comme celle du lac Supérieur. Ce lac est petit et rond; un canot peut se distinguer facilement d'une rive à l'autre, dans la partie la plus large. Nous n'étions que deux en état de travailler; et comme j'étais bien jeune et sans aucune expérience de la chasse, nous craignions, dans cet état d'abandon, de manquer bientôt de tout; nous avions apporté un des filets dont on se sert à Mackinac; en le jetant la première nuit, nous prîmes quatre-vingts truites et poissons blancs.

Quelque temps après, nous rencontrâmes des castors; nous en tuâmes six, ainsi que quelques loutres et rats musqués (22). Il y avait aussi dans nos provisions un peu de blé et de graisse; avec les produits de la chasse et de la pêche nous vécûmes confortablement. Mais, aux approches

de l'hiver, la vieille femme nous dit qu'elle ne risquerait pas de prolonger son séjour aussi loin de tout lieu habité par des blancs ou des Indiens pendant une saison rigoureuse. Ke-wa-tin était si souffrant et si faible, que notre marche fut très lente; quand nous arrivâmes au portage, les eaux commençaient à geler; il vécut près de deux mois encore. La vieille femme le fit enterrer auprès de son mari et plaça un de ses pavillons sur la tombe.

CHAPITRE IV.

—

Famine. — Incendie dans le désert. — Raquettes à neige. — Mitasses. — Jeunes hommes égarés dans le désert. — Pe-twaw-we-ninne, le fumeur. — Hospitalité. — Caribous. — Traversée d'un lac. — Prière au Grand Esprit. — Autorité d'une femme indienne. — Le lac de la Pluie. — Le lac des Bois. — Le lac Winnipeg. — Tempête sur un lac américain.

L'hiver devenait rude; nous commencions à sentir la pauvreté. Il nous était impossible, à Wa-me-gon-a-biew et à moi de tuer tout le gibier dont nous avions besoin; il avait dix-sept ans, moi treize, et le gibier n'était pas commun.

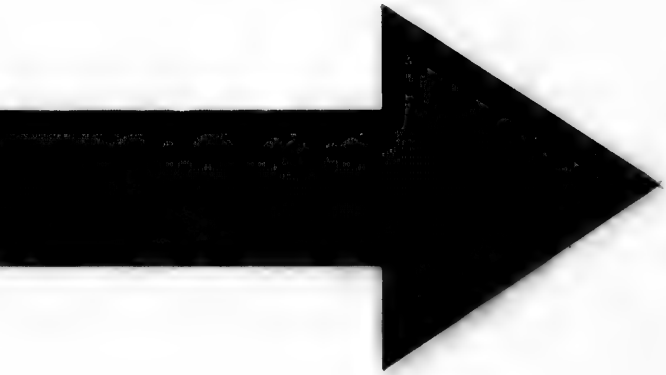
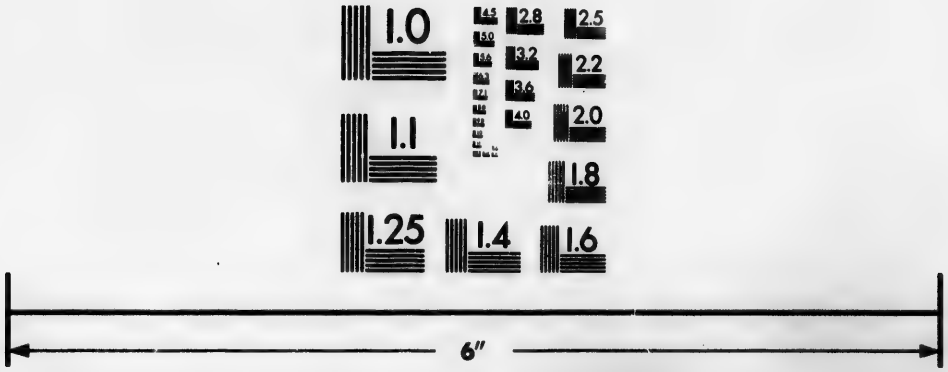


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Le froid augmentant tous les jours, nous transportâmes notre cabane dans les bois pour avoir plus facilement les moyens de nous chauffer; là, nous eûmes, mon frère et moi, d'excessifs efforts à faire pour éviter la famine; nous allions chasser jusqu à deux et trois journées de notre toit, et souvent nous ne rapportions que peu de chose. Dans un de nos sentiers de chasse, nous avions un camp construit de branches de cèdre, au milieu duquel nous avions si souvent fait du feu que toute l'enceinte, desséchée, s'enflamma enfin pendant notre sommeil. Les rameaux de cèdre pétillaient avec une sorte d'explosion comme de la poudre; nous sortîmes à peu près sains et saufs de cet incendie.

Dans notre retour, à une grande distance de la cabane, nous eûmes à passer une rivière si rapide, qu'elle ne gelait jamais entièrement; le temps était si froid, que les arbres craquaient sous le poids de la gelée; nous tentâmes cependant le passage, moi le premier, lui ensuite; mais, en tâchant de glisser sur la glace, il se

mouilla presque entièrement, tandis que j'avais seulement les jambes trempées. Nos mains étaient si engourdies, qu'il nous fallut long-temps pour nous débarrasser de nos raquettes (23) à neige, et à peine étions-nous sortis de l'eau, que nos mitasses (24) et nos mocassins devinrent tout roides de glace; mon frère perdit courage et dit qu'il voulait mourir. Notre bois pourri (25) s'était mouillé dans notre passage; sans moyens d'allumer du feu, et voyant nos mocassins et nos vêtemens se roidir de plus en plus, je commençai à croire aussi que nous allions mourir; mais je ne voulus pas, comme mon frère indien, m'asseoir et attendre patiemment la mort. Je fis le plus de mouvement possible sur le bord de la rivière, dans un endroit d'où le vent avait balayé la neige. Enfin, je trouvai un peu de bois pourri, bien sec, qui me tint lieu de briquet, et j'eus le bonheur d'allumer un feu; nous nous mîmes aussitôt à dégeler et à sécher nos mocassins, et dès qu'ils furent à peu près secs, nous les chaussâmes pour aller ramasser une provi-

tombre

sion de bois et faire un feu plus grand ; lorsque la nuit vint, nous avions un bon feu, des vêtemens secs, et quoique nous n'eussions rien à manger, nous nous trouvions encore heureux, tant nous avions souffert.

Au point du jour, nous nous remîmes en marche, et à très peu de distance nous rencontrâmes notre mère qui nous apportait des vêtemens et un peu de nourriture; elle nous attendait la veille vers le coucher du soleil, et comme elle savait que nous avions à passer une rivière dangereuse, elle avait marché toute la nuit, craignant que nous n'eussions été entraînés à travers la glace.

Telle fut notre vie pendant quelque temps: nous étions à demi morts de faim, lorsqu'un Muskegoe (26) ou Indien des marais, appelé le Fumeur, vint chez les marchands, et, apprenant notre extrême pauvreté, nous invita à le suivre dans son pays, où il chasserait pour nous, et d'où il nous ramenerait au printemps. Nous marchâmes vers l'ouest pendant deux jours en-

tiers pour arriver à sa loge, en un lieu nommé We-sau-ko-ta-see-be (rivière du bois brûlé); il nous reçut sous son propre toit, et rien ne nous manqua pendant notre séjour auprès de lui. Tel est encore l'usage des Indiens éloignés des blancs (27); mais les Ottawwaws et tous les autres Indiens, voisins des établissemens, ont appris à ressembler aux blancs, et à ne donner qu'à ceux qui peuvent payer. Si quelqu'un de ceux qui appartenaient alors à la famille de Net-no-kwa rencontrait, après tant d'années, un membre de la famille de Pe-twaw-we-ninne, le fumeur, il l'appellerait frère et le traiterait en frère.

Nous étions de retour au portage depuis peu de jours, lorsqu'un autre homme, de la même bande de Muskegoes, nous invita à venir avec lui dans une grande île du lac Supérieur, où nous trouverions, en abondance, des caribous (28), des esturgeons, et tout ce qui serait nécessaire à notre entretien; nous le suivîmes donc, et, partis à la pointe du jour, nous dé-

barquâmes avant la nuit, malgré le vent contraire. Dans les creux des rochers à fleur d'eau qui entourent l'île, il y avait plus d'œufs de mouettes que nous n'en pouvions porter; nous harponnâmes aussi deux ou trois esturgeons, aussitôt après notre arrivée; le lendemain, Wa-ge-mah-wub, que nous nommions notre beau-frère, et qui était en effet parent éloigné de Net-no-kwa, rapporta de la chasse deux caribous.

Il nous fallut un jour pour aller du rivage à un grand lac qui reçoit une petite rivière. Nous y trouvâmes des castors, des loutres et beaucoup d'autre gibier. Tant que nous restâmes dans cette île, nous eûmes des provisions abondantes; nous la quittâmes pour retourner au portage, formant un convoi de dix canots, dont huit appartenaient à la famille de Wa-ge-mah-wub. La nuit avait été calme; l'eau n'était pas même ridée lorsque nous partîmes de l'île aux premières lueurs du matin; à peine avions-nous navigué pendant deux cents verges, que tous les

canots s'arrêtèrent, et le chef, d'une voix très haute, adressa une prière au Grand Esprit pour qu'il jetât un regard favorable sur notre traversée.

« Vous avez fait ce lac, disait-il, et vous nous » avez faits aussi nous, vos enfans; vous pouvez » maintenir le calme de cette eau jusqu'à ce que » nous l'ayons traversée sains et saufs. » Il pria ainsi pendant cinq ou dix minutes, et jeta ensuite dans l'eau une petite quantité de tabac; de chaque canot, on en jeta à son exemple; tous repartirent ensemble, et le vieillard commença une chanson dont je ne me rappelle pas bien distinctement le sens; je sais seulement qu'elle était religieuse. J'avais oublié ma langue maternelle, et à peine me restait-il quelques notions bien vagues sur la religion des blancs.

Je me souviens que cette invocation du chef au Grand Esprit me parut très expressive et solennelle; les Indiens en semblaient tout émus. Exposés sur un lac immense, dans leurs fragiles canots, ils sentaient vivement leur dépendance

du pouvoir qui gouverne les vents et les vagues; ils ramaient et pagayaient en silence et avec activité. Long-temps avant la nuit, nous débarquâmes sains et saufs au grand portage, sans que la surface du lac eût été un seul instant agitée.

On me laissa, depuis ce jour, une entière liberté d'aller et de venir; j'aurais pu, à chaque instant, fuir les Indiens, mais je croyais mon père massacré avec toute ma famille, et je savais quelle vie de travail et de privations m'attendait chez les blancs; sans amis, sans argent, sans propriété, réduit à toutes les misères d'une indigence extrême; je voyais chez les Indiens tous ceux que l'âge ou la faiblesse empêchait de chasser, sûrs de trouver des secours; je m'élevais aussi dans leur estime, et j'étais pour eux comme un jeune homme de leur race. Je me décidai donc à rester alors avec eux; mais j'avais toujours le dessein de retourner un jour vivre parmi les blancs.

Nous nous retrouvions encore au portage d'où

la bienveillante hospitalité des Muskegoes nous avait tirés deux fois. Net-no-kwa résolut de reprendre notre route vers la rivière Rouge; sa détermination arrêtée, elle apprit d'un marchand que l'un de ses gendres, qui l'avait quittée au lac Moose, lorsque l'état de Ke-wa-tin ne lui avait pas permis d'aller plus loin, avait été tué par un vieillard dans une débauche d'ivrognerie; les marchands avaient conduit la veuve jusqu'au lac de la Pluie (29), où elle faisait prier sa mère de venir la rejoindre; c'était un motif de plus pour nous diriger vers la rivière Rouge, et nous résolûmes de partir sans délai.

Notre canot avait été prêté aux marchands et portait des ballots dans la direction de la rivière Rouge; d'autres bateaux allaient suivre la même route; Net-no-kwa demanda place pour nous jusqu'à l'endroit où nous rencontrerions notre canot. Nous le rencontrâmes bientôt, et, comme les marchands refusaient de nous le rendre, Net-no-kwa s'en empara sans leur consentement, et le remplit de nos bagages; les marchands n'o-

sèrent pas résister. Je n'ai jamais vu aucun Indien, homme ou femme, exercer une autorité semblable à celle de Net-no-kwa; elle faisait toujours ce qu'elle voulait avec les blancs comme avec les Indiens. Cette autorité venait probablement, en grande partie, de ce qu'elle ne tentait jamais rien que de juste.

L'appellation du "lac de la Pluie" fut traduite en anglais par "Rainy Lives", mais les voyageurs canadiens, à leur tour, ont fait de cette première appellation "lac de la Reine".

Au lac de la Pluie nous trouvâmes la fille de la vieille femme soignée par quelques Indiens, mais bien pauvre. Net-no-kwa s'entretint long-temps avec elle de notre position. Elle lui parla de nos infortunes, de nos pertes, de la mort de son mari et de celle de Ke-wa-tin. Les deux fils qui lui restaient encore étaient bien jeunes, disait-elle, mais ils commençaient à devenir capables de quelque chose, et puisqu'elle était venue si loin pour aller chasser des castors à la rivière Rouge, elle ne voulait pas retourner sur ses pas. Nous ne fûmes consultés ni mon frère ni moi, quoique fort intéressés aux résultats de cette consultation.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers le lac des

Bois, les Indiens l'appellent Pub-be-kwaw-waug-gaw-sau-gi-e-gun (le lac des Collines de sable). Je ne comprends pas le nom qu'il a reçu des blancs, car le bois n'est pas très commun dans ses environs. La violence des vents nous fit courir bien des dangers; les vagues battaient notre canot avec tant de force, que je suffisais à peine, avec une grande chaudière, à vider l'eau à mesure qu'elle pénétrait.

A la fin de l'année, nous arrivâmes au lac d'Eau bourbeuse, que les blancs nomment lac Winnepeg (30). Là Net-no-kwa, ne pouvant plus résister à la longue suite de chagrins qui l'avaient frappée depuis son départ de son pays, se mit à boire, bien contrairement à ses habitudes, et ne tarda pas à s'enivrer. Le vent nous paraissant bon, nous nous décidâmes, avec l'inexpérience et la simplicité de notre âge, à porter la vieille femme dans le canot, et à passer de l'autre côté du lac. Les marchands nous dirent que le vent nous serait contraire, mais nous n'en tînmes compte et nous gagnâmes le large.

Comme le vent soufflait du rivage, les premières vagues n'étaient pas hautes; bientôt elles commencèrent à battre violemment notre canot, et à menacer de le remplir. Il était plus dangereux encore de retourner que d'avancer. Le soleil ne tarda pas à se coucher, et le vent devenait de plus en plus terrible. Nous nous regardions comme perdus et nous poussions des cris.

Tout à coup la vieille femme se réveille de son ivresse, se lève, adresse à haute voix une instante prière au Grand Esprit, et se met à ramer avec une étonnante activité, en nous encourageant et indiquant à Wa-me-gon-a-biew comment il faut diriger le canot. Enfin nous approchâmes du rivage, et reconnaissant l'endroit où nous allions aborder, elle manifesta de vives alarmes. « Mes enfans, nous dit-elle, je crois » que nous allons périr. Là, devant nous, sont » des rochers grands et nombreux cachés sous » l'eau; notre canot doit être mis en pièces. Ce- » pendant nous n'avons pas autre chose à faire » que de pousser en avant, et quoique nous ne

» puissions pas distinguer les rochers, il est en-
» core possible de passer entre eux. »

Peu d'instans après, notre canot vint échouer sur un sable doux et uni. Nous nous en élançâmes aussitôt, pour le tirer hors de la portée des vagues. Nous campâmes, et notre feu ne fut pas plutôt allumé, que nous nous mîmes à plaisanter la vieille femme sur son ivrognerie et sur la terreur qu'elle avait manifestée en se réveillant. Le matin, nous reconnûmes que le rivage était tel qu'elle nous l'avait décrit. Dans la plus profonde obscurité, nous étions débarqués sur un point que le plus hardi Indien n'aurait point tenté d'atteindre en plein jour avec un pareil vent.

Nous restâmes dans ce camp une partie de la journée suivante, qui fut calme et belle. Sur le soir, nos bagages étant séchés, nous mîmes à la voile pour l'embouchure de la rivière Rouge. Il était nuit quand nous y parvînmes, et voyant une cabane, nous débarquâmes auprès sans allumer de feu, ni faire aucun bruit qui pût trou-

bler les habitans, car nous ignorions qui ils étaient. Le matin, ils vinrent nous réveiller. C'était précisément la famille de l'un des frères de Taw-ga-we-ninne que nous venions visiter.

CHAPITRE V.

—

Indiens hospitaliers. — Campement au milieu des bisons. — L'Assinneboin. — Trappes à castors. — Prières et chants nocturnes. — Apparitions. — Ours tué par un enfant. — Moose. Pe-shau-ba et ses trois jeunes hommes.

Peu de jours après, nous remontâmes tous ensemble la rivière Rouge, et en deux journées nous parvînmes à l'embouchure de l'Assinneboin, où campaient un grand nombre d'Ojibbeways et d'Ottawwaws. Aussitôt après notre arrivée, les

chefs se réunirent pour prendre notre état en considération et convenir des moyens de nous assister. « Nos parens, dit l'un des chefs, sont » venus vers nous d'une contrée éloignée; ces » deux jeunes garçons ne peuvent pas encore » subvenir à tous leurs besoins, et nous ne de- » vons pas souffrir qu'ils restent dans la misère » au milieu de nos familles. » Tous les hommes offrirent, l'un après l'autre, de chasser pour nous, et convinrent que chacun d'eux nous donnerait une part de ce qu'il tuerait. Nous remontâmes ensuite l'Assinneboin, et la première nuit nous campâmes au milieu des bisons (51).

Le matin, on me permit d'accompagner quelques Indiens à la chasse de ces animaux; ils en rencontrèrent quatre et tuèrent un mâle. Il nous fallut dix jours pour remonter l'Assinneboin; l'on tua plusieurs ours sur ses bords. Cette rivière est large, basse et sinueuse; son eau est trouble comme celle de la rivière Rouge; mais le fond de la première est sablonneux, et celui de la seconde ordinairement bourbeux. Les deux

rives sont couvertes de peupliers, de chênes blancs et de quelques autres arbres qui atteignent une hauteur remarquable. Les prairies, cependant, sont peu éloignées, et quelquefois s'étendent jusqu'au bord de l'eau.

Nous nous arrêtâmes dans un endroit nommé Portage de la Prairie, éloigné, par terre, de soixante-dix milles de l'embouchure de l'Assinneboin; la distance par eau est beaucoup plus grande. Les Indiens conseillèrent à un marchand qui nous accompagnait d'y construire sa maison pour passer l'hiver; nous laissâmes là tous nos canots pour nous répandre dans les terres et chasser les castors dans les petits ruisseaux.

Les Indiens désignèrent une crique pleine de ces animaux, où nul ne pourrait chasser hors Wa-me-gon-a-biew et moi; ma mère me donna trois trappes (32) et m'apprit à les tendre à l'aide d'une corde attachée autour du ressort, car je n'étais pas encore de force à le faire avec mes mains comme les autres Indiens. Le lendemain matin, je trouvai des castors dans deux de

mes trappes; ne pouvant les prendre moi-même, je rapportai sur mon dos trappes et castors, et la vieille femme vint à mon aide, heureuse et fière de mon succès; elle avait toujours été bonne pour moi, et souvent elle prenait mon parti quand les Indiens voulaient me mortifier ou me maltraiter.

Nous étions aussi bien approvisionnés que le reste de la bande; car, lorsque notre gibier ne suffisait pas, nous étions sûrs de partager la chasse de quelques uns de nos amis. Les Indiens qui passèrent l'hiver avec nous occupaient deux cabanes, et nous une troisième; mais, à la fin de notre séjour, des Crees (33) vinrent en élever quatre autres auprès de nous. Les Crees sont parens des Ojibbeways et des Ottawwaws; leur langue diffère un peu et ne se comprend pas de prime-abord. Leur pays touche celui des Assinneboins (34) ou rôtisseurs de pierres; et, bien qu'ils ne soient ni parens ni alliés naturels, ils sont quelquefois en paix et se mêlent entre eux assez souvent.

Après trois mois de séjour, le gibier devenant rare, nous commençâmes à souffrir tous de la faim. Le chef de notre bande, nommé le Petit Assinneboin, nous proposa de changer de campement, et fixa le jour de notre départ; mais, en l'attendant, notre détresse devint extrême. La veille du jour convenu, ma mère parla beaucoup de tous nos malheurs, de toutes nos pertes et de la misère excessive qui pesait sur nous. A l'heure accoutumée, j'allai me coucher comme les plus jeunes membres de la famille; mais je fus bientôt réveillé par les prières et les chants de la vieille femme, qui continua ses dévotions à haute voix pendant une grande partie de la nuit.

Le lendemain matin, de très bonne heure, elle nous réveilla pour mettre nos mocassins et nous tenir prêts au départ; puis elle appela Wa-me-gon-a-biew auprès d'elle pour lui dire à demi-voix : « Mon fils, la nuit dernière, j'ai » adressé des prières et des chants au Grand Es- » prit; pendant mon sommeil, il m'est apparu » sous la forme d'un homme, et m'a dit : Net-

» no-kwa, demain vous aurez un ours à man-
» ger; il y a, près de la route que vous allez sui-
» vre, et dans telle direction (elle la lui expli-
» qua), une petite prairie ronde d'où sort une
» espèce de sentier; l'ours est dans ce sentier.
» Maintenant, mon fils, je désire que vous sui-
» viez cette direction sans en rien dire à per-
» sonne, et vous trouverez bien sûrement l'ours
» comme je vous l'ai expliqué. »

Mais le jeune homme, qui n'était pas très obéissant, et ne faisait pas toujours grand cas des paroles de sa mère, sortit de la cabane et raconta en riant le rêve aux autres Indiens. « La vieille
» femme, leur dit-il, assure que nous mange-
» rons un ours aujourd'hui; mais je ne sais qui
» le tuera. » Net-no-kwa, l'entendant, le rappela et lui fit des reproches, sans pouvoir obtenir de lui d'aller à la chasse.

Nous nous dirigeâmes tous vers l'endroit où nous devions camper pendant la nuit; les hommes marchaient les premiers, portant une partie de nos bagages, qu'ils déposèrent en arrivant pour

aller chasser. Quelques enfans qui les avaient accompagnés furent chargés de garder ces bagages jusqu'à l'arrivée des femmes. J'étais de ce nombre; j'avais mon fusil avec moi, et je pensais toujours à la conversation de ma mère et de Wa-me-gon-a-biew; enfin je résolus d'aller à la recherche de la prairie qu'elle avait vue en songe; sans confier mon projet à personne, je chargeai mon fusil pour la chasse de l'ours, puis je retournai sur nos pas.

Je rencontrai bientôt l'une de mes tantes, femme d'un des frères de Taw-ga-we-ninne; elle nous avait montré peu d'amitié, nous regardant comme une charge pour son mari qui venait quelquefois à notre aide; elle s'était souvent aussi moquée de moi. Cette femme me demanda où j'allais de la sorte, et si j'avais pris mon fusil pour tuer les Indiens. Je ne lui répondis pas; et pensant que je devais être près de l'endroit où, selon les indications de ma mère, Wa-me-gon-a-biew aurait dû quitter le sentier, j'en sortis,

continuant à observer avec soin toutes les instructions qu'elle avait données.

J'arrivai enfin dans un endroit où, d'après toutes les apparences, devait avoir été jadis un étang; c'était une petite place ronde et ouverte au milieu des bois, où commençaient à s'élever du gazon et quelques arbrisseaux. Je pensai que ce devait être la prairie indiquée par ma mère, et, l'examinant tout autour, j'arrivai à une ouverture à travers les arbres, qui désignait probablement le cours d'un petit ruisseau sortant de la prairie; mais la neige était si épaisse, que je ne pus m'en assurer.

Ma mère avait dit aussi que, dans son rêve, en voyant l'ours, elle avait aperçu au même instant une fumée qui s'élevait de la terre : j'étais sûr d'avoir découvert le lieu indiqué par elle, et je veillai long-temps pour attendre l'apparition de la fumée; mais, fatigué enfin de ne point la voir, je fis quelques pas dans l'endroit découvert qui ressemblait à un sentier, et tout à coup

je m'enfonçai dans la neige de la moitié de ma hauteur.

Facilement dégagé de ce mauvais pas, je continuais ma marche, lorsque me rappelant avoir entendu des Indiens parler d'ours tués dans leurs tanières, il me vint à l'idée que j'étais tombé peut-être dans la tanière d'un ours. Je me retournai; la tête d'un ours paraissait dans l'enfoncement, j'appuyai le canon de mon fusil entre ses yeux, et je tirai. Dès que la fumée se fut dissipée, je pris un bâton que j'enfonçai dans les yeux et dans la blessure; puis, voyant que l'ours était bien tué, je tâchai de le tirer de sa tanière; mais ne pouvant y parvenir, je repris la route de notre camp, en suivant la trace de mes pas.

En approchant des cabanes que les femmes venaient d'élever (35), je rencontrai celle de mes tantes qui s'était déjà trouvée sur mon passage, et elle se mit encore à se moquer de moi : « Vous » vous tué un ours, me dit-elle, pour revenir » si tôt et courir si vite. » Je me demandais en

moi-même : Comment sait-elle que j'ai tué un ours ? Mais je passai mon chemin sans lui rien dire, et j'arrivai à la cabane de ma mère. Après quelques minutes, la vieille femme me dit : « Mon fils, regardez dans cette chaudière, vous y » trouverez un peu de chair de castor, qu'un » homme m'a donnée après votre départ ; lais- » sez-en la moitié pour Wa-me-gon-a-biew, qui » n'est pas encore rentré de la chasse, et n'a » rien mangé aujourd'hui.... » Je pris donc mon repas, et voyant qu'enfin Net-no-kwa était seule, je m'approchai d'elle, et lui dis à l'oreille : « Ma » mère, j'ai tué un ours ! — Que dites-vous, » mon fils ? reprit-elle. — J'ai tué un ours. — » Êtes-vous bien sûr de l'avoir tué ? — Oui. — » Est-il bien mort ? — Oui. » Elle me regarda fixement quelques instans, me prit dans ses bras, m'embrassa tendrement, et me couvrit long-temps de caresses. Je lui rapportai ensuite tout ce que ma tante m'avait dit en allant et en venant, et son mari en ayant été instruit à son retour, la gronda et la battit sévèrement. On

alla chercher l'ours, et comme c'était le premier que j'eusse tué, on le fit cuire tout d'une pièce, et tous les chasseurs de la bande furent invités à s'en régaler avec nous, selon la coutume des Indiens (36).

Le même jour, un des Crees tua un ours et un moose (37) dont il donna de grands morceaux à ma mère. Pendant quelque temps nous eûmes beaucoup de gibier dans cette nouvelle résidence; ce fut là que Wa-me-gon-a-biew tua son premier bison, et à cette occasion ma mère donna encore une fête à toute la bande. Bientôt après, les Crees nous quittèrent pour retourner dans leur pays. Ils étaient serviables et hospitaliers; nous les vîmes partir avec regret. Nous allâmes ensuite regagner l'endroit où nous avions laissé le marchand, et nous y arrivâmes le dernier jour de décembre.

Nous restâmes quelque temps seuls auprès de la maison du marchand dont nous reçûmes bientôt un message. En allant le rejoindre, nous rencontrâmes Pe-shau-ba, chef guerrier cé-

lèbre de la nation des Ottawwaws, qui était venu du lac Huron depuis plusieurs années. Il avait entendu dire qu'une vieille femme ottawwaw laissée, par la mort des hommes de sa famille, seule avec deux femmes, deux jeunes garçons et trois petits enfans, était réduite à une extrême pauvreté, sur les bords de l'Assinneboin. Il avait trois compagnons que les Indiens appelaient ses jeunes hommes, quoique l'un d'eux fût peut-être plus âgé que lui : c'étaient Waus-so (l'éclair), Sag-git-to (celui qui effraie tous les hommes), et Sa-ning-wub (celui qui étend ses ailes); le plus vieux, Waus-so, reconnu lui-même pour un guerrier distingué, était tombé malade, et avait été laissé à quelque distance.

Pe-shau-ba nous suivait de place en place, d'après les indications des Indiens. C'était un grand et très beau vieillard; il reconnut sur-le-champ Net-no-kwa pour une de ses parentes, et demanda qui nous étions. Ce sont mes fils, répondit-elle. Me regardant alors avec une attention toute particulière, il me dit : « Venez ici, mon

frère; »puis, découvrant sa poitrine, il me montra la cicatrice d'une blessure profonde et dangereuse : « Vous rappelez-vous, mon jeune » frère, qu'en jouant avec des fusils et des flè- » ches vous m'avez fait cette blessure? » Voyant mon embarras, il continua à s'en amuser quelque temps en me racontant toutes les circonstances de cet événement. Enfin, il me tira de cet état d'incertitude et d'anxiété en disant que ce n'était pas moi, mais un de mes frères, qui l'avait blessé dans une rencontre qu'il désigna. Il parla de Ke-wa-tin qui aurait été à peu près de mon âge, et s'informa particulièrement de l'époque et des détails de mon enlèvement, postérieur à son départ du lac Huron.

CHAPITRE VI.

—

Marche à travers les neiges. — Nattes de Puk-kwi. — Le lac d'Eau claire. — Sunjegwun. — Education d'un chasseur. — Canots de cuir. — Rapides. — Les Indiens tournebroches. — Comptoir européen et orgies indiennes. — Expédition guerrière. — Fête des premiers fruits. — Traversée périlleuse. — Commerce de pelleteries.

Nous partîmes dans les premiers jours de l'année pour le pays de Pe-shau-ba ; la neige était épaisse, et notre longue route traversant presque toujours des prairies ouvertes, nous ne pouvions pas marcher quand le vent soufflait avec

force. Au commencement de notre voyage, nous manquions de vivres, mais nous rencontrâmes bientôt un grand nombre de bisons très gras et très bons. Malgré l'épaisseur de la neige, et quoique la saison fût très rude, ces animaux pouvaient encore, au moyen de leurs cornes, découvrir le gazon, et trouver ainsi une suffisante nourriture.

Nous avions laissé nos nattes de *Puk-kwi* (38), le voyage étant trop long pour nous permettre de les emporter. Dans le mauvais temps, nous élevions une petite cabane couverte de trois ou quatre peaux de bisons encore fraîches, dont la gelée ne tardait pas à faire un abri à l'épreuve de la neige et du vent. Dans les temps calmes, nous campions ordinairement sans autre couverture que nos vêtemens.

Pendant toute notre marche, Pe-shau-ba et Sa-ning-wub portèrent constamment sur leur dos un des enfans en bas âge de notre sœur. Notre voyage, avec toute la diligence que permit la température, dura près de deux mois

et demi. Au milieu de notre route, nous passâmes devant le magasin et le fort de Mouse-River. Nous nous dirigions à peu près vers le nord-ouest, et nous arrivâmes enfin à un endroit nommé Kau-wau-ko-mig-sah-kie-gun (le lac d'Eau claire), d'où part un petit ruisseau nommé Sas-kaw-ja-wun (l'eau douce). Ce n'est ni la source ni un bras de la grande rivière de Sas-kaw-jawun (Sas-kut-chawin), qui est plus loin vers le nord. Le lac d'Eau claire n'est pas cependant non plus la source principale du petit Sas-kaw-jawun, qui commence à une assez grande distance aussi au nord.

Sas-katchawan

La petite hutte de Pe-shau-ba était au bord de ce lac; il y vivait depuis plusieurs années avec les trois hommes dont j'ai parlé. Il avait laissé sa femme au lac Huron. Je ne sais si les trois autres Indiens étaient mariés, mais ils n'avaient point de femmes avec eux. Aussitôt après notre arrivée, il ouvrit son *sunjegwun* (39), et en tira beaucoup de peaux de castors, de pelleteries apprêtées, de viande boucanée, et d'autres ob-

cache

jets qu'il remit aux femmes en disant : « Nous » avons assez long-temps été nous-mêmes nos » femmes, cela ne saurait durer davantage. » C'est à vous désormais de préparer les peaux, » de boucaner les viandes, de faire nos mocas- » sins. »

La vieille femme se chargea particulièrement de ce qui appartenait à Pe-shau-ba; elle l'appelait son fils, et le traitait comme tel. Sa fille et sa belle-fille prirent soin des trois autres hommes. Nous restâmes, Wa-me-gon-a-biew et moi, sous la surveillance particulière de notre mère. J'étais à la chasse le compagnon de Pe-shau-ba, qui fut toujours bon pour moi, et semblait prendre plaisir à m'apprendre à devenir grand chasseur.

L'hiver était fort avancé quand nous arrivâmes au bord du lac. Cependant la saison restait si froide encore, que l'eau gelait aussitôt que nous la mettions hors de notre cabane. Dans nos jours de chasse, nous sortions bien avant le lever du soleil, pour ne rentrer que long-temps après

son coucher. A midi, le soleil s'élevait à peine jusqu'à la cime des arbres, quoiqu'ils soient très bas dans cette contrée presque toute couverte de prairies, où croissent seulement, en très petit nombre, des cèdres et des pins d'une faible végétation. Les castors et d'autres espèces de gibier y abondent. Le pays des Mandans (40), au bord du Missouri, n'en est pas très éloigné; un homme pourrait aller, en quatre jours, de Mouse-River aux villages des Mandans.

Au moment où les feuilles allaient commencer à poindre, nous partîmes avec toutes nos pelleteries, et beaucoup de viande et de queues de castor boucanées, pour le comptoir de Mouse-River. Dans ce pays, il n'y a ni bouleaux ni cèdres propres à la construction des canots, nous fûmes obligés, pour notre voyage, d'en faire un de peaux de mooses (41); cousues ensemble et tendues avec beaucoup de soin, elles forment, si on les laisse bien sécher, un bon et solide canot, qui, cependant, n'aurait que peu de durée dans les grandes chaleurs. L'intention de Net-no-kwa

et de Pe-shau-ba étant de retourner au lac Huron, nous embarquâmes nos personnes avec tout ce qui nous appartenait dans ce canot, qui pouvait porter à peu près moitié autant qu'un bateau ordinaire de Mackinac, ou environ cinq tonneaux.

Nous descendîmes en plusieurs jours le petit Sas-kaw-jawun; sur les bords de cette rivière était un village d'Assinneboins, où nous nous arrêtâmes plusieurs nuits; nul de nous ne pouvait les entendre, excepté Waus-so, qui avait eu occasion d'apprendre leur langue. Du petit Sas-kaw-jawun, nous entrâmes dans l'Assinneboin, et bientôt nous parvînmes aux Rapides, où était un village de cent cinquante cabanes d'Assinneboins avec quelques Crees.

Comme nous commencions à manquer de vivres frais, il fut décidé que nous passerions un jour ou deux à prendre des esturgeons qui s'y trouvaient en abondance. Campés près des Assinneboins, nous vîmes une vieille femme couper un morceau de la tête d'un esturgeon

que l'on tirait de l'eau, et le manger tout cru, sans aucun assaisonnement.

Ce peuple nous parut généralement sale et brut : mais peut-être faut-il attribuer une partie de notre dégoût à l'aversion habituelle des Ojibbeways pour les tournebroches (42).

En deux jours, nous allâmes des Rapides à Monk-River, où les deux compagnies de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest (43) ont des comptoirs. Là, Pe-shau-ba et ses amis se mirent à boire; en peu de jours, il ne leur resta rien des pelleteries qu'ils avaient ramassées dans une chasse longue et constamment heureuse. Nous cédâmes, d'une seule fois, cent peaux de castors pour des liqueurs fortes; on nous donnait, pour six peaux de castors, un quart de rhum; mais les marchands mêlaient beaucoup d'eau à leurs liqueurs.

Après quelques jours de débauches, on se mit à construire des canots de bois de bouleau pour continuer le voyage; mais alors les Assinneboins, les Crees, et tous les Indiens du voisi-

nage avec qui les Mandans avaient fait la paix, furent invités à venir se joindre à ces derniers pour attaquer une peuplade que les Ojibbeways appellent les A-gutch-a-ninnes (44), et qui est établie à deux jours de distance des Mandans. Waus-so, apprenant cette nouvelle, résolut d'aller se joindre aux guerriers qui s'assemblaient à Mouse-River. « Je ne veux pas, dit-il, retourner » dans mon pays sans rapporter encore quel- » ques cicatrices; je veux voir le peuple qui a » tué mes frères. »

Pe-shau-ba et Net-no-kwa tâchèrent de l'en dissuader, mais il ne voulut pas les écouter, et son enthousiasme ne tarda pas à devenir contagieux pour Pe-shau-ba. Après deux jours de réflexion, il dit à la vieille femme : « Je ne puis » me résoudre à reparaître sans Waus-so dans le » pays des Ottawwaws. Sa-ning-wub et Sag-git-to » veulent aussi aller avec lui rendre visite aux » voisins des Mandans, je serai du voyage; allez » m'attendre aux bords du lac Winnipeg; je » m'y rendrai à la chute des feuilles (45). Ne

» manquez pas d'avoir un baril de rhum tout » prêt, car je serai fort altéré à mon retour. » Les canots n'étaient point terminés lorsqu'ils partirent pour cette expédition guerrière. Wa-me-gon-a-biew les accompagna, et je restai seul avec trois femmes et trois enfans.

Je me mis aussitôt en route pour le lac Winnipeg, avec Net-no-kwa et le reste de la famille; il nous fallut nous servir encore du vieux canot de peaux de *mooses*. Peu de temps après avoir quitté le comptoir des blancs, nous découvrîmes un esturgeon jeté par accident au milieu de bas-fonds sablonneux, de telle manière qu'une grande partie de son dos paraissait sur la surface; je m'élançai hors du canot, et le tuai sans beaucoup de difficultés. C'était le premier esturgeon pris par moi; la vieille femme crut devoir célébrer, dans cette occasion, la fête d'Oskenetahgawin, ou des premiers fruits, quoiqu'il n'y eût auprès de nous aucun Indien à pouvoir y inviter.

L'embouchure de l'Assinneboin est un point

très fréquenté par des bandes de guerriers sioux, qui se tiennent cachés au bord, et font feu sur les passans. Nous ne nous en approchâmes qu'avec précaution, résolus de ne tenter le passage que dans l'obscurité. Il était donc à peu près minuit, lorsque évitant attentivement l'une et l'autre rive, nous nous laissâmes aller au courant, pour entrer dans la rivière Rouge; la nuit était obscure, et nous ne pouvions rien apercevoir distinctement sur les bords.

A peine étions-nous entrés dans la rivière Rouge, que le silence fut interrompu par un cri de hibou, sur la rive gauche de l'Assinneboin; un second cri se fit entendre aussitôt sur la rive droite, et presque en même temps un troisième, sur le bord de la rivière Rouge, qui fait face à l'embouchure. Net-no-kwa murmura d'une voix que nous entendîmes à peine : « Nous » sommes découverts, » et nous fit signe de faire courir le canot dans le plus grand silence. Nous tâchâmes donc de tenir, avec un soin extrême, le milieu de la rivière; j'étais à l'avant du canot,

baissant la tête aussi près que possible de la surface de l'eau, pour reconnaître et éviter toute espèce d'approche.

Soudain j'aperçus une légère ride sur la rivière, à la suite d'un objet bas et noir, qui me parut la tête d'un homme traversant le courant à la nage devant nous avec précaution. Je le montrai aux femmes, et l'on décida sur-le-champ que nous poursuivrions cet homme pour tâcher de le tuer. Je pris donc un fort harpon, et nous commençâmes notre chasse; mais l'oie, car c'en était une, avec ses oisons, prit l'alarme et disparut. Cette méprise reconnue, nous tentâmes, avec un peu moins de frayeur, de reprendre notre route, mais il nous fut impossible de rentrer dans le courant favorable.

C'étaient alors, selon moi, de vaines terreurs de femme, et je les supportais impatiemment; mais aujourd'hui, je ne sais réellement pas si nous avions été effrayés par trois hiboux ou par une bande de guerriers.

Nous rétrogradâmes de plusieurs milles pour

attendre les marchands qui devaient passer environ dix jours après nous. Pendant cette station, nous prîmes beaucoup d'oies, de cygnes et de canards. Je tuai un élan. Comme c'était le premier, une fête fut célébrée encore, quoique notre famille n'eût personne à inviter.

Les marchands arrivèrent comme ils étaient attendus, et nous les suivîmes jusqu'à leur comptoir du lac Winnipeg, près duquel nous restâmes deux mois. Quand ils repartirent pour les bords de l'Assinneboin, nous les accompagnâmes encore dans un canot d'écorce acheté à cet effet. Nous avions une bonne provision de peaux de castors, et Net-no-kwa n'avait point oublié la recommandation de Pe-shau-ba. Elle donna six peaux pour un quart de rhum. J'avais pris la plupart de ces castors; j'en avais tué cent au moins dans un seul mois; mais je n'en connaissais pas alors la valeur.

CHAPITRE VII.

—

Correspondance indienne. — Chasse aux élans. — Déguisement sauvage. — Chasse aux bisons. — Récolte du sucre d'érable. — Petite fille enlevée. — Portage et rivière du marais. — Mort de Sag-git-to. — Dépôt de fourrures.

Sur les bords de l'Assinneboin, à une ou deux journées plus loin que le portage de la Prairie, est un endroit nommé Ke-new-kau-neshe-way-boant (lieu où l'on abat l'aigle gris); les Indiens s'y arrêtent souvent. Nous y vîmes, en passant,

de petits jalons fixés à terre, et portant des morceaux d'écorce de bouleau, sur deux desquels étaient dessinés des ours. On voyait sur les autres diverses figures d'animaux. Net-no-kwa reconnut sur-le-champ les *totems* de Pe-shau-ba, de Waus-so et de leurs compagnons. Ces signes étaient destinés à nous apprendre qu'ils avaient passé par là et à nous indiquer les moyens de les rejoindre. Nous quittâmes donc les marchands, et, suivant la direction désignée par Pe-shau-ba, nous le trouvâmes avec son parti à deux journées de la rivière.

L'expédition pour laquelle les Mandans cherchaient si loin des alliés avait manqué, faute d'accord entre les différentes bandes; plusieurs se trouvaient en état d'hostilités héréditaires avec le reste; des querelles s'élevant, le projet avait avorté, et les A-gutch-a-ninnes étaient restés en paix dans leur village; nos guerriers, revenus immédiatement au comptoir de Mouse-River, avaient achevé leurs canots, et descendant la rivière jusqu'au lieu où nous avions reconnu leurs

totems, ils s'étaient arrêtés dans le bon cantonnement de chasse où nous les rejoignions.

Nous trouvâmes dans leur camp une grande quantité de gibier; ils avaient tué aussi beaucoup de castors; les élans abondaient dans les environs, et c'était la saison du rut. Un jour, Pe-shau-ba m'envoya avec les deux jeunes femmes chercher quelques quartiers d'un élan qu'il avait tué. Les femmes, le trouvant grand et gros, se décidèrent à rester pour en boucaner la chair avant de le rapporter, et moi je repris le chemin de nos cabanes avec un quartier de viande fraîche. J'avais apporté mon fusil, et, voyant un grand nombre d'élans, je le chargeai, et, me cachant dans un petit hallier, j'imitai le cri de l'élan femelle; aussitôt un énorme mâle accourut vers ma cachette si directement et avec une impétuosité telle, qu'alarmé pour ma propre sûreté, je pris la fuite : l'animal, me découvrant, se mit à fuir dans une direction opposée.

Réfléchissant alors que les Indiens se moqueraient de moi, je résolus de faire une nouvelle

tentative et de ne céder, cette fois, à aucun sentiment de pusillanimité; je choisis mieux ma cachette, et répétai à plusieurs reprises mon cri d'appel, jusqu'à ce qu'enfin un élan fût attiré; je le tuai, mais une grande partie du jour s'était écoulée, et je m'aperçus qu'il était temps de regagner nos cabanes avec ma charge.

Au moment où je sortais d'un petit bois, au milieu d'une prairie, je vis un ours s'avancer vers moi; je crus d'abord que c'était un ours noir de l'espèce commune, et je résolus de le tuer; mais il pouvait me voir, et je savais qu'il aurait certainement pris la fuite s'il eût appartenu à l'espèce que je présumais. Voyant qu'il venait droit à moi, j'en conclus que c'était un ours gris, et je me mis à courir; plus je courais, plus il semblait me serrer de près; malgré ma frayeur, je me souvins des leçons de Pe-shau-ba, de ne jamais tirer un ours gris sans pouvoir aussitôt me réfugier dans un bois, et, si j'en étais poursuivi, de ne faire feu que presque à bout portant. Trois fois je me retournai, et le cou-

chai en joue ; mais, le voyant trop loin, je reprenais ma course ; enfin, je réussis, à force de vitesse, à le dépasser sur la route de la cabane. Tout à coup j'entendis derrière moi la voix de Wa-me-gon-a-biew ; je ne vis plus l'ours, et mon frère me dit que toute ma terreur provenait d'un déguisement qu'il avait pris.

Net-no-kwa, inquiète de ma longue absence, l'avait envoyé à ma rencontre, et, me voyant sortir du petit bois, l'idée lui était venue de relever, par dessus sa tête, un vieux vêtement noir pour se donner l'apparence d'un ours. La frayeur m'avait sans doute aveuglé, car il était facile de distinguer la vérité. Quand cette aventure fut racontée aux anciens de notre famille, ils réprimandèrent Wa-me-gon-a-biew ; sa mère lui dit que si je l'avais tué sous ce déguisement j'aurais bien fait, et que, d'après les coutumes des Indiens, elle n'aurait eu aucune faute à me reprocher.

Nous continuâmes à chasser les castors et à en tuer un grand nombre jusqu'au temps où la glace

devint trop épaisse; nous allâmes alors poursuivre les bisons dans les prairies. Quand la neige commença à se durcir, les hommes annoncèrent l'intention de me laisser avec les femmes et d'aller au lac d'Eau claire construire des canots; ils devaient, sur leur route, chasser les castors. Avant de nous quitter, ils voulurent nous pourvoir de quelques provisions. Waus-so sortit seul et tua un bison; mais, dans la nuit, le temps devint froid et orageux, et les bisons vinrent chercher un abri dans les bois où nous étions campés.

De grand matin, Net-no-kwa nous réveilla en criant qu'un grand troupeau se tenait tout près de la cabane; les quatre guerriers et Wa-me-gon-a-biew sortirent sans bruit et prirent leurs postes de manière à cerner le troupeau. Ils rirent beaucoup en me voyant préparer mon fusil, et ne voulurent pas me permettre de les accompagner; mais, quand ils furent partis, la vieille Net-no-kwa, toujours disposée à me favoriser, me permit de me mettre à l'affût, tout près de

la cabane, sur un point près duquel sa sagacité lui indiquait que le troupeau devait passer. Les Indiens firent feu, tous manquèrent leur coup; les bisons passèrent à ma portée, et j'eus le bonheur de tuer une grande femelle; c'était mon premier bison, ma mère témoigna une satisfaction très vive.

Peu après, les Indiens me laissèrent avec Net-no-kwa, une des jeunes femmes et trois enfans; ils avaient tué, avant leur départ, beaucoup de bisons dont nous boucanâmes un grand nombre de morceaux; ces provisions nous durèrent quelque temps. Je vis bientôt que je pouvais, moi aussi, réussir à la chasse des bisons, et pendant longtemps les vivres ne nous manquèrent pas. Un jour, une vieille femelle que j'avais blessée vint, quoiqu'elle n'eût point de petit, se jeter sur moi, et j'eus beaucoup de peine à lui échapper en grimpant sur un arbre; elle était furieuse bien moins de sa blessure que de la poursuite des chiens. Il est, je crois, bien rare qu'une fe-

melle coure sur un homme si elle n'a pas été harcelée par les chiens.

Nous fîmes du sucre (46) le printemps suivant, à dix milles au dessus du fort de Mouse-River; le temps s'était adouci, et les castors commençaient à reparaître sur la glace, quelquefois même sur les bords; j'avais l'habitude de me tenir à l'affût, et de tirer sur eux dès qu'ils sortaient de leurs cabanes. Un jour, en ayant tué un, je courus rapidement pour le prendre, et je passai à travers la glace; mes raquettes se prirent au fond dans des racines, et peu s'en fallut que je ne fusse entraîné; un effort presque désespéré me tira enfin de cet extrême danger. Les bisons étaient si nombreux dans ce quartier, que les chassant à pied, j'en tuais souvent à coups de flèche, sans autre aide que celle de chiens bien dressés.

Quand les arbres commencèrent à reverdir, Pe-shau-ba et les autres hommes revinrent dans des canots d'écorce de bouleau, rapportant beaucoup de peaux de castors et d'autres pelle-

teries d'une grande valeur. La vieille Net-no-kwa désirait vivement retourner au lac Huron, c'était aussi le vœu de Pe-shau-ba; mais Wausso et Sa-ning-wub ne voulaient point repartir, et Pe-shau-ba était déterminé à ne pas s'en séparer. Sag-git-to était fort malade, depuis quelque temps, d'un grand ulcère ou abcès près du nombril; après plusieurs jours d'ivrognerie, il éprouva de violentes douleurs au ventre, qui enfla et s'ouvrit. Pe-shau-ba dit à la vieille femme: « Il n'est pas bien que Sag-git-to meure ici, » loin de tous ses amis; puisque nous voyons » qu'il ne peut vivre plus long-temps, le mieux » est, selon moi, que vous partiez pour le lac » Huron avec lui et les petits enfans. Vous de- » vez atteindre les Rapides (Saut de Sainte- » Marie) avant que Sag-git-to ne meure. » Notre famille se sépara, conformément à cette instruction, et Net-no-kwa partit pour le lac Huron avec Sag-git-to, Wa-me-gon-a-biew, moi, les deux autres femmes, une petite fille qu'elle avait achetée et les trois enfans.

La petite fille avait été enlevée du pays de Bahwetego-Weninnewug, les Indiens Falls (47), par des guerriers ojibbeways, qui l'avaient vendue à Net-no-kwa. Les Indiens Falls vivent près des montagnes rocheuses; leur langue diffère à la fois de celle des Sioux et de celle des Ojibbeways; ces derniers et les Crees ont plus d'alliance avec les *Pieds-Noirs* qu'avec les Indiens Falls. La petite fille Bahwetig, achetée par Net-no-kwa, avait alors dix ans; gardée quelque temps par les Ojibbeways, elle avait appris leur langue.

En arrivant au lac de la Pluie, nous avions dix paquets de quarante peaux de castors chacun. Net-no-kwa échangea quelques autres pelleteries pour du rhum, et resta ivre pendant un jour ou deux. Nous trouvâmes là plusieurs canots des marchands qui se rendaient à la rivière Rouge. Wa-me-gon-a-biew, âgé alors de dix-huit ans, ne voulant point retourner au lac Huron, résolut de profiter de cette occasion de reprendre la route du nord. La vieille femme lui parla long-temps pour l'en dissuader, mais il sauta

dans l'un des canots au moment du départ, et persista à ne pas en sortir, quelques efforts que l'on fit pour l'en arracher, comme sa mère le demandait. Net-no-kwa fut fort affligée, et ne pouvant se résoudre à perdre son fils unique, se décida à repartir avec lui.

Ayant peu de confiance en l'honnêteté des marchands, elle ne voulut pas leur laisser ses peaux de castors. Nous les portâmes donc dans un endroit reculé du bois, et un *sunjegwun* ou dépôt y fut fait, selon l'usage des Indiens. Nous retournâmes ensuite au lac des Bois. De ce lac à la rivière Rouge les Indiens ont une route que les hommes blancs ne suivent jamais; c'est par le Muskeek ou portage des Marais. Nous remontâmes pendant plusieurs jours une rivière que les Indiens nomment *Muskeego-ne-gumme-wee-see-be*, ou rivière du Marais. Nous traînâmes ensuite pendant une journée nos canots à travers un marécage, dont l'eau est recouverte de mousse et de petites broussailles, qui tremblent à une grande distance quand on mar-

che dessus. Nos canots entrèrent ensuite dans un ruisseau nommé *Begwionusk*, nom indien du *cow parsley* (48), qui y croît en abondance. Ce ruisseau nous mena jusqu'à un petit *sahkiégun* (49), ou lac du même nom, dont la profondeur n'est guère de plus de deux ou trois pieds, et n'en dépasse pas un sur bien des points. Sa surface était alors couverte de canards, d'oies, de cygnes et d'autres oiseaux. Nous y restâmes long-temps, et quatre paquets de peaux de castors furent le produit de nos chasses.

A la chute des feuilles, Sag-git-to mourut. Nous étions isolés alors; il n'y avait pas un seul Indien, pas un seul homme blanc à quatre ou cinq journées de nous. Au moment de partir, nous avions un dépôt à faire, et la terre était trop marécageuse pour nous permettre d'enterrer nos pelleteries. Selon l'usage le plus ordinaire, nous fîmes donc un *sunjegwun* de troncs d'arbres si serrés, qu'une souris n'aurait pas pu y pénétrer, et nous y laissâmes nos peaux de castors avec tous les autres objets que nous

ne pouvions emporter. Si quelques Indiens de cette région éloignée avaient rencontré notre dépôt, ils ne l'auraient pas ouvert, et nous ne craignions pas que les marchands ne pénétrassent dans un endroit aussi solitaire et aussi pauvre.

Les Indiens qui vivent loin des blancs n'ont pas appris à évaluer leurs pelleteries assez haut pour se rendre coupables de se les voler les uns aux autres. Au temps dont je parle, et dans la contrée où je me trouvais alors, j'ai vu souvent des Indiens laisser plusieurs jours leurs trappes dans les bois sans les visiter, et sans éprouver la moindre crainte pour leur sûreté. Il arrivait souvent aussi qu'un homme revenant de la chasse et laissant ses trappes dans les bois, un autre homme lui disait : « Je vais chasser dans » telle direction ; où sont vos trappes? » Quand il s'en était servi, un autre et quelquefois quatre ou cinq s'en servaient tour à tour ; mais à la fin elles ne manquaient pas de revenir à leur légitime propriétaire.

CHAPITRE VIII.

—

Indiens inhospitaliers. — Ours donné par le Grand Esprit. — Piéges à lapins. — Disette. — Le Petit Assinneboin. — Indiens égarés par une nuit d'hiver. — Pembina. — Pelleteries volées. — Traiteurs européens. — Violences et artifices. — Premières amours d'un Indien. — Orgie sauvage. — Campement d'hiver. — Le pauvre chasseur.

La neige étant tombée, et le temps devenant assez froid pour ne plus permettre de chasser aux castors, nous commençâmes à souffrir de la faim ; Wa-me-gon-a-biew était alors notre principal soutien, et travaillait de toutes ses forces à

nous faire vivre. Dans une de ses longues courses à la recherche du gibier, il rencontra une cabane d'Ojibbeways qui, ayant beaucoup de viande, et instruits de sa détresse et de celle de sa famille, lui donnèrent seulement à manger pour une nuit qu'il passa auprès d'eux. En revenant, le lendemain matin, il tua un jeune moose extrêmement maigre. Cette faible ressource épuisée, nous levâmes notre camp, pour le reporter auprès des Indiens inhospitaliers rencontrés par Wa-me-gon-a-biew.

Nous les trouvâmes abondamment pourvus de vivres, mais nous n'en recûmes rien qu'en échange de nos ornemens en argent (50) et d'autres objets de prix. Je mentionne l'avarice et l'inhospitalité de cette famille, parce que je n'en avais pas encore vu un seul exemple chez les Indiens. Ordinairement, ils sont tous disposés à partager leurs provisions avec quiconque vient recourir à eux dans le besoin.

Nous étions depuis trois jours auprès de ces Indiens, lorsqu'ils tuèrent deux mooses, et nous

invitèrent, Wa-me-gon-a-biew et moi, à partager leur repas. Ils ne nous servirent que le plus mauvais morceau d'une cuisse, et nous achetâmes d'eux un peu de viande grasse, en échange de nos ornemens d'argent. La patience de la vieille Net-no-kwa était épuisée, et elle nous défendit à tous de rien acheter d'eux. Pendant tout le temps que nous passâmes près de cette cabane, nous souffrîmes presque toutes les extrémités de la faim.

Un matin, Net-no-kwa se leva de très bonne heure, prit sa hache, et sortit. Le soir, elle ne revint pas. Le lendemain, à une heure fort avancée, comme nous étions tous couchés dans la cabane, elle rentra, secoua Wa-me-gon-a-biew par l'épaule, et lui dit : « Levez-vous, mon fils, » vous êtes un agile coureur ; montrez-nous » avec quelle rapidité vous pouvez aller chercher les vivres que le Grand Esprit m'a donnés » la nuit dernière. Je l'ai prié, et j'ai chanté » presque toute la nuit ; ce matin, comme je venais de m'endormir, il m'est apparu, et m'a

» donné un ours pour nourrir mes enfans qui » ont faim. Vous trouverez cet animal dans un » petit bois au milieu de la prairie, partez sur-» le-champ; l'ours ne s'enfuira pas, quand » même il vous verrait venir. »

« Non, ma mère, répondit Wa-me-gon-a-» biew, il est trop tard à présent; le soleil va se » coucher, et il sera difficile de suivre une » trace dans la neige; demain Shaw-shaw-wa-» ne-ba-se partira avec une couverture et une » petite chaudière; dans le jour, j'irai tuer l'ours; » mon jeune frère me rejoindra, et nous passe-» rons la nuit dans l'endroit où l'ours aura été » rencontré. »

La vieille femme ne céda point à l'opinion du chasseur, il s'ensuivit une altercation et des paroles vives, car Wa-me-gon-a-biew avait peu de respect pour sa mère, et, ce qu'à peine aurait osé un autre Indien, il se moquait de ses prétentions à communiquer avec le Grand Esprit. Il la plaisanta surtout de ce qu'elle avait dit que l'ours ne fuirait pas s'il voyait venir des chas-

seurs. La vieille femme, offensée, fit de grands reproches à son fils, sortit de la cabane, raconta son rêve aux autres Indiens, et leur indiqua la place où l'ours serait certainement trouvé : ils convinrent avec Wa-me-gon-a-biew qu'il était trop tard pour partir; mais, comme ils avaient foi aux prières de Net-no-kwa, ils ne perdirent pas de temps pour suivre ses indications dès le point du jour.

L'ours était [illegible] lace qu'elle avait désignée, et fut tué sans difficulté. Il était grand et gras, mais Wa-me-gon-a-biew, qui était de la chasse, n'en reçut qu'un très petit quartier pour la part de notre famille ; la vieille femme en fut irritée, car si l'ours ne lui avait pas été donné par le Grand Esprit, et si elle n'avait pas vu en songe la place où on le rencontrerait, elle l'avait au moins suivi à la trace jusqu'au petit bois dont elle avait fait le tour pour s'assurer qu'il n'en était pas sorti. Je soupçonne que, dans le but de faire croire à ses entrevues avec le G[illegible] Es-

prit, elle employait quelquefois des artifices de ce genre.

Nos privations nous forcèrent à un déplacement; après avoir achevé notre quartier d'ours, nous nous mîmes en route pour la rivière Rouge, espérant y rencontrer des Indiens ou trouver du gibier sur notre passage. J'avais appris à prendre des lapins; quand nous fûmes arrivés à notre premier camp, j'allai tendre plusieurs piéges dans la direction que nous devions suivre le lendemain. Après le souper, qui était ordinairement notre seul repas, quand nous avions peu de provisions, il ne nous resta plus qu'une petite quantité d'huile d'ours fortement gelée, dans une chaudière recouverte d'une peau. Ces provisions firent partie de la charge confiée à mon traîneau (51), et je partis en avant pour visiter mes piéges; j'y trouvai un lapin, et, voulant faire à ma mère une surprise plaisante, je le cachai tout vivant dans la chaudière.

traîne

Le soir, à l'heure du campement, j'épiai l'ins-

tant où elle voudrait préparer notre repas ; je m'attendais à voir le lapin s'élancer de sa prison, mais, à mon grand désappointement, la graisse, se fondant malgré la rigueur du froid, avait presque noyé le petit animal. La vieille femme me gronda sévèrement ; mais, depuis, elle a raconté plus d'une fois cette aventure en riant du spectacle que lui avait présenté l'intérieur de la chaudière ; elle parla aussi toute sa vie de la conduite inhospitalière des Indiens que nous quittions alors.

Après quelques jours de voyage, nous découvrîmes des traces de chasseurs, et nous fûmes enfin assez heureux pour trouver une tête de bison qu'ils avaient laissée. Ce secours inattendu apaisa notre faim ; nous suivîmes le sentier frayé par eux, et nous atteignîmes ainsi aux bords de la rivière Rouge une troupe de nos amis.

C'était une bande nombreuse de Crees sous les ordres d'un chef nommé le Petit Assinneboin et de son gendre Sin-a-peg-a-gun. Ils nous reçurent avec beaucoup de cordialité, nous don-

nèrent abondamment à manger, et vinrent en aide à tous nos besoins. Deux mois après, les bisons et tout le gibier commençant à devenir rares, nous eûmes tous à souffrir de la faim. Un jour Wa-me-gon-a-biew et moi nous traversâmes les prairies jusqu'à la distance d'une journée pour chasser aux bords d'un ruisseau nommé *Pond-river*. Là nous trouvâmes un bison si maigre et si vieux que son poil ne poussait plus; nous ne pûmes en manger que la langue. Une course aussi longue nous avait épuisés de fatigue; le vent était fort, la neige chassait avec violence. Dans la vaste étendue de plaine ouverte devant nous, il n'y avait d'autres bois que de petits chênes s'élevant à la hauteur de l'épaule d'un homme; il nous fallut camper sous ce misérable abri. Nous parvînmes avec beaucoup de difficulté à former une espèce de brasier des faibles branches de ces arbres; quand notre feu, au bout de quelque temps, avait séché le sol, nous reculions les tisons et les charbons pour nous asseoir sur les cendres

chaudes ; une nuit sans sommeil se passa ainsi.

Le lendemain, quoique le vent se fût élevé, et que le temps fût plus mauvais que la veille, nous reprîmes la route de notre cabane. C'était une course d'une forte journée, et comme nous étions affaiblis par la faim et la fatigue, il était très tard quand nous approchâmes de notre but. Wa-me-gon-a-biew, moins épuisé, se traînait le premier ; il se retourna pour me regarder, et nous reconnûmes en même temps que nous avions l'un et l'autre la figure gelée : arrivés en vue de notre cabane, comme je ne pouvais plus marcher, il me laissa, et bientôt quelques femmes vinrent au devant de moi. Nos mains et nos figures étaient extrêmement gelées, mais comme nous avions de bons mocassins, nos pieds n'avaient pas souffert.

La faim continuant à se faire sentir dans le camp, on jugea nécessaire de se séparer pour suivre différentes directions. Net-no-kwa résolut de se rendre avec sa famille au comptoir de M. Henry, qui a été depuis noyé dans la rivière

de Columbia. Il était alors établi près de l'endroit où l'on a fondé, dans la suite, l'établissement de Pembina; nous chassâmes tout le reste de l'hiver avec d'autres Indiens, pour les marchands de fourrures, et, au printemps, nous retournâmes avec les mêmes compagnons au lac où nous avions laissé nos canots; tout y était en bon état. En réunissant ce qui se retrouvait dans nos *sunjegwuns* et ce que nous avions rapporté de la rivière Rouge, nous possédions onze ballots de peaux de castors, de quarante fourrures chacun, et dix paquets d'autres pelleteries. Notre intention était alors d'aller vendre le tout à Mackinac.

Nous avions encore un grand *sunjegwun* au lac de la Pluie, où Net-no-kwa, ayant peu de confiance dans l'honnêteté du marchand, avait déposé des fourrures de prix à quelque distance de son comptoir. Ce riche dépôt, joint à ce que nous rapportions, aurait suffi pour nous mettre dans l'abondance; mais le *sunjegwun* avait été violé; il n'y restait pas un seul ballot, pas une

seule fourrure. Nous vîmes chez le marchand un ballot qui nous parut avoir fait partie de notre dépôt, mais il nous fut impossible de savoir si nous avions été pillés par des blancs ou par des Indiens. La vieille femme fut très irritée, et ne balança pas à attribuer le vol au marchand.

Quand nous arrivâmes à la petite maison, située de l'autre côté du grand portage, au lac Supérieur, les hommes qui étaient au service des marchands nous engagèrent à confier nos ballots à leurs wagons; mais la vieille femme savait qu'une fois entre les mains des blancs il lui serait difficile, ou peut-être même impossible, de les en tirer; elle refusa donc ce service. Il nous fallut plusieurs jours pour transporter nos pelleteries, parce que la vieille femme ne voulait pas même suivre la route des marchands.

Malgré toutes ces précautions, M. Mac-Gilveray et M. Shabboyéa, en la traitant avec distinction et lui donnant un peu de vin, lui firent accepter une chambre pour elle et tous ses ballots. Ils tâchèrent d'abord, par des sollicitations ami-

cales, de l'amener à vendre ses fourrures; mais, voyant qu'elle était déterminée à les garder, ils en vinrent aux menaces. Un jeune homme, fils de M. Shabboyéa, voulut enfin les prendre de vive force; mais le vieillard intervint, et, ordonnant à son fils de renoncer à ce dessein, le réprimanda d'un tel acte de violence.

Net-no-kwa, maintenue ainsi en possession de ses fourrures, se disposait à les porter à Mackinac, lorsque nous vîmes arriver au portage, à la tête d'une petite bande d'Indiens, un homme qui se nommait Bit-te-gish-sho (le zigzag que fait l'éclair en sillonnant le ciel), et dont la résidence ordinaire était à Middle-Lake. Wa-me-gon-a-biew se lia intimement avec cette famille. Tous nos préparatifs de voyage terminés, et les bagages déja rangés dans les canots, il fut impossible de trouver mon frère. Nous le cherchâmes dans toutes les directions, et seulement quelques jours après, un Français nous apprit enfin que Wa-me-gon-a-biew était de l'autre côté du portage avec la famille de Bit-te-gish-sho. On

me députa vers lui, mais je ne pus rien gagner sur sa résolution; à l'insu de nous, il s'était attaché à une des filles de l'*Éclair*.

La vieille femme, qui connaissait son caractère obstiné, se mit à pousser des cris : « Si j'avais » deux enfans, nous dit-elle, je pourrais con- » sentir à perdre celui-là, mais je n'en ai » pas d'autre (52) et je dois aller avec lui. » Elle donna à la veuve, fille de sa sœur, et élevée par elle depuis son bas âge, cinq ballots de peaux de castors, dont un en toute propriété; les quatre autres et soixante peaux de loutres devaient être portés à Mackinac et distribués d'après ses instructions. La veuve partit dans le canot des marchands, remit les fourrures à M. Lapomboise de la compagnie du Nord-Ouest, et en tira un reçu qui fut brûlé plus tard dans un incendie de notre cabane sans que Net-no-kwa ou personne de la famille ait jamais reçu un penny pour ces marchandises d'un grand prix.

La vieille femme, très affligée de la mauvaise conduite de son fils, de ses projets ainsi con-

trariés et de ses autres malheurs, chercha des consolations dans les liqueurs spiritueuses. En un seul jour elle échangea cent vingt peaux de castors, beaucoup de cuirs de bisons et d'autres objets pour du rhum. Elle avait pour coutume, lorsqu'elle s'enivrait, d'enivrer, autant que ses moyens le lui permettaient, tous les Indiens du voisinage. De toutes nos richesses gagnées par tant de sueurs et de courses longues et pénibles, il ne nous resta qu'une couverture, trois petits barils de rhum, et les misérables vêtemens que nous portions. Je ne pus, ni dans cette circonstance ni dans aucune autre, voir le gaspillage de nos pelleteries et de nos autres biens, avec l'indifférence que les Indiens semblent toujours éprouver en pareille circonstance.

Nous partîmes ensuite avec Bit-te-gish-sho et quelques autres Indiens pour le lac des Bois. Ils nous aidèrent à construire un canot et à passer le portage. Le froid nous surprit au lac des Bois, et Net-no-kwa résolut d'y rester, quoique la plupart de nos compagnons s'en allassent. Il se

trouva que l'attachement de Wa-me-gon-a-biew pour la fille de Bit-te-gish-sho n'était pas assez fort pour ne plus pouvoir se rompre, et vraiment on peut croire que les manœuvres des marchands, avides de s'emparer de nos ballots, contribuèrent autant au moins que la conduite de ce jeune homme à empêcher notre départ pour le lac Huron.

Nous ne tardâmes pas à reconnaître que nous ne pouvions rester seuls, aussi mal approvisionnés, aux approches de l'hiver. Nous nous rendîmes donc au comptoir du lac de la Pluie, où, sur la promesse de cent vingt peaux de castors, nous obtînmes une avance de couvertures, de vêtemens, et d'autres objets de première nécessité. Là nous rencontrâmes un Indien nommé Waw-be-be-nais-sa, qui nous proposa de chasser pour nous, et de nous rester en aide pendant l'hiver. Cette proposition fut acceptée avec joie, mais nous vîmes bientôt que c'était un pauvre chasseur, je rapportais toujours plus de gibier que lui.

Cha
le
P
ses
po
ca
qu

CHAPITRE IX.

—

Chants et songe prophétique d'une vieille Indienne. — Charmes. — Famine. — Marche difficile à travers les lacs, les îles et les marais. — Repas de mocassins et d'écorces d'arbres. — Français hospitaliers.

Avec les neiges abondantes et les glaces épaisses, reparurent la misère et la faim; nous ne pouvions plus tuer de mooses ni prendre de castors au piége ou par les procédés ordinaires, quoiqu'il n'en manquât pas dans le pays. Quand

la famine commença à devenir intolérable, la vieille femme eut recours à son moyen extrême de passer une nuit à prier et à chanter; le matin, elle dit à son fils et à Waw-be-be-nais-sa : « Al-» lez chasser; le Grand Esprit m'a donné de la » venaison. » Wa-me-gon-a-biew lui répondit : « Le temps est trop froid et trop calme, il est im-» possible d'approcher assez des mooses. » « Je » peux faire venir le vent, reprit Net-no-kwa, » le temps est calme et froid à présent, mais, » avant la nuit, le vent sera fort; allez, mes en-» fans, vous êtes assurés de tuer du gibier, car, » dans mon songe, j'ai vu Wa-me-gon-a-biew » rentrer avec un castor et une lourde charge » de viande sur le dos. »

Ils partirent enfin après avoir attaché à leurs têtes et à leurs poudrières de petits sachets contenant des charmes que la vieille femme leur avait remis en leur assurant qu'avec eux le succès était indubitable. Peu de temps après leur sortie, le vent du sud se levant ne tarda pas à souffler avec force, et la température s'adoucit.

Vers la nuit, les chasseurs revinrent chargés de chair de moose; Wa-me-gon-a-biew rapportait un castor ainsi que sa mère l'avait vu en songe. Comme le moose était très grand et très gras, nous transportâmes notre cabane auprès de l'endroit où il avait été tué. Mais ce ne fut là qu'un secours bien temporaire; nous tuâmes cependant encore quelques castors.

Dix jours après cette heureuse chasse, nous manquions de vivres. Un jour, chassant le castor à quelque distance de notre cabane, je découvris les traces de quatre mooses; je cueillis une petite branche qu'ils avaient broutée, et en rentrant je la jetai devant Waw-be-be-nais-sa, couché devant le feu, avec son indolence habituelle. « Regardez ceci, bon chasseur, lui dis-je, et al- » lez nous tuer quelques mooses. » Il prit la branche, l'examina quelque temps, et me dit : « Combien sont-ils? — Quatre. — Je les tuerai. »

Le matin, de très bonne heure, il suivit ma trace et tua trois mooses; c'était un bon chas-

seur quand il se mettait en train, mais la plupart du temps il était assez paresseux pour mieux aimer souffrir toutes les extrémités de la faim qu'aller chercher du gibier, ou même poursuivre celui qu'on avait découvert. Nous eûmes alors un intervalle d'abondance, mais la famine revint bientôt. Il nous arrivait souvent de n'avoir rien à manger pendant deux ou trois jours (53); ensuite un ou deux lapins ou bien un oiseau tué nous permettaient de traîner notre souffrance quelques jours de plus. Nous faisions tous nos efforts pour exciter Waw-be-be-nais-sa à se donner un peu plus de peine, parce que nous savions qu'il manquait rarement le gibier rencontré; mais il nous répondait d'ordinaire : « Je suis trop pauvre et trop malade. »

Wa-me-gon-a-biew et moi, pensant que des excursions plus éloignées que nos courses habituelles pourraient amener des rencontres plus heureuses, nous sortîmes un matin de très bonne heure et marchâmes rapidement toute la journée; aux approches de la nuit, nous tuâmes

un jeune castor, et Wa-me-gon-a-biew me dit : « Mon frère, préparez un camp et faites cuire » un morceau de notre castor ; moi j'irai plus » loin tâcher de tuer quelque gibier. » Il ne tarda pas à revenir chargé de viande, il avait tué deux caribous. Le lendemain, nous nous levâmes de très grand matin pour traîner les deux caribous pendant toute la longue distance qui nous séparait de notre famille. C'était une marche au dessus de mes forces ; mais Wa-me-gon-a-biew, m'ayant devancé, envoya la jeune femme à mon aide, et j'arrivai avant minuit.

L'expérience nous avait démontré quel danger il y avait pour nous à rester dans un tel état d'isolement ; ces nouvelles provisions nous permettant de nous déplacer, nous résolûmes de nous rapprocher de quelque lieu habité. Le comptoir le plus voisin était aux bords du lac d'Eau claire, éloigné d'un trajet de quatre à cinq jours ; nous laissâmes notre cabane, et, prenant seulement nos couvertures, une chaudière ou deux et les objets les plus nécessaires pour notre

voyage, nous nous dirigeâmes vers le comptoir. Le pays que nous devions traverser était plein de lacs, d'îles et de marécages; mais la gelée nous permettait de suivre une route directe.

Un matin, de bonne heure, Waw-be-be-nais-sa, animé peut-être par une faim excessive, ou par l'exercice qu'il était forcé de prendre, se mit à prier et à chanter. Il dit enfin : « Aujour-» d'hui, nous verrons des caribous. » La vieille femme, dont le caractère était un peu aigri par une longue suite de privations, et qui ne regardait pas Waw-be-be-nais-sa comme un chasseur bien entreprenant, lui répondit : « Des hommes » n'auraient pas dit : nous verrons du gibier » aujourd'hui, mais nous en mangerons. »

A peine avions-nous marché quelques instans, que six caribous vinrent droit à nous, vers la pointe d'une petite île; nous nous cachâmes dans des buissons, et ils s'approchèrent à portée de fusil; mais l'arme de Wa-me-gon-a-bicw rata, et à ce bruit ils s'enfuirent tous. Waw-be-be-nais-sa lâcha aussitôt son coup, en

blessa un à l'épaule; et cependant, le soir, après une poursuite de tout le jour, les deux chasseurs rentrèrent au camp sans rien rapporter. Notre position devenait si décourageante, que nous prîmes le parti de nous alléger par l'abandon d'une partie de nos bagages pour hâter notre marche. Nous tuâmes aussi notre dernier chien, qui devenait trop faible pour pouvoir nous suivre. La vieille femme n'en voulut pas manger ; j'ignore pour quel motif.

Quelques jours après, nous reconnûmes que nous étions égarés, ignorant quelle route suivre, et trop faibles pour marcher au hasard. Net-no-kwa, qui, dans les dernières extrémités, semblait toujours moins abattue que le reste de la famille, choisit, comme à l'ordinaire, l'emplacement de notre camp, nous apporta assez de bois pour entretenir un grand feu, roula sa couverture autour d'elle, et partit son tomahawk à la main ; nous voyions bien tous qu'elle allait chercher quelque moyen de nous sauver de notre détresse. Le lendemain, elle revint et nous dit : « Mes en-

» fans, après de longues prières j'ai dormi, la
» dernière nuit, dans un lieu solitaire et éloigné;
» j'ai vu en songe la route que j'avais suivie, le
» lieu où je m'étais arrêtée et, à peu de dis-
» tance, le commencement d'un sentier qui va
» tout droit à la maison du marchand. Dans
» mon rêve, j'ai aperçu des hommes blancs;
» ne perdons pas de temps, le Grand Esprit
» veut nous conduire auprès d'un bon feu. »

Un peu ranimés par la confiance et l'espoir que la vieille femme cherchait ainsi à nous inspirer, nous partîmes aussitôt; mais, parvenus au terme du sentier qu'elle avait tracé, nous marchâmes long-temps sans découvrir aucun vestige humain. Les uns lui adressaient des reproches, les autres la tournaient en ridicule, lorsqu'enfin, à notre grande joie, nous rencontrâmes les traces récentes d'un chasseur qui avait dû se diriger vers le comptoir; et, redoublant nos efforts, nous y arrivâmes enfin deux jours et une nuit après notre départ.

Là, nous trouvâmes le traiteur qui nous avait

ouvert au lac de la Pluie un crédit de cent vingt peaux de castors; comme il se disposait à partir, nous acquittâmes notre dette, et il nous resta vingt peaux que j'échangeai pour quatre trappes. La vieille femme reçut aussi trois petites caques de rhum.

Après un repos de peu de jours, nous reprîmes la route de notre dernière cabane; d'abord, nous suivîmes le large sentier de chasse des habitans du comptoir. Au moment de le quitter, la vieille femme remit toute sa provision de rhum à Waw-be-be-nais-sa, en lui disant de suivre le sentier des chasseurs jusqu'à l'endroit où il les rencontrerait, d'échanger cette liqueur pour de la viande et de revenir à nous; mais Waw-be-be-nais-sa ouvrit aussitôt une des petites caques et en but la moitié. Le lendemain matin, cependant, il se trouva dans son état naturel et partit avec les instructions de la vieille femme; Wa-me-gon-a-biew l'accompagnait. J'allai, avec les femmes, les attendre à un rendez-vous indiqué; après un jour d'attente, nous vi-

mes revenir mon frère chargé de viande, mais Waw-be-be-nais-sa ne reparut pas; et pourtant sa femme et ses petits enfans avaient été forcés, le jour même, de manger leurs mocassins.

Nous partageâmes nos vivres avec cette famille, qui partit ensuite pour rejoindre son chef; les chasseurs nous faisaient inviter par Wa-me-gon-a-biew à venir vivre avec eux, mais il fallait, avant tout, aller reprendre ce que nous avions laissé dans notre cabane. En revenant de cette course, nous nous arrêtâmes au même endroit; depuis quelque temps nous ne vivions plus que d'écorces d'arbres, et surtout de celle d'une vigne grimpante assez commune; aussi nos forces étaient-elles tout à fait épuisées.

Wa-me-gon-a-biew ne pouvait plus marcher, et, de nous tous, c'était la vieille femme qui paraissait le moins souffrir; elle pouvait jeûner cinq ou six jours sans être bien abattue, et ce fut seulement de crainte que d'autres membres de la famille ne périssent en son absence, qu'elle consentit à me laisser aller demander des secours

au comptoir que nous croyions moins éloigné que le camp des chasseurs. C'était tout au plus un voyage de deux jours de marche ordinaire; mais, dans mon état de faiblesse, il était douteux que je pusse y parvenir.

Je partis de grand matin; le temps était froid et le vent fort; j'avais un grand lac à traverser, et là, comme le vent soufflait avec violence, j'eus beaucoup à souffrir. Arrivé sur l'autre bord avant le coucher du soleil, je m'assis pour passer la nuit. Dès que je commençai à sentir un peu de froid, je voulus me lever; mais j'eus tant de peine à y réussir, qu'il me parut imprudent de me reposer avant d'avoir atteint le comptoir. La nuit n'étant pas sombre et le vent s'étant abattu, je souffris moins que dans le jour; je marchai toute la nuit, et je parvins à mon but de bonne heure dans la matinée. Dès que j'eus ouvert la porte, les blancs virent bien, à mon aspect, que j'étais à demi mort de faim, et me demandèrent aussitôt des nouvelles de ma famille; à

peine eus-je donné les explications nécessaires, qu'un Français, grand marcheur, partit chargé de provisions; peu d'heures après mon arrivée, j'entendis la voix de Net-no-kwa demandant: « Mon fils est-il ici? » J'ouvris la porte, et à ma vue elle témoigna la plus vive satisfaction. Elle n'avait pas rencontré le Français.

Bientôt après mon départ, le vent était devenu violent, et la vieille femme, pensant que je ne pourrais point traverser le lac, avait voulu suivre mes traces; mais la neige, agitée par le vent, les effaçait, et elle arrivait au comptoir craignant que je n'eusse péri dans la route. Deux jours après, Wa-me-gon-a-biew et le reste de la famille, secourus par le Français, vinrent nous rejoindre; les Indiens, de leur côté, pensant que nous ne pourrions point parvenir jusqu'à eux sans des secours que nous ne pouvions probablement pas nous procurer, avaient envoyé Waw-be-be-nais-sa avec des provisions au lieu du premier rendez-vous. Il était arrivé près de notre

camp peu après mon départ ; mais, soit volontairement, soit par stupidité, il ne l'avait pas atteint : il s'était arrêté seulement à portée de la voix, et là il avait fait un bon repas dont les restes se trouvèrent sur le passage de la famille.

Jan

no
In
do
be

CHAPITRE X.

—

Jambes torses, le chef. — Le petit épervier et la tortue. — Amputation indienne. — Kosh-kin-ne-kait, le manchot. — Pa-bah-me-win, le porteur. — Un chef ottawwaw. — Pêche aux doris. — Première ivresse. — Mouettes et cormorans boucanés. — Mœurs des bisons. — Répudiation indienne.

Après quelques jours passés près des blancs, nous partîmes tous ensemble pour rejoindre les Indiens. Leur bande occupait trois cabanes, dont le principal chef était Wah-ge-kaut (jambes torses); les trois meilleurs chasseurs étaient

Ka-kaik (le petit épervier), Meh-ke-nauk (la tortue) et Pa-ke-kun-ne-ga-bo (celui qui se tient dans la fumée); ce dernier surtout était, à l'époque dont je parle, un chasseur très distingué. Quelque temps après, il eut, par accident, l'épaule fracassée d'un coup de fusil; cette blessure empirant de jour en jour, il supplia beaucoup d'Indiens, et tous les blancs qu'il put rencontrer, de lui couper le bras ou de l'aider à s'amputer lui-même; mais tous refusèrent.

Laissé seul un jour dans sa cabane, il prit deux couteaux, dont il avait aiguisé l'un en forme de scie, et de sa main droite il se coupa le bras gauche qu'il lança aussitôt le plus loin possible; bientôt après il s'endormit, et ses amis le trouvèrent dans cet état. Il avait perdu beaucoup de sang; en peu de temps, il se rétablit, et, malgré la perte d'un bras, ce fut encore un grand chasseur. Depuis cet accident on l'appela d'ordinaire Kosh-kin-ne-kait (le manchot).

Nous vécûmes quelque temps avec les Indiens, toujours dans l'abondance, quoique Waw-

be-be-nais-sa ne tuât rien. Quand la saison devint un peu plus chaude, nous les quittâmes; mais nous avions tant souffert de la faim pendant le dernier hiver, que nous ne pouvions songer, sans frayeur, à nous établir sur quelque point éloigné, où il nous faudrait beaucoup de gibier pour vivre. Ce fut à une journée de distance du comptoir que nous campâmes tout le printemps pour chasser les castors.

Nous avions alors avec nous un homme nommé Pa-bah-me-win (le porteur); notre chasse fut constamment heureuse. Je tuai vingt loutres et beaucoup de castors et d'autre gibier. Un jour, allant visiter mes trappes, j'aperçus quelques canards sur un étang; je chargeai mon fusil à plomb, et me mis à ramper pour approcher d'eux à portée. Comme je me traînais avec précaution à travers les broussailles, un ours se leva près de moi et grimpa sur un pin blanc presque au dessus de ma tête; je mis aussitôt une balle dans mon fusil et je tirai, mais mon arme éclata à la moitié du canon, dont toute la partie supé-

rieure fut lancée au loin, et l'ours, que je n'avais probablement pas touché, grimpa plus haut; je chargeai le reste de mon fusil, j'ajustai avec soin, et l'ours tomba à mes pieds.

Pendant notre séjour, nous réunîmes un grand nombre de ballots de fourrures; comme la petitesse de notre cabane ne nous permettait pas de les garder, nous allions de temps en temps les confier aux traiteurs. Quand vint l'époque de leur départ pour le grand portage, ils emportèrent nos ballots sans notre consentement; mais la vieille femme suivit leurs traces jusqu'au lac de la Pluie, reprit tout ce qui nous appartenait, et se laissa persuader de le leur vendre. Du lac de la Pluie nous allâmes au lac des Bois où Pabah-me-win nous quitta; là aussi Waw-be-benais-sa vint nous rejoindre, et voulut retourner avec nous au lac de la Pluie; mais Net-no-kwa avait entendu parler d'un meurtre que des parens de cet homme y avaient commis; on en aurait tiré vengeance sur lui, et elle ne voulut pas qu'il s'exposât à ce danger. Nous retournâmes sur nos

pas, Net-no-kwa et moi, d'après l'invitation d'un chef ottawwaw nommé Sah-muk, son parent, tandis que Wa-me-gon-a-biew, les femmes et les enfans se rendaient à la rivière Rouge. Sah-muk nous traita avec beaucoup de bonté; il construisit et nous donna un grand canot d'écorce destiné à l'usage des marchands de fourrures, à qui nous le vendîmes pour une valeur de cent dollars; c'était alors le prix de ces canots dans le pays. Il nous donna aussi un petit canot pour notre propre usage.

La rivière qui se jette dans le lac de la Pluie s'appelle Koche-che-se-bee (rivière de la Source); elle a une chute très élevée à peu de distance du lac; j'y prenais à l'hameçon beaucoup de ces poissons que les Français appellent *doris* (54). Un jour, tandis que je pêchais, un très grand esturgeon fut entraîné par la chute, et tombant sur des bas-fonds, ne put s'échapper; je le tuai d'un coup de pierre; comme c'était le premier que l'on eût pris dans cet endroit, Sah-muk fit une fête à cette occasion.

Dorés

Peu de temps après, nous traversâmes le lac avec une bande nombreuse d'Ojibbeways. Au moment où nous allions les quitter, et où ils devaient se séparer dans diverses directions, tous s'arrêtèrent pour boire. Dans cette débauche, ils nous enlevèrent toutes nos provisions; ce fut la première fois que je m'enivrai avec les Indiens; quand je repris mes sens, la vieille femme, qui avait bu pourtant bien plus que moi, me reprocha ma conduite avec beaucoup de force et de sagesse.

Reconnaissant à quelle détresse nous étions réduits, je fis entrer Net-no-kwa dans notre canot, que je dirigeai aussitôt vers un endroit où je savais combien la pêche était abondante. Les Ojibbeways ne nous avaient pas laissé une miette de provisions, mais je pris bientôt trois *doris*, et la faim ne se fit pas sentir. Le lendemain matin, je m'arrêtai pour déjeûner à un portage où cette espèce de poisson était abondante. J'en pris un d'abord, et tandis que la vieille femme le faisait cuire, j'en pêchai près d'une centaine.

Comme nous allions nous rembarquer, quelques canots de traiteurs vinrent à passer, et la vieille femme, qui n'était pas bien remise encore de sa dernière ivrognerie, leur vendit notre poisson pour du rhum; les traiteurs continuèrent à passer pendant la journée, mais je cachai à Net-no-kwa assez de poissons pour obtenir, en échange, un grand sac de grain et de graisse. La vieille femme, revenue à elle-même, fut très satisfaite de ma conduite.

Au milieu du lac des Bois s'élève, à une assez grande hauteur, une petite île rocailleuse, presque sans arbres et sans buissons; elle était alors couverte de jeunes mouettes et cormorans, dont je tuai un grand nombre à coups de bâton; nous en choisîmes cent vingt des plus gras pour les boucaner, et nous les emportâmes comme provisions de voyage. De là, nous allâmes jusqu'à la rivière Rouge; en la descendant, je tirai sur la berge un ours énorme; il poussa des cris étranges, tomba dans l'eau, et disparut.

A l'endroit nommé dans la suite Pembinah, où le Nebeninnah-ne-sebee se jette dans la rivière Rouge, avait existé un comptoir; nous n'y trouvâmes ni blancs ni Indiens, et, comme nous n'avions pas de provisions en abondance, nous continuâmes notre marche toute la nuit, avec l'espoir de faire bientôt quelque rencontre. Le lendemain, au lever du soleil, nous descendîmes à terre, et la vieille femme, en ramassant du bois, découvrit quelques bisons à travers les arbres; j'y courus aussitôt, et je tuai un mâle; mais, voyant qu'il était très maigre, je me traînai un peu plus loin et tirai une grande femelle fort grasse, qui alla tomber à quelque distance, dans une prairie ouverte; un mâle qui la suivait m'aperçut à trois ou quatre cents toises, et s'élança contre moi avec tant de fureur, qu'il me parut prudent de faire retraite dans le bois. Nous passâmes la journée entière dans les alentours, et plusieurs fois je tentai de m'approcher de ma proie; mais le bison faisait si bonne

garde, qu'il me fallut enfin y renoncer. Dans la saison du rut, il n'est pas rare de voir ces animaux se conduire de la sorte.

Le lendemain, nous rencontrâmes des traiteurs et nous partageâmes notre chasse avec eux. Sans plus de délai, nous gagnâmes le portage de la Prairie de la rivière de l'Assinneboin, où se trouvaient Wa-me-gon-a-biew, Waw-be-be-nais-sa et les autres membres de notre famille, dont nous avions été si long-temps séparés.

Depuis notre départ, Waw-be-be-nais-sa avait répudié sa première femme et pris à sa place la nièce de Net-no-kwa, que la vieille femme élevait depuis son enfance, et traitait comme sa propre fille. A la nouvelle de cet arrangement, Net-no-kwa ramassa dans la cabane ce qui appartenait au nouveau marié, jeta tout dehors et lui dit : « Vous avez déjà pensé » me faire mourir de faim, je ne veux plus rien » avoir de commun avec vous. Allez pourvoir » à vos seuls besoins; c'est plus encore que ne » peut faire un aussi mauvais chasseur. Vous

» n'aurez point ma fille. » Renvoyé ainsi, il resta plusieurs jours sans reparaître; mais Net-no-kwa, ayant su que sa première femme avait pris un autre mari et qu'il manquait de tout, le reçut de nouveau. Ce fut probablement par crainte de la vieille femme qu'il devint désormais moins mauvais chasseur.

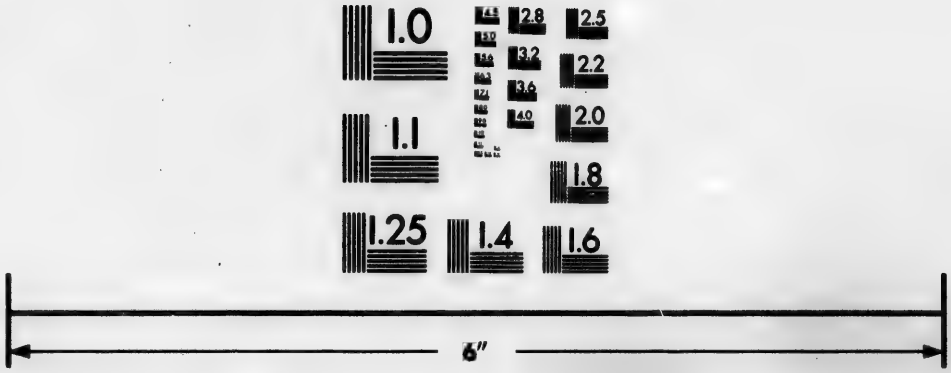
CHAPITRE XI.

—

Le traiteur Aneeb. — Danger d'être gelé en chassant. — Chasse aux élans. — Contes d'un chasseur. — Cabane incendiée. — Préceptes religieux.

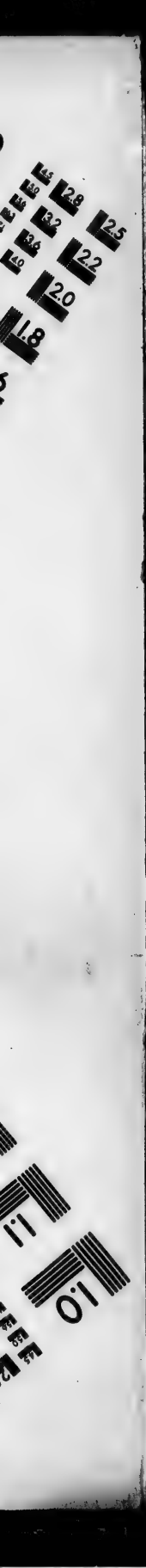
Je chassai cet hiver pour un traiteur nommé par les Indiens Aneeb (l'orme). La saison s'avançant, et le froid devenant de plus en plus vif, je trouvai difficile de me procurer autant de gibier que j'en avais fourni jusqu'alors, et que le trai-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
3.6
4.0
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

teur en exigeait. Un matin, de bonne heure, vers le milieu de l'hiver, je lançai un élan; je le poursuivis jusqu'à la nuit, et j'allais l'atteindre lorsque l'espoir et la force me manquèrent à la fois; tous mes vêtemens, malgré la rigueur du froid, étaient trempés de sueur. Bientôt, en cherchant à regagner notre cabane, je les sentis se roidir sur moi; mes mitasses étaient de drap et je les avais mises en pièces en courant à travers les buissons. Je sentais que la gelée commençait à me gagner, lorsque, vers minuit, j'atteignis l'endroit où, le matin, j'avais laissé notre cabane; elle n'y était plus. Je savais que l'intention de la vieille femme était de la changer de place, et où elle voulait la transporter; mais le jour de l'exécution de son projet ne m'avait pas été confié.

En suivant les traces de ma famille, je cessai bientôt de sentir le froid, et j'éprouvai cette sensation somnolente qui, dans cet état, précède d'ordinaire le dernier degré de faiblesse avant la mort; je redoublai mes efforts, et, quoique ap-

préciant très bien le danger de ma situation, ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je pris sur moi de ne pas me coucher par terre. Enfin, je perdis toute espèce de connaissance pendant un espace de temps que je ne puis déterminer; et, me réveillant comme d'un songe, je vis que j'avais tourné en rond dans un cercle de vingt à vingt-cinq toises au plus.

Revenu à moi-même, je me mis à chercher mes traces, et tout à coup j'aperçus au loin une lumière vers laquelle je me dirigeai; mais bientôt encore je perdis de nouveau toute connaissance. Si j'étais tombé, je ne me serais jamais relevé; je tournai seulement en rond comme la première fois. Enfin je parvins à notre cabane, et en entrant je tombai par terre, mais je ne perdis pas connaissance. Je vois encore l'éclat d'un foyer brillant se réfléchir sur la glace qui revêtait notre demeure; j'entends encore ma mère me dire qu'elle avait entretenu un grand feu dans l'attente de mon arrivée, et que, ne supposant pas une aussi longue chasse, elle avait cru que je

saurais son déplacement bien avant la nuit. Je restai un mois sans pouvoir sortir; ma figure, mes mains et mes cuisses avaient été fortement gelées.

Le temps commençait à se radoucir, et la neige à fondre, lorsque je me remis à chasser. Un jour que je suivais, avec Waw-be-be-nais-sa, les bords de l'Assinneboin, nous découvrîmes une bande de bien près de deux cents élans dans une petite prairie presque entièrement entourée par la rivière; nous nous placâmes tous les deux au point de jonction avec la terre ferme; c'était un espace d'environ deux cents toises de large. Les élans effrayés, ne voulant pas s'aventurer sur la glace unie, se mirent à tourner autour de la prairie; quelques uns passèrent à notre portée, et nous en tuâmes deux; dans notre empressement de les approcher, nous nous avançâmes trop près du centre de la prairie, et le troupeau se divisa en deux bandes; l'une voulut passer sur la glace, et l'autre s'échappa vers les hautes terres; Waw-be-be-nais-sa poursui-

vit la dernière, et moi je m'élançai sur la glace.

Les élans très effrayés, et glissant sur cette surface unie, se serrèrent tellement les uns contre les autres, que leur poids l'enfonça; et comme ils essayaient tous ensemble de sortir de l'eau dans la direction du bord opposé, ils se frayèrent un passage à travers la glace rompue. Je marchai rapidement à côté du troupeau; l'eau n'étant pas assez profonde pour noyer les élans, je croyais pouvoir prendre tous ceux que je tuerais. J'épuisai toutes mes balles, j'en tuai deux encore à coups de couteau; mais en peu de minutes les élans frappés dans l'eau furent entraînés sous la glace; je n'en conservai qu'un seul, atteint au moment où il gravissait le bord; de ce troupeau de près de deux cents têtes, quatre seulement étaient restées en notre pouvoir. Waw-be-be-nais-sa me quitta aussitôt, sous prétexte d'aller avertir les traiteurs, et leur vendit les quatre élans comme sa propre chasse, quoiqu'il n'en eût tué que deux.

Wa-me-gon-a-biew était, à cette époque, hors

d'état de chasser; dans une débauche d'ivrognerie, il s'était si cruellement brûlé, qu'il ne pouvait pas même se tenir debout. Peu de jours après, je retournai, avec Waw-be-be-nais-sa, à la chasse des élans : il s'en trouvait plusieurs dans la prairie, et protégés par une petite inégalité de terrain, nous parvînmes, en nous traînant, à nous en approcher à peu de distance. Il y avait un mâle grand et gras que je voulais tirer; mais Waw-be-be-nais-sa me dit : « Non, mon frère, » vous pourriez le manquer; comme c'est le » meilleur du troupeau, je vais le tuer, et vous » tâcherez d'en frapper un autre. » J'en choisis donc un qui était couché; nous fîmes feu ensemble, mais il manqua son coup, et moi j'avais visé juste. Le troupeau se dispersa; je me mis à sa poursuite sans achever mon élan, et sans même le regarder.

Je continuai ma chasse toute la journée, et je tuai encore deux élans; car ils étaient si fatigués, que l'on pouvait facilement les approcher. Comme la nuit arrivait, je regagnai notre ca-

bane, où Waw-be-be-nais-sa avait rapporté un peu de viande. Je le trouvai racontant à la famille comment il avait tué un élan. « Je suis » bien aise, lui dis-je, que vous en ayez tué » un, car moi j'en ai tué trois, et demain nous » serons dans l'abondance. » Mais comme il me restait quelques soupçons, je le pris à part, et il m'avoua bientôt que, n'ayant rien tué, il avait rapporté seulement une partie de la chair de l'élan que j'avais laissé. Ce fut lui qui alla prévenir les traiteurs de faire prendre les trois élans, et il les leur vendit encore comme sa propre chasse.

La vieille femme, instruite de cette manière d'agir, lui en fit de si vifs reproches, qu'il fut obligé de nous quitter. Wa-me-gon-a-biew, qui, à la chute des feuilles, avait pris pour femme la fille d'un Ojibbeway, alla vers le même temps vivre auprès de son beau-père. Notre famille resta composée de Net-no-kwa et de moi, de la petite fille Bahwetig, d'un fils de Taw-ga-we-

ninne, Ke-zhik-o-we-ninne qui commençait à sortir de l'enfance, et des deux petits enfans. Je me vis pour la première fois laissé seul pour passer l'hiver avec une famille à faire vivre sans aucun secours étranger. Waw-be-be-nais-sa campait à une journée de nous; j'avais pendant la bonne saison tué beaucoup de castors et d'autres animaux, et nous avions des vivres pour quelque temps; nous étions aussi bien pourvus de couvertures et de vêtemens.

Par une matinée très froide, comme je sortais pour la chasse, je détachai tous mes ornemens d'argent et les suspendis dans la hutte; la vieille femme m'en demanda la raison : je répondis qu'ils étaient incommodes par un temps aussi froid, et que, d'ailleurs, je pourrais les perdre en poursuivant le gibier. Elle me fit quelques remontrances, mais je persistai et je sortis enfin. Au même instant, Net-no-kwa se mit en route pour aller visiter Waw-be-be-nais-sa; son absence devait durer deux jours; notre cabane

restait sous la garde de Skwah-shish (c'était le nom de la petite fille Bahwetig) et de Ke-zhik-o-we-ninne.

En revenant très tard dans la nuit, après une longue et malheureuse chasse, je trouvai les enfans frissonnant et criant auprès des cendres de notre cabane, incendiée par leur négligence. Tout était consumé; mes ornemens d'argent, un de mes fusils, plusieurs couvertures et beaucoup de vêtemens étaient perdus; il ne nous restait qu'un sac à médecine (55) et un petit baril de rhum, que je lançai au loin, exaspéré de voir que le seul objet épargné nous était inutile et même nuisible. J'ôtai ensuite à la petite fille sa couverture et l'envoyai passer la nuit dans la neige, lui disant que, puisque sa négligence nous avait privés d'abri, il était juste qu'elle souffrît du froid plus que les autres; le petit garçon coucha près de moi sur les cendres chaudes.

Le lendemain matin, de très bonne heure, je repartis pour la chasse; et comme je savais quelle serait la colère de la vieille femme en ap-

prenant son malheur, je m'arrangeai de manière à ne revenir qu'à la nuit. En approchant de l'endroit où avait été notre hutte, je l'entendis gronder et battre la petite fille. Quand je parus auprès du feu, elle me demanda pourquoi je ne l'avais pas tuée, lorsqu'en rentrant j'avais vu notre cabane en cendres. « Puisque vous ne » l'avez pas voulu, c'est moi qui vais la tuer. » « O ma mère, ne me tuez pas! je vous paierai » tout ce que vous avez perdu. » « Qu'avez-» vous à donner? comment pourrez-vous me » payer? » dit la vieille femme. « Je vous » donnerai le Manito, reprit la petite fille; le » grand Manito descendra pour vous récom-» penser de ne m'avoir point tuée. »

Nous manquions absolument de vivres, et nous étions presque nus; nous prîmes le parti d'aller au comptoir d'Aneeb, à Ke-new-kau-nesheway-boant, où nous obtînmes un crédit de la valeur d'un paquet de peaux de castors. Pourvus de couvertures et de vêtemens, nous allâmes rejoindre Wa-me-gon-a-biew, qui nous accompa-

gna, avec sa femme, jusqu'à l'endroit où s'élevait naguère notre cabane.

Nous commençâmes à réparer nos pertes en construisant une petite hutte de gazon pour nous abriter pendant que nous préparions le puk-kwi pour un nouveau wigwam. Les femmes montraient beaucoup d'industrie dans tous les travaux, et nulle plus que Skwah-shish; la nuit, lorsque l'obscurité ne permettait plus de chasser, nous les aidions, Wa-me-gon-a-biew et moi. En peu de jours, notre hutte fut achevée, et mon frère, ayant tué trois élans, retourna chez lui.

L'abondance et la bonne humeur revinrent bientôt. Un soir, la vieille femme appela près d'elle la petite fille et lui demanda si elle se souvenait de ses promesses; Skwah-shish ne répondit point, et Net-no-kwa saisit cette occasion de lui faire comprendre l'inconvenance de se servir du nom de la divinité d'une manière légère et irrévérente.

CHAPITRE XII.

—

Récolte de sucre d'érable.— Neiges et gelée printanières. — Préparatifs guerriers. — Campagne manquée. — Rencontre à l'étang des Castors. — Hospitalité. — Village imaginaire. — La prairie. — Le médecin ventriloque.

Nous restâmes en cet endroit jusqu'au printemps, et au commencement de la saison du sucre, nous nous rendîmes à Ke-new-kau-neshe-way-boant. Nous priâmes les Indiens qui y résidaient de nous donner quelques arbres pour

notre récolte, et ils nous assignèrent une place où il ne croissait qu'un petit nombre d'érables d'une faible végétation. Net-no-kwa, mécontente, refusa de rester. Après deux jours de marche, nous trouvâmes ce que nous cherchions; les castors abondaient dans les alentours. Comme nous terminions la récolte du sucre, Wa-me-gon-a-biew vint à nous dans une extrême détresse, avec son beau-père et toute sa nombreuse famille. Nous étions en état de leur donner quelque chose; mais la vieille Net-no-kwa, en leur remettant dix de mes plus belles peaux de castors (56), ne put s'empêcher de dire : « Ces cas-» tors et beaucoup d'autres ont été tués par mon » jeune fils, qui a bien moins de force et d'ex-» périence que vous et Wa-me-gon-a-biew. » Elle paraissait faire ce présent à contre-cœur, et le vieillard semblait un peu mortifié.

Quelques jours après, ils nous quittèrent pour aller rejoindre les traiteurs, et Waw-be-be-nais-sa vint se réunir à nous au moment où nous allions partir pour le comptoir de Mouse-

River. Les feuilles étaient poussées, et nous prenions des esturgeons dans la rivière, lorsque la neige couvrit le sol plus qu'à hauteur de mon genou; la gelée fut si forte, que les arbres se fendaient comme au milieu de l'hiver. La rivière gela, et beaucoup d'arbres moururent.

Au comptoir de Mouse-River, les Assinneboins, les Crees et les Ojibbeways se rassemblaient de nouveau pour aller porter secours aux Mandans contre les A-gutch-a-ninne-wugs, peuplade dont j'ai déjà parlé. Il me prit envie de les accompagner, et je dis à la vieille femme : « Je » veux aller avec mes oncles qui vont rejoindre » les Mandans. » Elle tenta de me dissuader, et ne pouvant y parvenir, elle me prit mon fusil et mes mocassins. Cette opposition ne fit qu'animer mon ardeur, et je suivis les Indiens nu-pieds et sans armes, espérant que quelqu'un d'entre eux viendrait à mon aide; mais j'avais mal compté, car ils me repoussaient sans vouloir écouter mes supplications.

Irrité et mécontent, je vis bien qu'il ne me res-

taitqu'à retourner et à rester avec les femmes et les enfans. Je ne redemandai pas mon fusil à la vieille femme, et prenant mes trappes, je quittai notre cabane, où je ne revins qu'avec assez de peaux de castors pour pouvoir obtenir en échange un second fusil; mais mon ardeur belliqueuse s'était apaisée. La plupart des femmes que les guerriers avaient laissées commencèrent à manquer de vivres, et ce ne fut pas sans de grands efforts de ma part et de celle du petit nombre de très jeunes hommes et de vieillards restés avec nous que la famine fut évitée.

Les guerriers revinrent enfin après n'avoir fait que peu de chose ou même rien; nous nous séparâmes alors, et notre famille se dirigea vers Elk-River (la rivière de l'Élan), accompagnée d'un parent de Net-no-kwa, nommé Wau-zhé-gaw-maish-kum (celui qui marche le long du rivage); cet homme avait deux femmes, dont l'une se nommait Me-sau-bis (duvet d'oison); il menait aussi avec lui un autre chasseur distingué, nommé Kau-wa-be-nit-to (celui qui les effraie

tous). De Mouse-River nous nous dirigeâmes presque droit au nord, et comme nous avions six chevaux, notre course fut très rapide; il nous fallut cependant bien des jours pour atteindre la source de la rivière de l'Élan. Là Wau-zhé-gaw-maish-kum nous quitta pour une expédition guerrière du côté du Missouri; mais Kau-wa-be-nit-to resta et nous donna toujours la meilleure part de sa chasse; il m'indiqua aussi un étang et une digue de castors à quelque distance.

Je m'y rendis un soir, et je découvris bientôt un sentier frayé par les castors en traînant du bois dans l'étang; je me mis tout près en embuscade, supposant que bientôt je verrais passer du gibier; à peine m'étais-je placé, que j'entendis, à peu de distance, un bruit semblable à celui que fait une femme en apprêtant des peaux: j'en fus un peu alarmé, car, comme nous ne connaissions pas d'Indiens dans ce quartier, il était à craindre que quelque tribu ennemie ne fût campée dans les environs; mais, déter-

miné à ne pas rejoindre ma famille sans avoir éclairci mes doutes, je tins mon fusil tout prêt à faire feu, et m'avançai avec précaution dans le sentier. Mes yeux se portaient fort loin, tout droit devant moi; à peine m'étais-je un peu avancé, que tournant mes regards de côté, je vis dans les buissons, près de moi, tout au plus à un pas du sentier, un Indien nu, couvert de peintures, couché à plat ventre, et, comme moi, tenant son fusil en joue. Au même instant, et sans savoir ce que je faisais, je sautai de l'autre côté du sentier, et j'allais tirer, lorsqu'un grand éclat de rire m'arrêta; toutes mes appréhensions se dissipèrent, et l'Indien, se levant, m'adressa la parole dans la langue des Ojibbeways.

Il avait cru, comme moi, qu'il n'y avait pas, dans les environs, d'autres Indiens que sa famille; et venant de sa hutte, élevée très près de l'étang des Castors, il avait été fort surpris d'entendre la marche d'un homme à travers les buissons. Il m'avait vu le premier, et s'était caché, ne sachant s'il venait un ami ou un en-

nemi; après quelques instans d'entretien, il vint avec moi à notre cabane, et Net-no-kwa reconnut en lui un parent. Cet homme et sa famille passèrent une dizaine de jours avec nous, puis allèrent camper à quelque distance.

Je me voyais, pour la seconde fois, menacé de rester un hiver entier seul avec une famille à faire vivre; mais, aux premiers froids, sept chasseurs naudoways, dont l'un était neveu de Net-no-kwa, arrivèrent de Mo-ne-ong (Montréal), et se décidèrent à demeurer avec nous. A la chute des feuilles et au commencement de l'hiver, nous tuâmes beaucoup de castors. Je surpassai à la chasse cinq des Naudoways, et, quoiqu'ils eussent chacun dix piéges et moi six seulement, je pris toujours plus de castors qu'aucun d'eux; les deux autres pouvaient me battre à presque tous les exercices.

Dans le cours de l'hiver, nous reçûmes dans notre camp deux nouveaux Naudoways, qui chassaient pour la compagnie appelée, par les Indiens Ojibbeways, W[illegible]-met-e-goosh-she-

wug (les Chippeways français). Peu de temps après leur arrivée, le gibier devint plus rare, et la faim commençant à se faire sentir, nous convînmes, tous ensemble, d'aller à la chasse des bisons. Le soir, tous les chasseurs étaient rentrés, sauf deux Naudoways, un grand jeune homme et un très petit vieillard. Le lendemain, le jeune Indien revint avec une peau de bison fraîchement préparée et une belle paire de mocassins neufs : il nous raconta qu'il avait trouvé sur son chemin sept huttes de Crees, dont il avait eu beaucoup de peine à se faire entendre; mais qu'ensuite reçu dans une de ces huttes, nourri et traité avec bonté, il y avait passé toute la nuit. Le matin, il pliait la peau de bison sur laquelle il avait dormi, et se disposait à la laisser, mais on lui dit qu'on la lui avait donnée; et une des femmes, remarquant que ses mocassins n'étaient pas très bons, lui en présenta de neufs.

Cette hospitalité est très commune chez les Indiens qui n'ont eu que peu de rapports avec les blancs, et c'est la première vertu que les

vieillards enseignent aux enfans dans les conversations du soir; mais les Naudoways avaient été peu accoutumés à un pareil traitement dans les contrées d'où ils venaient.

Peu d'instans plus tard, le vieillard revint aussi : il nous dit avoir rencontré cinquante cabanes d'Assinneboins, dont il avait reçu un bon accueil; que ces Indiens avaient d'abondantes provisions et des mœurs hospitalières. Quoiqu'il ne rapportât aucune preuve de ses assertions, il nous persuada que nous ne pouvions mieux faire que d'aller rejoindre ces Assinneboins. Le lendemain matin, comme nous nous disposions à le suivre, il nous dit : « Je ne suis pas encore » prêt, il faut d'abord que je raccommode mes mo- » cassins. » Un des jeunes chasseurs, pour éviter un retard inutile, lui donna une paire de mocassins neufs. Il dit alors qu'il voulait couper un morceau de sa couverture (57) pour se faire des *mitaines;* un de nos compagnons avait des morceaux tout coupés, et vint à son aide; le vieillard nous exposa ensuite divers autres motifs de

retard, qui eurent pour résultat de faire subvenir, par l'un et par l'autre, à ses divers besoins. Mais, enfin, nous commençâmes à mettre en doute sa véracité; quelques uns de nous, suivant sa trace, reconnurent que, n'étant point allé bien loin, il n'avait ni rencontré aucun Indien, ni rien mangé depuis sa sortie.

Les cinquante cabanes d'Assinneboins n'existant que dans l'imagination du vieillard, nous allâmes à la recherche des Crees que le jeune Naudoway avait rencontrés. Le hasard nous fit trouver, sur notre chemin, une autre bande de la même tribu; c'étaient des étrangers pour nous, mais, demandant leur chef, nous allâmes nous asseoir à son foyer; les femmes mirent aussitôt la chaudière sur le feu, et tirèrent d'un sac une substance inconnue de nous tous, qui excita vivement notre curiosité. Notre repas servi, nous reconnûmes que c'étaient de petits poissons, à peine longs d'un pouce, et tous d'égale grosseur. Au moment où on les avait jetés dans la chaudière, ils formaient, ensemble, une masse

compacte entièrement glacée; ces petits poissons, que nous nous habituâmes ensuite à prendre et à manger, se trouvent dans des creux qui restent ouverts sur les étangs peu profonds, et s'y amassent en telle abondance, qu'on peut les prendre par centaines à pleines mains.

Quand notre repas fut terminé, l'Indienne, qui paraissait la principale femme du chef, examina nos mocassins, et nous en donna, à chacun, une paire de neufs. Ces Indiens étaient en voyage et nous quittèrent bientôt; nous nous décidâmes alors à former un *sanjegwun* ou dépôt de tous les objets qui pourraient nous embarrasser pendant une longue marche, et d'aller dans les plaines à la chasse des bisons. Nous suivîmes donc le sentier des Crees que nous rejoignîmes dans la prairie.

C'était vers le milieu de l'hiver; bientôt après, le jeune Naudoway, qui nous avait guidés, tomba malade; ses amis prièrent un vieux médecin de la bande des Crees, nommé Mukkwah (l'ours), de travailler à sa guérison. « Don-

» nez-moi, dit le vieillard, dix peaux de cas-
» tors, et j'emploierai mon art à le guérir. »
Nous avions laissé nos pelleteries en dépôt, et, depuis notre arrivée, nous n'avions tué que neuf castors, mais le médecin accepta, pour tenir lieu de la dixième peau, une pièce de drap égale, au moins, en valeur, et prépara sa hutte pour recevoir le malade, que l'on assit, sur une natte, auprès du feu. Le vieux Muk-kwah, ventriloque d'un talent fort ordinaire, et médecin de peu de réputation, imita divers sons, le moins mal qu'il le put, et voulut faire accroire aux assistans que ces sons partaient de la poitrine du malade. Il nous dit enfin qu'il reconnaissait le bruit d'un mauvais feu dans le sein du Naudoway, et posant une main sur son cœur, l'autre et la bouche sur son dos, il souffla et frotta quelque temps jusqu'à ce qu'une petite boule vînt à tomber à terre comme par accident: il continua encore à souffler et à frotter, tantôt jetant la petite boule, tantôt la roulant entre ses mains, et enfin il la mit au feu, où elle brûla avec

un léger pétillement semblable à celui de la poudre humide.

Je n'en fus pas du tout surpris, car je l'avais vu répandre un peu de poudre sur la partie du plancher où la boule était tombée. S'apercevant sans doute que ce qu'il avait fait ne satisfaisait point les Naudoways, il prétendit qu'il y avait un serpent dans le sein du malade, et qu'il ne pourrait l'en faire sortir que le lendemain. Dans cette seconde séance, après de pareilles précautions et d'égales momeries, il montra un petit serpent qu'il assurait avoir tiré du corps du malade. Pendant quelque temps, il tint une main sur la partie du corps d'où il prétendait avoir extrait le serpent, attendant, disait-il, que l'ouverture se refermât. Il refusa de détruire le serpent, et le serra soigneusement, de peur, assurait-il, qu'il n'entrât dans quelque autre Indien. Cette supercherie, mal soutenue, ne produisit, sur le malade, aucun effet sensible, et prêta beaucoup à rire aux Naudoways : ils apprirent bientôt à imiter ses différens sons, et en firent un sujet de

plaisanterie et de sarcasme. Quelques uns des hommes, les plus respectables et les plus sensés parmi les Crees, nous avertirent ne plus désormais avoir recours à Muk-kwah, qui était, chez eux, considéré comme fou.

CHAPITRE XIII.

Droit de chasse. — Canadiens inhospitaliers. — Érables de rivière. — Scènes d'ivrognerie. — Défi à la chasse aux lapins. — Cent quatre-vingts chevaux enlevés. — Le cheval battu et la femme abandonnée.

J'eus à cette époque quelques difficultés avec un Indien Naudoway qui chassait pour les Ojibbeways Way-me-ta-goo-she-wugs. Arrivé depuis moi dans la contrée, son droit d'y chasser n'était certes pas meilleur que le mien. Il s'était

plaint une ou deux fois de ce que j'avais parcouru des cantons qu'il prétendait avoir droit de se réserver. Venant alors de découvrir une bande de castors, je tendis mes piéges à peu de distance, et les laissai, selon l'usage, jusqu'au lendemain. En y retournant le matin, je vis que cet Indien avait suivi ma trace, jeté toutes mes trappes dans la neige et mis les siennes à la place. Il n'avait pris qu'un seul castor, je n'hésitai pas à m'en emparer, et suivant en tout son exemple, je replaçai mes trappes. L'affaire devint bientôt publique; mais tous les Indiens, même ses amis les Naudoways, se prononcèrent contre lui et me promirent leur assistance. Dans les affaires de cette nature, les coutumes de la tribu font loi pour les Indiens, et quiconque se hasarde à s'en écarter ne peut attendre aucun appui. Il est rare que l'oppression ou l'injustice en affaires de droit privé, d'homme à homme, prenne place parmi les Indiens.

Nous restâmes près d'un mois dans la prairie avant de retourner à la hutte où nous avions

laissé la vieille femme; nous allâmes ensuite à notre comptoir d'*Elk-River*. Je m'étais séparé des Naudoways et je vivais seul avec ma famille. Il y avait dans notre voisinage une hutte de Tuskwaw-go-mees du Canada; la première fois que je les visitai et que j'entrai sous leur toit, j'ignorais qui ils étaient. L'homme vint à moi, prit à la porte mes raquettes, les fit sécher devant le feu, et voyant qu'elles avaient besoin d'une légère réparation, en chargea un vieillard; puis il me proposa d'aller ensemble à la chasse en attendant qu'elles fussent réparées. Il tua dans la journée plusieurs castors et me les donna tous. Les bons procédés de cette famille ne se démentirent pas tant que nous restâmes dans leur voisinage. Leur langue ressemble à celle des Ojibbeways, sans plus de différence que l'on n'en remarque entre celle des Crees et des Muskegoes.

Quand revint la saison du sucre, je transportai mon camp à deux milles au dessous du fort d'Elk-River; les arbres à sucre, nommés, par les

Indiens, she-she-ge-ma-winzhs, sont de la même espèce que ceux qui se trouvent communément dans les vallées du Haut-Mississipi où les blancs les appellent érables de rivière. Ils sont grands, mais fort dispersés ; et, pour cette raison, nous établîmes deux camps, un de chaque côté de la rivière. Je restai seul sur une rive, et la vieille femme sur l'autre avec les petits enfans. Tout en récoltant le sucre, je tuai un grand nombre d'oies, de canards, d'oiseaux de toute espèce et de castors. Il y avait près de mon camp une forte source saumâtre où les traiteurs faisaient ordinairement du sel. Cette source a près de trente pieds de diamètre; son eau est bleue, et avec les plus longues perches on n'en trouvait pas le fond. Elle est située très près de l'Elk-River, entre l'Assinneboin et le Sas-kaw-ja-wun, à près de vingt jours de marche du comptoir du lac Winnipeg. Il y a dans cette partie de la contrée beaucoup de sources et de lacs salés, mais je n'en connais pas un second aussi considérable.

Je rencontrai, dans ce pays, un blanc qui s'occupa beaucoup de moi, et voulut me persuader de le suivre en Angleterre (58), mais je craignis qu'il ne m'y abandonnât, et qu'il ne me devînt impossible de rejoindre mes amis des États-Unis, s'il en existait encore; j'étais aussi fort attaché à ma vie de chasseur, soit comme nécessité, soit comme amusement : je refusai donc ses offres. Au nombre des Indiens qui se réunirent au printemps près du comptoir, était notre vieux compagnon et ami Pe-shau-ba; tout le produit des chasses de l'hiver et des derniers jours, toute la récolte du sucre, tout ce que possédaient les Indiens se changea, comme à l'ordinaire, en whiskey. Quand il n'en resta plus, la vieille Net-no-kwa alla prendre, derrière la plaque du foyer du comptoir, un baril de dix gallons qu'elle y avait caché l'année précédente.

Cette longue débauche, accompagnée de querelles et de désordre, fut suivie de la faim et de la misère; quelques Indiens, pour écarter la famine qui commençait à se faire vivement sentir,

proposèrent une sorte de défi entre tous les chasseurs rassemblés, à qui prendrait le plus de lapins dans un jour. Dans cette lutte, je l'emportai sur Pé-shau-ba, l'un de mes premiers maîtres dans l'art de la chasse; mais il avait une grande supériorité sur moi dès qu'il s'agissait de poursuivre les grands animaux.

Du comptoir, nous prîmes par la rivière des Cygnes et le Me-nau-ko-nos-keeg, la route de la rivière Rouge, et nous nous arrêtâmes en chemin, pour prendre des castors au piége avec l'aide d'un jeune homme nommé Nau-ba-shish, qui s'était attaché à nous depuis quelque temps; je ne tardai pas à découvrir des traces d'Indiens, qui devaient avoir suivi la même direction, deux jours seulement auparavant, et je résolus de tenter de les voir; laissant la vieille femme et ma famille avec Nau-ba-shish, je montai mon meilleur cheval et suivis les traces à travers la prairie.

Après une marche de quelques heures, je reconnus un endroit où une cabane avait été éle-

vée la veille, et mon cheval passa sur un tronc d'arbre qui traversait le sentier; tout à coup une poule de prairie (59) se leva sous les pieds du cheval, qui s'effraya, et me fit tomber sur le tronc d'arbre, d'où je roulai à terre; comme je tenais toujours la bride, il m'appuya les deux pieds de devant sur la poitrine; je restai plusieurs heures sans pouvoir remonter à cheval; quand j'y réussis enfin, je me décidai à continuer ma marche vers les Indiens, dont je me croyais moins loin que de ma propre cabane. En arrivant parmi eux, j'étais hors d'état de parler; ils virent bien que j'étais blessé, et me traitèrent avec bonté. Cette chute fut très grave; je ne m'en suis jamais complétement rétabli.

En allant visiter ces Indiens, j'avais principalement pour but de chercher des nouvelles de Wa-me-gon-a-biew, mais ils ne l'avaient point rencontré. Je me décidai alors à laisser la vieille femme près du Me-nau-ko-nos-keeg, et à me rendre seul à la rivière Rouge. J'avais quatre chevaux, dont un, très vite et très beau, passait

pour le meilleur de cent quatre-vingts, qu'une petite armée de Crees, d'Assinneboins et d'Ojibbeways venait d'enlever aux *Indiens Falls* (60). Dans cette campagne de sept mois, les guerriers avaient détruit un village, enlevé cent cinquante chevelures et fait des prisonniers.

Dix jours après avoir quitté le Me-nau-ko-nos-keeg avec mon bon cheval, j'arrivai au comptoir de Mouse-River. Là j'appris que Wa-me-gon-a-biew était à Pembinah, sur les bords de la rivière Rouge. M. Mackee me donna un guide pour atteindre la source de la rivière de Pembinah, où je rencontrai Aneeb, traiteur dont j'ai déjà parlé. A une journée de marche de son comptoir, je parvins à la cabane du beau-père de Wa-me-gon-a-biew, mais mon frère n'y était pas, et le vieillard ne me reçut point avec cordialité : il vivait avec un parti de Crees occupant près de cent huttes. Voyant que les choses n'allaient pas comme je l'aurais désiré, je passai la nuit chez un vieux Cree, que je connaissais antérieurement.

Le matin, le vieillard me dit : « Je crains » qu'on ne tue votre cheval ; allez voir comme » on le traite. » Je courus dans la direction qu'il m'indiquait : une bande de jeunes gens et d'enfans avait renversé mon cheval et le battait. Quand j'arrivai, plusieurs d'entre eux le retenaient par la tête, tandis qu'un homme, debout sur son corps, le frappait à coups redoublés. « Mon ami (61), lui dis-je, descendez de là. — Je » ne le veux point, répondit-il. — Je vous aide- » rai donc. » Puis, le jetant à la renverse, j'arrachai la bride des mains de ceux qui retenaient mon cheval, et le reconduisis sous le toit de mon hôte ; mais jamais il ne se rétablit des coups qu'il avait reçus.

Je voulus savoir la cause d'un mauvais traitement si peu attendu, et j'appris que Wa-megon-a-biew, après une querelle avec son beau-père, avait abandonné sa femme. Dans cette affaire, le cheval et le chien du vieillard avaient été tués ; ses jeunes amis s'en vengeaient à mes dépens. Les premiers torts ne me parurent pas

du côté de Wa-me-gon-a-biew : il avait traité sa femme comme l'eût fait tout autre Indien, et l'avait quittée seulement parce que le vieillard ne voulait point se séparer d'elle, et exigeait que son gendre le suivît dans tous ses déplacemens. Wa-me-gon-a-biew, déterminé à plus d'indépendance, avait agi dans cette occasion de la manière la plus pacifique, jusqu'au moment où la famille de sa femme était venue l'attaquer.

Comme j'étais seul, je craignis d'être suivi et maltraité à mon premier campement; mais il n'en fut rien, et le lendemain je parvins à la cabane que Wa-me-gon-a-biew occupait alors avec sa seconde femme. Son nouveau beau-père, que je connaissais déjà, fut très surpris d'apprendre que je venais du Me-nau-ko-nos-keeg; dans cette contrée il est rare d'entreprendre seul un aussi long voyage.

Je restai là quatre jours à chasser avec mes amis, et je retournai sur mes pas, avec Wa-me-gon-a-biew et sa femme, pour retrouver Net-no-kwa. Il fallait nous arrêter dans le village où

l'on avait voulu tuer mon cheval; le vieillard s'en était éloigné à quelque distance; mais, apprenant notre arrivée, il revint aussitôt avec ses frères. Nous passâmes la nuit dans une cabane voisine de la tente du traiteur. Je voulais veiller, car je craignais quelque tentative de vol ou de mauvais traitement, mais la fatigue l'emporta et je m'endormis. La nuit était déjà fort avancée, lorsque Wa-me-gon-a-biew me réveilla pour me dire que le vieillard était venu lui enlever son fusil déposé au dessus de sa tête, qu'il était alors parfaitement réveillé, et que, caché sous sa couverture, il n'avait pas perdu de vue son ancien beau-père jusqu'au moment de sa sortie de la cabane. Je lui répondis qu'il avait bien mérité de perdre son fusil, puisqu'il souffrait qu'un vieillard le lui enlevât sous ses propres yeux. Je tentai néanmoins, mais sans succès, de faire rendre cette arme.

CHAPITRE XIV.

—

Misère et dangers. — La grue blanche. — Charmes de la vie sauvage. — L'homme gelé. — Le vieux chasseur. — Mœurs du moose. — Observations sur l'élan et le caribou.

Avant d'arriver à Mouse-River, mon cheval était devenu si faible et si maigre, qu'il ne pouvait plus même porter la femme de Wa-me-gon-a-biew. Nous fîmes halte pendant deux jours. Nous avions eu beaucoup à souffrir de la

faim, car depuis bien long-temps le produit de notre chasse s'était borné à un bison très chétif, lorsque nous rencontrâmes une petite bande de Crees, sous les ordres d'un chef nommé O-ge-mah-wah-shish, c'est à dire le fils du chef. Au lieu de venir à notre secours, ils nous reçurent très mal, et j'entendis qu'ils parlaient de nous tuer, à cause d'une vieille querelle avec des Ojibbeways. Ils ne voulurent nous vendre qu'un petit blaireau, et nous ne perdîmes pas de temps pour nous en éloigner le plus possible. Après deux autres jours de misère, nous rencontrâmes un Ojibbeway nommé Wawb-uche-chawk (la grue blanche), qui venait de tuer un moose gras.

Nous vécûmes un mois avec cet homme, toujours dans l'abondance et passant les nuits dans sa cabane. Nous partîmes ensemble, et il ne nous quitta qu'à *Rush-lake-river* (62). La vieille femme s'était éloignée du comptoir où je l'avais laissée pour aller vivre avec des Indiens à une distance de quatre journées. Tous mes chevaux

avaient été négligés et étaient morts, malgré toutes les recommandations que j'avais faites à Net-no-kwa. Le cheval qui venait de me porter à la rivière Rouge venait de mourir, et il ne m'en restait plus un seul : Net-no-kwa avait, selon toute apparence, renoncé à me compter dans sa famille, et Wa-me-gon-a-biew me quittait.

Je restai quelque temps tout seul auprès du comptoir ; le traiteur, M. Mac-Glees, fit enfin attention à moi et m'invita à venir vivre avec lui. Il me parla tant de quitter les Indiens, que je fus plus d'une fois tenté de suivre son avis. Mais, toutes les fois que je songeais à rester toujours au comptoir, j'éprouvais un invincible sentiment de répugnance (63). Passer tout mon temps à la chasse était à mes yeux un sort aussi digne d'envie que l'existence monotone des hommes occupés dans les comptoirs me paraissait insupportable.

A la source du Me-nau-ko-nos-keeg, il y avait un comptoir que j'allai visiter avec cinq Fran-

çais et une femme ojibbeway, envoyés par M. Mac-Glees. Nous n'emportâmes de vivres que pour un seul repas, et tout fut mangé dans la première nuit; vers le milieu du troisième jour, parvenus à une petite crique d'eau salée, nous vîmes un homme assis au sommet d'un monticule voisin. Nous nous en approchâmes, et il ne répondit point à nos questions; nous voulûmes le secouer et le soulever; il était roidi par le froid, et quand nous retirâmes nos mains de lui, il tomba comme une masse entièrement gelée; sa respiration n'était pas arrêtée encore, mais ses lèvres restaient immobiles, et il présentait presque tous les signes de la mort. Auprès de lui gisaient sa petite chaudière, un sac contenant son briquet et une pierre à fusil, son alêne et une paire de mocassins. Nous essayâmes tous les moyens possibles de le rappeler à la vie, mais sans aucun succès. Le regardant comme mort, je conseillai aux Français de le porter au comptoir pour lui donner une sépulture convenable; ils se ren-

dirent à mon avis, et j'ai appris, dans la suite, qu'il avait cessé de respirer une ou deux heures après leur départ.

Il paraît qu'on l'avait renvoyé du comptoir à la source de la rivière, comme trop paresseux pour mériter d'être nourri. Presque entièrement dénué de vivres, il s'était rendu à la cabane de Wa-me-gon-a-biew, qui lui avait donné à manger et offert d'abondantes provisions; mais il avait tout refusé en disant qu'il ne pourrait les porter. Il était déjà très affaibli, et il lui avait fallu deux jours pour se traîner jusqu'à l'endroit où nous le rencontrâmes, à très peu de distance de son point de départ. De là, je me rendis avec la femme ojibbeway à la cabane de Wa-me-gon-a-biew.

Je chassais depuis un mois avec mon frère, lorsque Net-no-kwa, qui me cherchait partout, vint nous rejoindre. Wa-me-gon-a-biew alla chasser les castors dans un canton que je lui désignai sur les bords du *Slam-River*, et je retournai avec Net-no-kwa à Me-nau-ko-nos-keeg

pour la récolte du sucre. Nous formions une réunion de dix feux, et, la récolte achevée, nous allâmes tous ensemble à la chasse des castors. Dans les chasses de cette espèce, les produits sont quelquefois également partagés; mais il fut convenu que chacun garderait ce qu'il aurait tué. En trois jours, je réunis autant de peaux que j'en pouvais porter; mais, dans ces courses longues et rapides, on ne peut guère traîner de provisions avec soi, et la faim ne tarda pas à se faire sentir de toute la bande. La plupart des hommes devinrent, et moi comme eux, extrêmement faibles par manque de nourriture, et incapables de chasser un peu loin.

Un jour, la glace commençant à se couvrir d'eau sur les étangs, je découvris, dans un petit marais, à un mille du camp, les traces récentes d'un moose; je les suivis, et je tuai cet animal. Comme c'était le premier de son espèce, une fête fut célébrée, et l'on dévora tout en un seul jour.

Bientôt après, tous les Indiens se rendirent,

en deux journées de marche, à l'embouchure de la rivière, où Wa-me-gon-a-biew vint nous rejoindre; sa chasse avait été très heureuse aux bords du *Clam-River*. Nous restâmes à boire à un mille du lac, auprès du comptoir, jusqu'à ce que toutes nos pelleteries fussent vendues, et ma famille, accompagnée seulement de Wa-me-gon-a-biew, retourna à l'embouchure de la rivière. Ce trajet était si court, que nous ne prîmes point les chiens dans les canots; ils firent lever sur la rive un élan qui se mit aussitôt à la nage; nous le poursuivîmes à travers le lac, et il fut tué en sortant de l'eau.

Vers ce temps, nous rencontrâmes un vieux chef ottawwaw nommé Wa-ge-to-tah-gun (celui qui a une cloche), et plus ordinairement Wa-ge-to-te : c'était un parent de Net-no-kwa; il avait deux femmes, et sa famille occupait trois cabanes; un de ses fils avait aussi deux femmes. Nous passâmes ensemble deux mois, et, presque tous les matins, il m'invitait à chasser avec lui; au retour, il me donnait toujours la meilleure

part, et quelquefois même la totalité de ce qu'il avait tué; il mit beaucoup de peine à m'apprendre la chasse du moose et des autres animaux difficiles à atteindre. Wa-me-gon-a-biew et sa femme nous quittèrent alors pour se rendre à la rivière Rouge.

Les Indiens sont généralement convaincus que le moose, plus adroit qu'aucun animal lorsqu'il s'agit de sa conservation, a, entre autres facultés, [illegible]le demeurer long-temps sous l'eau. Deux [illegible]nes, de la bande de Wa-ge-to-tah-gun, que je connaissais parfaitement, et considérais comme dignes de foi, revinrent un soir de la chasse, après une absence de toute la journée, et nous dirent, qu'ayant poursuivi un moose jusqu'à un petit étang, ils l'avaient vu disparaître au milieu; choisissant des positions qui leur permettaient d'observer toute la surface de l'eau, ils avaient fumé et veillé jusqu'aux approches du soir. Pendant tout cet espace de temps, ils n'avaient distingué aucun mouvement de l'eau ni aucun autre indice de la position du moose;

perdant enfin tout espoir de succès, ils s'étaient remis en route.

Peu d'instans après ce récit, parut un chasseur isolé, chargé de viande fraîche; cet homme raconta qu'ayant suivi, pendant quelque temps, la trace d'un moose, il était arrivé aux bords d'un étang, où il avait découvert les traces de deux hommes, et que, tout indiquant qu'ils étaient arrivés à cet endroit presque aussitôt que le moose, il en avait conclu qu'ils devaient l'avoir tué; cependant, s'approchant avec précaution des bords, il s'y était assis, et, bientôt, il avait vu l'animal se lever doucement du milieu de l'eau, qui n'était pas très profonde, et venir droit à lui se faire tuer dans l'étang, à une très faible portée.

Les Indiens regardent le moose comme plus prudent et plus difficile à atteindre qu'aucune autre espèce de gibier. Il est plus vigilant et a les sens plus fins que le bison et le caribou; il est plus agile que l'élan, plus prudent et plus rusé que l'antilope. Dans la plus violente tem-

pête, quand le vent et le tonnerre mêlent, sans aucun intervalle, leurs longs mugissemens au bruit continu d'une pluie qui tombe par torrens, si le pied ou la main de l'homme brise la moindre branche sèche dans les forêts, le moose l'entend; il ne fuit pas toujours, mais, cessant de manger, il épie tous les sons. Si, pendant près d'une heure, l'homme ne fait aucun bruit, aucun mouvement; le moose recommence à manger, mais il n'oublie pas ce qu'il a entendu, et, pendant quelques heures, sa surveillance reste plus active.

Wa-ge-to-tah-gun, le chef avec lequel nous vivions, saisissait toutes les occasions de m'instruire des habitudes du moose et des autres animaux, et manifestait un grand plaisir toutes les fois que mes efforts à la chasse étaient couronnés de succès. Comme nous touchions au moment de nous séparer, il convoqua tous les jeunes chasseurs pour une expédition d'une journée; plusieurs jeunes femmes furent de la partie. Il tua un moose mâle très gras, et me le donna.

Entre le lac Winnipeg et la baie d'Hudson, la contrée est basse et marécageuse; c'est la région des caribous; plus à l'ouest, entre l'Assinneboin et le Sas-kaw-jawun, est la contrée des prairies où vivent les élans et les bisons. Jamais les élans ni les caribous (64) ne passent sur le territoire les uns des autres.

Pr

to

ca

co

tr

CHAPITRE XV.

—

Proposition de mariage. —Trafic, ivrognerie et vol. — La femme ivre. — L'Ojibbeway découvert. — Elans forcés à la chasse à pied à travers les neiges. — Epizootie parmi les castors. — Jeûne par point d'honneur.

Aux premiers jours du printemps, nous retournâmes à Me-nau-ko-nos-keeg par la route du camp que nous avions occupé pendant la récolte du sucre; comme je n'aimais point à me trouver avec les Indiens dans la saison de leurs

scènes d'ivrognerie, je voulus dissuader la vieille femme de les accompagner au comptoir. Je lui représentai combien il était déraisonnable de perdre toutes nos pelleteries en échange d'une liqueur non seulement inutile, mais même pernicieuse et empoisonnée, et heureusement j'eus assez d'influence sur elle pour qu'elle se laissât conduire sans délai au camp de chasse que j'avais choisi.

Elle alla prendre congé de Wa-ge-to-te, et quand elle revint, je vis facilement à son air qu'il s'était passé quelque chose d'inaccoutumé. Elle me fit approcher d'elle et me dit : « Mon » fils, vous voyez que je suis devenue vieille, » à peine suis-je capable de faire vos mocassins, » de préparer vos fourrures, de les conserver et » d'exécuter tous les travaux nécessaires dans » une cabane. Vous allez prendre votre place » d'homme et de chasseur. Il convient que vous » ayez une femme jeune et forte, qui veille sur » tout ce qui vous appartient et prenne soin » de votre cabane. Wa-ge-to-te qui est un brave

» homme, respecté de tous les Indiens, veut
» bien vous donner sa fille; vous gagnerez ainsi
» un ami et un protecteur puissant, qui pourra
» vous aider dans les momens difficiles, et je
» serai délivrée de beaucoup de peine et de tour-
» ment pour notre famille. »

Elle me parla long-temps encore dans le même sens, mais je lui répondis sans balancer que je n'acceptais pas. J'avais peu pensé jusqu'alors à me marier chez les Indiens, et je songeais souvent à aller prendre une femme parmi les blancs avant de devenir vieux. A tout événement, je lui déclarai que je ne pouvais pas épouser alors la femme qu'elle me proposait. Elle insista encore, en me disant que toute l'affaire avait été arrangée entre elle et Wa-ge-to-te, et que la jeune fille avait donné son consentement. Elle ne pouvait plus, me disait-elle, faire autrement que de m'amener ma femme dans ma hutte. Je lui répondis que, si elle en agissait ainsi, je ne traiterais et ne considérerais pas la fille de Wa-ge-to-te comme ma femme.

Les choses en étaient là dans la matinée de la veille du jour où nous devions nous séparer de toute la bande. Ne pouvant m'entendre avec Net-no-kwa, je sortis de bonne heure pour chasser des élans, et dans la journée je tuai un mâle très gras. En rentrant le soir, je déposai ma charge de venaison devant la cabane, et j'en reconnus soigneusement l'intérieur, bien déterminé, si j'y apercevais la jeune femme, à aller dormir sous un autre toit; mais elle n'y était pas.

Le lendemain matin, Wa-ge-to-te vint me visiter dans ma hutte, m'exprima tout l'intérêt auquel il m'avait accoutumé, et me donna des avis pleins de cordialité, en m'exprimant les souhaits les plus bienveillans. Net-no-kwa revint ensuite à la charge, mais je ne cédai pas. Les propositions furent renouvelées de temps en temps, jusqu'à ce que la jeune fille eût enfin trouvé un mari.

Après nous être séparés de Wa-ge-to-te et de sa bande, nous nous rendîmes au cantonnement

de chasse que j'avais choisi, et nous y passâmes seuls une grande partie de l'été, toujours dans l'abondance, car je tuai beaucoup d'élans, de castors et d'autres animaux. A la chute des feuilles, nous allâmes au comptoir de Me-nau-ko-nos-keeg; là se trouvait Waw-zhe-kwaw-maish-koon qui nous avait quittés l'année précédente; nous restâmes avec lui.

Comme le traiteur partait pour son quartier d'hiver, les Indiens, s'étant rassemblés en grand nombre, le rejoignirent auprès du lac, à quelques milles de sa factorerie. Il avait apporté une abondante provision de rhum, et, selon l'usage, il resta campé plusieurs jours, pour laisser aux Indiens le temps de trafiquer et de s'enivrer à leur aise, ce qui lui donnait moins d'embarras dans un camp que dans sa maison. J'eus la présence d'esprit de me pourvoir, dès le premier moment, de quelques uns des objets les plus indispensables pour passer l'hiver, tels que des couvertures et des munitions.

Notre commerce terminé, la vieille femme

offrit au traiteur dix belles peaux de castors; en échange de ce présent accoutumé, elle recevait tous les ans un habit et des ornemens de chef avec un baril de dix gallons de liqueurs spiritueuses. Quand le traiteur l'envoya chercher pour lui remettre son présent, elle était trop ivre pour se tenir debout; il fallut bien me présenter à sa place. J'avais un peu bu, et ma tête n'était pas bien à moi : je revêtis l'habit et les ornemens, puis, chargeant le baril sur mes épaules, je l'apportai dans notre cabane, le déposai au fond et le défonçai d'un coup de hache. « Je ne suis pas, dis-je, de ces chefs qui tirent la liqueur du tonneau par une petite ouverture; que tous ceux qui ont soif viennent boire. » Je pris cependant la précaution d'en cacher une partie dans un petit baril et dans une chaudière, en tout trois gallons à peu près. La vieille femme accourut avec trois chaudières, et en cinq minutes tout fut avalé. C'était la seconde fois que je m'enivrais avec les Indiens. Cet acte d'intempérance fut bien plus fort que le premier. Je visitais fréquemment ma

cachette, et je restai ivre pendant deux jours. Je pris enfin tout ce qui était resté dans la chaudière, et j'allai le boire avec Waw-zhe-kwaw-maish-koon, que j'appelais mon frère, en sa qualité de fils d'une sœur de Net-no-kwa. Il n'était pas encore ivre; mais sa femme, dont les vêtemens étaient couverts d'ornemens d'argent, avait beaucoup bu et était couchée devant le feu dans un état absolu d'insensibilité.

Comme nous nous asseyions pour boire, un Ojibbeway de notre connaissance entra en chancelant et vint tomber auprès du feu. La nuit était avancée, mais une bruyante orgie retentissait dans tout le camp; nous sortîmes, mon compagnon et moi, pour aller boire tout ce qu'on voudrait bien partager avec nous, et comme nous n'étions pas extrêmement ivres, nous eûmes soin de cacher au fond de la cabane la chaudière qui contenait le reste de notre whiskey, en la couvrant de manière à la soustraire à la vue de quiconque entrerait. Après quelques heures de promenade, nous rentrâmes. La femme était encore

couchée devant le feu, mais tous ses ornemens avaient disparu. Nous courûmes à notre petite chaudière, elle n'y était plus. L'Ojibbeway que nous avions laissé devant le feu était parti, et diverses circonstances nous portèrent à le soupçonner du vol. J'appris bientôt qu'il avait dit que je lui avais donné à boire. Le lendemain matin, j'allai dans sa cabane lui demander ma chaudière, il dit à sa femme de me l'apporter. L'auteur du vol étant ainsi trouvé, mon frère vint se faire rendre les ornemens enlevés. Cet Ojibbeway était un homme à très grandes prétentions et voulait se faire reconnaître pour chef; mais cette malheureuse tentative lui fit beaucoup de tort dans l'esprit du peuple; on s'en entretint longtemps, et il ne fut plus nommé qu'avec mépris.

La vieille Net-no-kwa commença enfin à se réveiller de son ivresse prolongée. Elle me fit approcher et me demanda si j'avais reçu les présens ordinaires du traiteur. D'abord elle refusa de croire que j'eusse laissé consommer tout le contenu du baril sans rien réserver pour elle;

convaincue enfin que les choses s'étaient ainsi passées, et même que j'étais resté ivre deux jours entiers, elle me reprocha avec sévérité mon ingratitude, et me demanda vivement comment j'avais pu être assez brute pour m'enivrer. Les Indiens, témoins de son courroux, lui représentèrent qu'elle n'avait aucun droit de me reprocher un défaut dont elle-même me donnait l'exemple. Sa mauvaise humeur fut bientôt calmée par une certaine quantité de rhum qu'ils se cotisèrent pour lui offrir, et elle retomba encore une fois dans un état complet d'ivresse.

Toutes les pelleteries vendues, les scènes d'ivrognerie cessèrent avec la dernière goutte de rhum, et les Indiens commencèrent à se disperser dans les pays de chasse. Nous nous rendîmes avec le traiteur à sa maison, où nous laissâmes nos canots, et de là Waw-zhe-kwaw-maish-koon vint avec nous à la chasse dans les bois. Nous ne formions alors qu'une seule famille, dont la plus grande partie provenait de lui, car il avait beaucoup d'enfants en bas âge.

Le froid commençait à peine, et la neige n'avait encore qu'un pied d'épaisseur, quand nous commençâmes à sentir les atteintes de la faim. Nous rencontrâmes alors une troupe d'élans, dont quatre furent tués dans un jour.

Quand les Indiens chassent les élans de cette manière, après les avoir fait lever, ils les suivent d'un pas qu'ils savent pouvoir soutenir pendant plusieurs heures. Ces animaux effrayés les dépassent d'abord de quelques milles; mais les Indiens, suivant leurs traces d'un pas égal, les revoient enfin, et la troupe, faisant un effort nouveau, disparaît encore pendant une heure ou deux. Les intervalles où les chasseurs les découvrent se rapprochent de plus en plus avec une durée chaque fois plus longue, jusqu'à ce qu'ils cessent tout à fait de les perdre de vue. Les élans sont alors si fatigués, qu'ils ne vont plus qu'au petit trot; bientôt ils ne font plus que marcher : alors la force des chasseurs est presque entièrement épuisée; cependant ils peuvent encore d'ordinaire décharger leurs fusils à tra-

vers la bande d'élans; mais le bruit du coup donne à ces animaux une nouvelle ardeur, et il faut être bien dispos et bien déterminé pour pouvoir en tirer plus d'un ou deux, à moins que la neige ne soit épaisse. L'élan, dans sa course, ne détache pas bien son pied de la terre; aussi, dans les grandes neiges, est-il facilement atteint (65). Il est des Indiens, mais en bien petit nombre qui peuvent suivre les élans dans la prairie sans neige ni glace. Le moose et le bison surpassent l'élan en agilité, et sont bien rarement atteints à la course par un homme à pied.

La chair des quatre élans fut boucanée, mais le partage se fit inégalement, sans égard à la position et aux besoins de nos familles. Je ne me plaignis pas; je n'étais, je le savais bien, qu'un pauvre chasseur, et j'avais fort peu contribué au succès de cette chasse. Je donnai presque toute mon attention à la prise des castors. J'en connaissais plus de vingt sociétés dans les alentours, mais je fus bien surpris, en détruisant leurs cabanes, de les trouver presque toutes

vides ; je reconnus enfin qu'il régnait parmi ces animaux une maladie qui en enlevait un grand nombre. J'en rencontrai plusieurs morts ou mourans, dans l'eau, sur la glace, ou à terre ; l'un, ayant coupé un arbre à moitié, restait étendu sur les racines ; l'autre, surpris par la mort en rapportant une charge de bois à sa cabane, gisait auprès de son fardeau. La plupart de ceux que j'ouvris avaient la région du cœur rouge et sanglante ; ceux qui habitaient les grandes rivières et l'eau courante souffrirent moins. Les castors des étangs et des marécages moururent presque tous. Depuis ce temps, les castors ont été beaucoup plus rares que jusqu'alors dans les environs de la rivière Rouge et de la baie d'Hudson. Nous n'osâmes point manger les animaux morts de cette maladie, mais les peaux étaient bonnes.

La faim se fit souvent sentir pendant notre communauté avec Waw-zhe-kwaw-maish-koon. J'allai une fois à la chasse avec lui, après une abstinence forcée d'un jour et d'une nuit ; nous rencontrâmes une bande d'élans dont nous tuâ-

mes deux, et blessâmes un troisième, qu'il fallut poursuivre jusqu'à la nuit. Alors, nous coupâmes les viandes, qui furent cachées dans la neige; mais mon compagnon n'en prit pas une seule bouchée pour notre usage immédiat; cependant, nous étions loin de notre camp, et il était trop tard pour songer à y retourner avant le lendemain. Je savais qu'il avait jeûné aussi longtemps que moi, et, quoique la faim me fît cruellement souffrir, j'eus honte de lui demander à manger, et de paraître ne pas pouvoir supporter le besoin avec le même courage que lui. Le matin, il me donna un peu de viande, et, sans prendre le temps de la cuire, nous partîmes pour notre camp. Lorsque nous arrivâmes, dans l'après-midi, Net-no-kwa, voyant que je ne revenais pas les mains vides, me dit : « C'est bien, » mon fils, je pense que vous avez mangé de » bon appétit la nuit dernière, après votre lon- » gue abstinence. » Je lui répondis que je n'avais rien mangé, et elle fit cuire aussitôt une portion de ce que je rapportais; notre part ne

dura que deux jours. Je connaissais encore deux sociétés de castors qui avaient échappé à l'épidémie régnante; je leur tendis mes trappes, et, avant la fin de la seconde journée, j'en avais déjà pris huit, dont deux furent offerts, par moi, à Waw-zhe-kwaw-maish-koon.

CHAPITRE XVI.

—

L'A-go-kwa. — Ozaw-wen-dib, la tête jaune. — La danse de la médiation. — Veuve et orphelins secourus. — Le fratricide. — Les fantômes indiens. — Apparition. — Cheval donné par un fantôme. — Le coteau de chasse des bisons. — La colline rocheuse. — Mariage indien. — Récolte de riz sauvage. — Epidémie inconnue. — Surdité. — Pensée de suicide. — Le suicide chez les Indiens.

Dans le cours de cet hiver, nous vîmes arriver à notre camp le fils du célèbre chef ojibbeway Wesh-ko-bug (le doux), qui habitait les bords du lac *Leech* (66). Cet homme était du nombre de ceux qui se vouent à la condition des femmes,

et que les Indiens appellent femmes (67). Il en existe plusieurs dans la plupart des tribus indiennes, peut-être même dans toutes ; on les appelle communément A-go-kwas (68). Cette créature, nommée Ozaw-wen-dib (*la tête jaune*), approchait alors de cinquante ans, et avait eu plusieurs maris. Je ne sais si elle m'avait vu, ou si elle avait seulement entendu parler de moi ; mais elle ne tarda pas à m'apprendre qu'elle venait de très loin pour me voir et qu'elle espérait de vivre avec moi. Elle réitéra souvent ses offres, et, sans se décourager d'un refus, elle répétait ses dégoûtantes avances jusqu'à me chasser en quelque sorte de la cabane.

La vieille Net-no-kwa, qui la connaissait parfaitement, riait de mon embarras et de ma honte, lorsque la Tête Jaune renouvelait ses persécutions. Elle paraissait presque l'encourager à rester dans notre cabane. L'A-go-kwa montrait beaucoup d'adresse aux divers travaux de femmes qui avaient occupé toute sa vie ; enfin, désespérant du succès de ses avances ou chassé par

la faim qui régnait le plus souvent dans notre famille, Ozaw-wen-dib disparut, et je conçus l'espoir d'être délivré de ses persécutions; mais, au bout de trois ou quatre jours, il rapporta de la viande boucanée, et nous dit qu'il avait trouvé la bande de Wa-ge-to-tah-gun, et qu'il était chargé par le chef de nous inviter à l'aller rejoindre. Il avait appris la conduite parcimonieuse de Waw-zhe-kwaw-maish-koon à notre égard, et l'A-go-kwa me dit en son nom : « Mon neveu, je n'entends pas que vous restiez à voir tuer du gibier par un autre chasseur trop avare pour partager avec vous. Venez près de moi ; ni vous, ni ma sœur, ne manquerez de rien de ce qu'il sera en mon pouvoir de vous donner. » Cette invitation arrivait fort à propos, et nous partîmes sans délai.

A notre premier campement, comme je m'occupais du feu, j'entendis l'A-go-kwa siffler pour m'appeler à peu de distance dans le bois. Je vis en m'approchant qu'il avait les yeux fixés sur quelque pièce de gibier, et je reconnus un moose.

Je le tirai deux fois et deux fois il tomba et se releva. Probablement j'avais visé trop haut, car enfin il s'échappa. La vieille femme me fit de vifs reproches et me dit qu'elle craignait de ne jamais voir en moi un bon chasseur ; mais le lendemain, avant la nuit, nous arrivâmes au camp de Wa-ge-to-te, où notre appétit fut satisfait. Là aussi, je me vis délivré des persécutions de l'A-go-kwa, devenues intolérables. Wa-ge-to-te, qui avait déjà deux femmes, le prit pour troisième. Cette introduction d'un nouveau personnage dans sa famille inspira quelques plaisanteries, et amena divers incidens comiques; mais il en résulta moins de troubles et de querelles que s'il eût pris une troisième femme du sexe féminin.

La troupe qui nous recevait était formée d'un grand nombre d'Indiens, et le pays de chasse commençait à s'épuiser; les meilleurs chasseurs ne rapportaient pas souvent du gibier, mais il arriva que moi et un autre homme qui partageait ma réputation de pauvre chasseur, nous

tuâmes plus de pièces que les autres. Les Indiens se réunirent alors pour le *meta* ou la danse de *la médiation,* cérémonie solennelle, où Net-no-kwa tenait toujours un rang distingué.

Je commençai à me dégoûter de rester avec des bandes nombreuses d'Indiens, car il arrivait toujours que la faim se faisait sentir après un séjour un peu prolongé sur un même point. Je traçai donc un sentier pour moi seul, et j'allai tendre mes trappes à une troupe de castors. Quand je fis part à Wa-ge-to-te de mon intention de le quitter, il me dit, avec une expression marquée d'intérêt, que je m'exposais à mourir de faim en m'isolant ainsi à une grande distance; mais je résistai à toutes ses instances et à tous ses raisonnemens. Il voulut alors m'accompagner jusqu'à mes trappes, pour s'assurer par lui-même si j'avais choisi un emplacement favorable, et si je pourrais faire vivre ma famille. Nous trouvâmes un beau castor pris dans mes piéges, et après m'avoir donné beaucoup de conseils et d'encouragemens, Wa-ge-to-te me

quitta, en m'indiquant où je le trouverais campé, si la misère reparaissait dans ma cabane.

Ma famille venait de s'augmenter d'une pauvre vieille femme ojibbeway et de deux enfans; ils n'avaient plus d'hommes pour subvenir à leurs besoins, et Net-no-kwa les avait recueillis. Malgré ce surcroît de charge, je croyais encore plus avantageux de vivre séparé de toute autre bande; mes chasses furent singulièrement heureuses, et nous restâmes seuls jusqu'à la saison du sucre. Net-no-kwa voulut alors retourner à Me-nau-ko-nos-keeg, tandis que j'irais au comptoir de la rivière Rouge acheter divers objets de première nécessité. Je fis un paquet de fourrures de castors, et m'embarquant seul dans un canot de peaux de bisons, qui pouvait à peine me contenir avec mon bagage, je descendis le petit Sas-kaw-jawun.

Il y a, sur les bords de cette rivière, un endroit tel que les Indiens voudraient toujours en rencontrer pour leurs campemens. Sur l'une des

rives est un beau débarcadère; au dessus, une petite plaine, un bois épais, et un petit coteau qui s'élève subitement par derrière; mais à ce lieu se rattache une histoire de fratricide, crime tellement inouï, que la place où il fut commis est maudite et regardée avec terreur. Aucun Indien n'arrêterait son canot à la plage (69) des deux Hommes morts; on craindrait plus encore d'y passer la nuit. Les traditions rapportent que, il y a bien des années, des Indiens ayant campé en ce lieu, une querelle s'éleva entre deux frères qui avaient le faucon pour totem; l'un tua l'autre d'un coup de couteau, et les témoins de cette scène tragique trouvèrent le crime si horrible, que, sans balancer, ils mirent à mort le fratricide; la victime et le meurtrier furent enterrés ensemble.

En approchant de cet endroit, je pensais beaucoup à l'histoire des deux frères qui avaient le même totem que moi, et que je croyais parens de ma mère indienne. J'avais entendu dire que, si l'on campait sur leur tombeau (et cela était

plusieurs fois arrivé), ils sortaient de terre, et renouvelaient la querelle et le meurtre, ou que du moins ils tourmentaient leurs visiteurs et les empêchaient de dormir. La curiosité me poussait, et je désirais de pouvoir dire aux Indiens, non seulement que je m'étais arrêté, mais même que j'avais dormi dans un lieu si redouté. Le soleil se couchait lorsque j'arrivai; je tirai mon canot à terre, j'allumai un feu, et, après avoir soupé, je m'endormis.

Peu d'instans après, je vis les deux morts se lever et s'asseoir près de mon feu, en face de moi. Leurs yeux étaient attentivement fixés sur ma personne; ils ne souriaient pas et ne disaient rien : je me levai et m'assis devant eux auprès du foyer. Dans cette position, je me réveillai; la nuit était sombre et orageuse; je ne vis aucun homme, je n'entendis aucun autre son que celui des arbres agités par le vent. Il est probable que je me rendormis, car je revis bientôt les deux morts; ils se tenaient sans doute debout au pied de la banque de la rivière, car leurs têtes étaient

au niveau de la terre sur laquelle j'avais fait du feu. Leurs yeux restaient encore fixés sur moi : bientôt ils se levèrent l'un après l'autre, et se rassirent en face de moi ; mais cette fois ils riaient, me frappaient à coups de baguettes, et me tourmentaient de toutes les manières. Je voulus leur parler, la voix me manqua. J'essayai de fuir ; mes pieds ne purent se mouvoir. Pendant toute la nuit, je restai dans un état d'agitation et d'alarme. Entre autres choses qu'ils me dirent, l'un d'eux m'engagea à porter mes regards au pied du coteau voisin : j'y vis un cheval entravé qui me regardait. Voici, frère, dit le Jébi (70), un cheval que je vous donne pour votre voyage de demain ; quand vous passerez ici, en retournant à votre cabane, vous pourrez vous en servir encore et nous donner une autre nuit.

Le jour parut enfin, et je ne fus pas médiocrement satisfait de voir que ces terribles apparitions s'évanouissaient avec les ténèbres. Mais ma longue résidence parmi les Indiens, et les fréquens exemples que je connaissais de songes

vérifiés, me firent sérieusement penser au cheval que m'avait donné le Jébi. Je me dirigeai donc vers le sommet du coteau, où je découvris des traces et d'autres signes, et, à peu de distance, je trouvai un cheval que je reconnus pour appartenir au traiteur auprès duquel je me rendais. Comme il y avait un trajet de plusieurs milles à gagner en allant par terre de cet endroit à l'Assinneboin, j'abandonnai mon canot, je pris le cheval, et, le chargeant de mon bagage, je le dirigeai vers le comptoir, où nous arrivâmes le lendemain. Dans tous mes voyages postérieurs, j'évitai soigneusement la plage des deux Morts, et le récit de mes visions et de mes souffrances accrut les terreurs superstitieuses des Indiens.

A mon retour du comptoir de la rivière Rouge, j'allai m'établir à Naowawgunwudju (le coteau de la Chasse des bisons), près du Sas-kaw-jawun. C'est une haute colline rocheuse où l'on découvrirait probablement des mines, car on voit, dans les rocs, des masses d'un aspect singulier. Là nous trouvâmes des arbres à sucre en abondance, et

un bon site pour passer le printemps. Le gibier était si commun et l'emplacement si favorable, que je résolus d'y rester, au lieu d'accompagner les Indiens au lac d'Eau claire, où ils s'assemblaient pour s'enivrer selon leur coutume. J'avais fait avertir Wa-me-gon-a-biew, et il vint nous rejoindre avec un cheval. Vers ce temps, je tuai le plus beau moose que j'aie jamais vu : il était si gras, que, pour transporter sa chair, il fallut en charger nos trois chevaux, toute notre famille et tous nos chiens.

Quatre jours après son arrivée, Wa-me-gon-a-biew alla voir Wa-ge-to-te, sans me faire part de ses intentions. Peu de jours après, il revint et me dit que le but de sa visite avait été de voir la jeune fille que l'on m'avait si souvent offerte en mariage, et qu'il désirait savoir si mon intention était de la prendre pour femme. Je lui répondis que non, et que j'étais très disposé à contribuer de tout mon pouvoir à l'accomplissement de son projet. Il me pria de retourner avec lui pour détruire, dans l'esprit des parens, toute idée que

j'épouserais moi pour leur fille, et pour accompagner sa nouvelle femme lorsqu'il la conduirait à notre cabane.

J'y consentis sans réflexion, et, comme nous faisions nos préparatifs de départ, je vis, à la contenance de Net-no-kwa, bien qu'elle ne dît rien, que notre manière d'agir la blessait. Je me souvins alors qu'il était contraire à l'usage que les jeunes hommes amenassent eux-mêmes leurs femmes dans leur famille (71), et je représentai à Wa-me-gon-a-biew que tout le monde se moquerait de nous si nous persistions dans notre projet... « Voici, lui dis-je, notre mère; c'est » à elle de nous trouver des femmes quand » nous en avons besoin, de nous les amener, et » de leur montrer nos places dans la cabane. » Il est convenable que les choses se passent » ainsi. » La vieille femme fut évidemment satisfaite de mes paroles, et voulut aller aussitôt chercher la fille de Wa-ge-to-te.

Quand elle la ramena, nous étions, Wa-me-gon-a-biew et moi, assis dans la cabane. Mon

frère ne lui avait rien dit de ses intentions : la vieille femme ne lui avait rien appris pendant leur marche, et en entrant elle parut hésiter, ne sachant lequel des deux jeunes hommes assis devant elle l'avait choisie pour femme. Net-no-kwa, voyant son embarras, lui dit de s'asseoir auprès de Wa-me-gon-a-biew, et de le considérer comme son mari. Peu de jours après, il la conduisit à son autre femme et elles vécurent ensemble en bonne intelligence.

A la chute des feuilles, j'allai, avec mon frère et plusieurs familles indiennes, à la récolte du riz sauvage; j'avais alors un peu plus de vingt et un ans. Tandis que nous ramassions et préparions le grain, beaucoup d'entre nous furent saisis d'une violente maladie qui commençait par de la toux et de l'enrouement, quelquefois par des saignemens de la bouche ou du nez. En peu de jours, plusieurs moururent, et nul ne resta capable de chasser. Sans échapper entièrement au mal, mon attaque parut d'abord moins violente que celles de la plupart des autres.

Il n'y avait plus, depuis quelques jours, de vivres dans notre camp; plusieurs enfans n'avaient pas été atteints par la contagion, et quelques malades, commençant à se rétablir, avaient besoin de manger. Il n'y avait qu'un autre homme en aussi bon état que moi, et nous étions l'un et l'autre en convalescence, hors d'état de nous mouvoir; à peine pouvions-nous monter les chevaux que les enfans nous amenaient. Si nous avions pu marcher, notre toux bruyante et continuelle aurait averti le gibier de notre approche. En cette extrémité, nous errâmes au hasard dans les plaines, et fûmes assez heureux pour tuer un ours; incapables de manger une seule bouchée de la chair de cet animal, nous la rapportâmes à notre camp, où elle fut également partagée entre toutes les cabanes.

Je continuais à aller de mieux en mieux, et je me regardais comme le premier rétabli; j'allai bientôt à la chasse des élans; j'en tuai deux en moins de trois heures, et, selon l'usage, je rapportai au camp une charge complète de viande;

j'étais un peu échauffé et fatigué, mais je mangeai avec plaisir un morceau que l'on prépara pour moi, et je ne tardai pas à m'endormir. Vers le milieu de la nuit, une violente douleur me réveilla ; il me semblait que l'on rongeait l'intérieur de mes oreilles ; j'appelai à moi Wa-me-gon-a-biew, qui ne découvrit rien ; le mal devint de plus en plus insupportable pendant deux jours entiers, et je perdis enfin toute espèce de sentiment.

Quand je revins à moi, après deux autres jours, comme je l'ai appris dans la suite, je me trouvai assis en dehors de la cabane ; je vis les Indiens buvant tout autour de moi ; un traiteur avait passé par notre camp, plusieurs hommes se querellaient, je distinguai Wa-me-gon-a-biew dans un groupe fort animé, et je le vis frapper un cheval d'un coup de couteau ; mais soudain je perdis de nouveau toute connaissance, et cet état d'insensibilité dura probablement plusieurs jours, car je ne me rappelle rien de ce qui

se passa jusqu'au moment où notre troupe fit ses préparatifs de départ.

Mes forces n'étaient pas entièrement détruites, et quand je repris mes sens, j'étais capable de marcher ; je réfléchis beaucoup à tout ce qui s'était passé depuis que je vivais parmi les Indiens; j'avais, en général, été content de mon sort depuis que Net-no-kwa m'avait fait entrer dans sa famille; mais je regardai cette maladie comme le commencement d'un malheur qui me poursuivrait toute ma vie. J'avais perdu le sens de l'ouïe; mes oreilles étaient pleines d'abcès en suppuration; assis dans la cabane, je voyais le mouvement des lèvres de chacun sans entendre une seule parole. Je pris mon fusil et j'allai chasser; mais les animaux me découvraient avant que je pusse les voir, et si, par hasard, je voyais un moose ou un élan et voulais m'en approcher, je reconnaissais que mon adresse et mon bonheur m'avaient abandonné. Il me vint à l'esprit que les animaux eux-mêmes sa-

vaient que j'étais devenu semblable à un vieillard inutile.

Sous l'influence de ces pénibles sentimens, je résolus de me détruire, ne voyant pas d'autre moyen d'échapper à une misère qui me semblait imminente. Quand vint le moment du départ, Net-no-kwa m'amena mon cheval à la porte de notre hutte, et me demanda si j'étais en état de le monter et de supporter la route jusqu'au nouveau camp : je répondis que oui, et, la priant de me laisser mon fusil, je lui dis que je suivrais la bande à une petite distance; puis, tenant mon cheval par la bride, je vis toutes les familles de notre tribu passer devant moi tour à tour et s'éloigner. Quand la dernière vieille femme, avec sa lourde charge, disparut au bout de la prairie qui bornait ma vue, je me sentis soulagé d'un grand poids; je lâchai la bride à mon cheval et le laissai paître en liberté, puis j'armai mon fusil, et, l'appuyant à terre, j'appliquai sa bouche contre ma gorge. J'avais dis-

posé ma baguette pour le faire partir; je savais que la batterie était en bon état, et que mon arme avait été bien chargée un ou deux jours auparavant. Le coup ne partit pas; le fusil n'était pas chargé; ma poudrière et mon sac à balles renfermaient toujours quelques munitions, l'un et l'autre se trouvèrent vides ce jour-là; le couteau que je portais habituellement suspendu à la courroie de ma poudrière n'était point à sa place. Trompé dans mes projets de suicide, je pris mon fusil à deux mains par le canon, et le lançai au loin de toutes mes forces; je montai ensuite mon cheval, qui, contrairement à ses habitudes et à ce que j'attendais de lui, était resté près de moi; je ne tardai pas à rejoindre ma famille, car, vraisemblablement, Net-no-kwa et Wa-me-gon-a-biew, instruits de mes intentions, ne s'étaient éloignés qu'assez pour se soustraire à ma vue, et s'étaient assis en m'attendant. Il est probable que, dans mes momens d'aberration, j'avais parlé de me détruire, et qu'ils avaient eu

soin de m'enlever tous les moyens les plus ordinaires et les plus faciles pour exécuter cette volonté.

Le suicide (72) n'est pas très rare chez les Indiens; ils ont recours à divers moyens; ils se tuent à coups de fusil, se pendent (73), se noient, s'empoisonnent. Les causes qui les poussent à cet acte de désespoir sont aussi très variées. Plusieurs années avant l'époque dont je parle, j'avais connu à Mackinac, où j'étais avec Net-no-kwa, un jeune Ottawwaw, de grande espérance, et déjà fort considéré, qui se tua d'un coup de fusil dans le cimetière des Indiens. Il s'était enivré, et, dans l'aliénation d'esprit causée par la liqueur, il avait déchiré ses habits et montré tant de violence, que ses deux sœurs, pour l'empêcher de faire du mal aux autres et à lui-même, l'avaient étendu dans sa hutte pieds et poings liés. Le lendemain matin, il se réveilla maître de ses sens; quand on l'eut délié, il entra dans la cabane de ses sœurs, voisine du cimetière, prit un fusil, sous prétexte de tirer des pigeons, et

alla se tuer au milieu des sépultures. Il paraît que, se trouvant lié, à son réveil, il crut avoir commis, dans son ivresse, quelque acte déshonorant et ne pouvoir s'en laver que par une mort violente. Des malheurs et des pertes de diverses natures, quelquefois aussi la mort de personnes chéries, ou même des contrariétés en affaires d'amour, peuvent être considérés comme les causes du suicide chez les Indiens.

Je reprochai à Wa-me-gon-a-biew sa conduite à mon égard, en déchargeant mon fusil et m'enlevant mes munitions; il était probable, cependant, que tout cela avait été fait par la vieille femme. En revenant un peu mieux à la santé, je commençai à devenir honteux de ma tentative, dont mes amis avaient pourtant la délicatesse de ne point me parler. Mais le sens de l'ouïe ne se rétablissait pas, et il me fallut plusieurs mois pour pouvoir chasser aussi bien qu'avant ma maladie. Je n'étais pas de ceux qui avaient le plus souffert de cette terrible épidémie. Au nombre des Indiens qui avaient résisté au mal,

les uns restèrent sourds toute leur vie; d'autres avaient perdu une partie de leur intelligence; quelques uns, dans le délire causé par la souffrance, se jetaient contre les arbres et les rochers, brisant leurs bras, et s'estropiant de toutes les manières. La plupart de ceux qui survécurent avaient eu des écoulemens d'oreille très abondans, ou, dans le principe, des saignemens de nez très copieux. Cette maladie était entièrement nouvelle pour les Indiens; ils n'employèrent que peu de remèdes, si même ils en tentèrent un seul.

Voy
s
h
r
n
r

pr
ve
leu
Ma

CHAPITRE XVII.

—

Voyage de Clarke et de Lewis aux montagnes rocheuses. — Passion du jeu chez les Indiens. — Jeu du mocassin. — Jeu du beg-ga-sah. — Pari à la cible. — Mis-kwa-bun-o-kwa, l'aurore. — Nouvelle proposition de mariage. — Pressentiment d'une vieille Indienne. — La flûte des Indiens. — Mariage et dot.

En allant au comptoir de Mouse-River, j'appris que quelques blancs des États-Unis étaient venus y acheter divers objets pour un parti de leur nation, qui séjournait alors au village des Mandans. Je regrettai d'avoir perdu cette occa-

sion de voir des compatriotes; mais comme on m'avait donné à entendre qu'ils allaient former dans ce village un établissement permanent, je m'en consolai par l'espoir de quelque occasion prochaine d'aller les visiter. J'ai su, depuis, que ces blancs étaient de la suite du gouverneur Clarke et du capitaine Lewis, alors en marche pour les montagnes rocheuses et l'Océan Pacifique.

La chute des feuilles était déjà fort avancée, lorsque nous nous rendîmes à Ke-nu-kau-ne-she-way-boant, où le gibier abondait; nous résolûmes d'y passer l'hiver. Là, pour la première fois, je me livrai tout à fait, avec Wa-me-gon-a-biew et d'autres Indiens, à la passion du jeu (74), vice presque aussi funeste à ces peuplades que l'ivrognerie. Nous jouions surtout au mocassin. Le nombre des joueurs est illimité; mais ordinairement ils sont peu nombreux. Quatre mocassins sont nécessaires; dans l'un d'eux, un objet convenu, tel qu'un petit bâton ou un petit morceau de drap, est caché par l'un des deux partis de

parieurs. Les mocassins sont placés sur une même ligne; et l'un des adversaires doit en toucher deux du doigt ou d'une baguette. Si le premier qu'il touche renferme l'objet caché, il perd huit points; si le gage n'est pas dans le second, il perd deux points. S'il n'est point dans le premier, mais bien dans le second, il gagne huit points. Les Crees jouent ce jeu différemment; ils mettent tour à tour la main dans chaque mocassin, et ne gagnent que si l'objet caché se trouve dans le dernier; s'il est dans le premier, ils perdent aussi huit points. Ces points ont une valeur de convention; quelquefois une peau de castor ou une couverture vaut dix points; un cheval ou un bœuf, cent. Avec les étrangers, ils aiment à jouer gros jeu. Alors un cheval peut ne valoir que dix points.

Mais c'est le jeu du bug-ga-sauk ou beg-ga-sah (75) qu'ils jouent avec le plus de passion, et qui entraîne les plus funestes conséquences. Les beg-ga-sah-nuks sont de petites pièces de bois, d'os, ou quelquefois de métal provenant

d'une vieille chaudière. Un côté est peint en noir; ils aiment que l'autre soit brillant. Leur nombre varie, mais on n'en prend jamais moins de neuf. On les met tous ensemble dans un grand vase de bois, ou dans une auge destinée à cet usage. Les joueurs, divisés en deux partis, quelquefois de vingt ou de trente chacun, s'asseient des deux côtés ou circulairement. Le jeu consiste à frapper le bord du vase de manière à faire sauter en l'air tous les beg-ga-sah-nuks, et du mode dont ils retombent dans l'auge dépend le gain ou la perte. Si le coup a été heureux jusqu'à un taux déterminé, le joueur recommence et recommence encore, comme au billard, jusqu'à ce qu'il manque; alors vient le tour de son voisin. Les deux partis s'animent bientôt, et des rixes résultent souvent de ce que l'un veut arracher le vase à l'autre avant que ce dernier soit bien convaincu d'avoir perdu.

Les vieillards et les gens sensés sont fort opposés à ce jeu; Net-no-kwa ne m'avait point laissé m'y livrer avant cet hiver. Dans les pre-

miers temps, notre parti eut quelque succès; mais la chance tourna, et nous finîmes par perdre tout ce que nous possédions. Voyant qu'il ne nous restait absolument plus rien, les gagnans allèrent camper à quelque distance et, selon l'usage, firent grand bruit de leur victoire. Quand je l'appris, je réunis tous les hommes de notre parti, et pour tenter de regagner ce que nous avions perdu et de mettre un terme à d'insolentes vanteries, je leur proposai d'aller faire un pari avec nos adversaires. Nous empruntâmes, en conséquence, quelques objets à nos amis, et nous allâmes visiter les détenteurs de nos dépouilles. Voyant que nous n'avions pas les mains vides, ils consentirent à jouer avec nous; cette fois le beg-ga-sah nous réussit, et nous regagnâmes assez dans la soirée pour pouvoir offrir, le lendemain matin, un très bel enjeu pour une partie de cible. Nous pariâmes tout ce que nous avions. Ils étaient loin de vouloir nous engager, mais ne pouvaient décemment nous refuser. Nous plaçâmes un but à une dis-

tance de cent verges ; je tirai le premier, et ma balle toucha tout près du centre ; aucun de nos adversaires n'en approcha ; j'eus tout le succès de ce jeu, et nous regagnâmes ainsi la plus grande partie de ce que nous avions perdu pendant l'hiver entier.

Le printemps était déjà avancé et nous faisions nos préparatifs de départ, lorsqu'un vieillard, nommé O-zhusk-koo-kon (le foie du rat musqué), l'un des chefs des Métais, vint dans ma cabane avec une jeune femme, sa petite-fille, et les parens de cette vierge. Elle était belle, et n'avait pas plus de quinze ans ; mais Net-no-kwa n'en conçut point une opinion favorable. Elle me dit : « Mon fils, ces gens-là ne » cesseront pas de vous tourmenter, si vous res- » tez ici ; et comme la jeune fille ne vous con- » vient en aucune manière pour en faire votre » femme, je vous conseille de prendre votre » fusil et de vous en aller. Faites un camp de » chasse, et ne revenez qu'après leur avoir » laissé le temps de bien se convaincre que

» vous ne voulez pas de leur proposition. » Je suivis ce conseil, et O-zhusk-koo-kon parut perdre l'espoir de me faire prendre pour femme sa petite-fille.

Peu de temps après mon retour, assis un soir devant ma cabane, je vis une jeune fille de bonne mine se promener en fumant. Elle me regardait de temps en temps; enfin elle vint à moi et me proposa de fumer avec elle; je lui répondis que je ne fumais jamais. « Vous ne me » refusez, reprit-elle, que parce que vous ne » voulez pas toucher à ma pipe. » Je pris la pipe et fumai un peu, ce qui ne m'était réellement jamais arrivé. Elle resta quelque temps à causer avec moi, et je commençai à la trouver de mon goût. Depuis cette rencontre, nous eûmes de fréquentes entrevues, et peu à peu je conçus de l'attachement pour elle.

Je rapporte ces détails, parce que cette manière de lier connaissance s'éloigne des usages des Indiens; chez eux, le plus souvent, un jeune homme, épousant une fille de sa propre tribu,

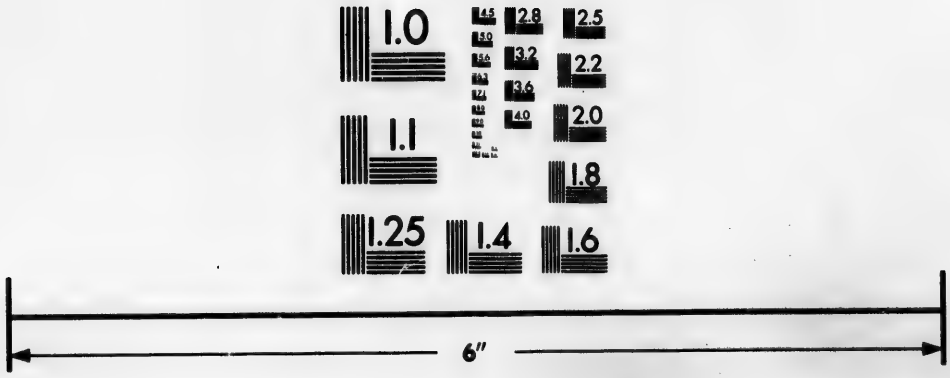
n'a, jusqu'alors, entretenu avec elle aucune relation intime; ils se sont vus dans le village, peut-être l'a-t-il regardée en passant, mais il est probable que jamais ils ne se sont parlé. Le mariage est décidé par les vieux parens, et, quand leur intention est signifiée au jeune couple, il est bien rare que quelque objection s'élève; tous deux savent que, si cette union déplaît soit à l'un et à l'autre, soit à l'un ou à l'autre, en tout temps il sera facile de la rompre.

Mes conversations avec Mis-kwa-bun-o-kwa (l'aurore), tel était le nom de la femme qui m'avait offert sa pipe, firent bientôt du bruit dans le village. Un jour, le vieux O-zhusk-koo-koon entra dans ma cabane, tenant encore par la main une de ses nombreuses petites-filles; il avait conclu de la rumeur publique qu'à l'exemple des jeunes hommes de mon âge, j'avais envie de prendre femme. « Voici, dit-il à Net-no-» kwa, la plus belle et la meilleure de toute ma » postérité, je viens l'offrir à votre fils. » A ces mots, il partit, la laissant dans la cabane.

Cette jeune fille avait toujours été traitée par Net-no-kwa avec une bonté toute particulière, et passait, dans notre bande, pour l'une des femmes les plus désirables. Net-no-kwa parut un peu embarrassée et saisit enfin une occasion de me dire : « Mon fils, la femme que vous offre » O-zhusk-koo-kon est belle et bonne; mais » vous ne devez pas la prendre, parce qu'elle » porte dans son sein un mal qui la conduira au » tombeau avant un an : il vous faut une femme » forte et de bonne santé; faisons donc à cette » jeune fille un beau présent pour la traiter » comme elle le mérite, et renvoyons-la auprès de son père. » La jeune fille repartit, chargée de riches cadeaux, et, moins d'un an après, la prédiction de la vieille femme était accomplie.

Nous devenions, Mis-kwa-bun-o-kwa et moi, de jour en jour plus attachés l'un à l'autre; il est probable que Net-no-kwa ne désapprouvait point ma conduite; je ne lui en parlais pas, mais elle ne pouvait l'ignorer, et je découvris bientôt qu'elle en était instruite. J'avais, pour la pre-

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

mière fois, passé une grande partie de la nuit auprès de ma maîtresse; m'étant glissé fort tard dans notre cabane, je m'étais endormi. Le lendemain, au point du jour, un petit coup sec sur mes pieds nus me réveilla.

« Debout, dit la vieille femme qui se tenait » près de moi, une baguette à la main, debout, » jeune homme, qui allez prendre femme, met- » tez-vous donc à poursuivre le gibier; vous » monterez plus haut dans l'estime de la femme » de votre choix, si elle vous voit rapporter, de » bonne heure, le produit d'une chasse heu- » reuse, que si elle vous rencontre faisant le beau » dans le village, quand les chasseurs sont tous » partis. » Je n'avais rien à répondre, et je sortis armé de mon fusil. De retour à midi, avec toute la charge de moose gras que je pouvais porter, je la jetai aux pieds de Net-no-kwa en lui disant d'un ton rude : « Voici, vieille femme, » ce que vous m'avez demandé ce matin. » Elle fut très satisfaite et me donna des éloges; j'en conclus qu'elle n'avait point de méconten-

tement de ma liaison avec Mis-kwa-bun-o-kwa, et j'éprouvai beaucoup de joie de penser que ma conduite obtenait son approbation. Il y a beaucoup d'Indiens qui repoussent et négligent leurs vieux parens; mais, quoique Net-no-kwa fût devenue décrépite et infirme, j'avais alors, et j'ai toujours conservé pour elle, le respect le plus absolu.

Je redoublai de diligence à la chasse; presque toujours je rentrais de bonne heure, ou au moins avant la nuit, chargé de venaison; j'apportais à ma toilette toute l'élégance possible, et je me promenais dans le village en jouant quelquefois de la flûte indienne ou pe-be-gwun. Pendant quelque temps, Mis-kwa-bun-o-kwa prétendit ne pas vouloir me prendre pour mari; mais mon ardeur paraissant tendre à se ralentir, elle renonça tout à fait à cette affectation; de mon côté, je vis mon désir d'amener une femme dans ma cabane décroître rapidement de jour en jour; je fis quelques efforts pour rompre toutes nos relations et ne plus la visiter; quand elle vit

tement de ma liaison avec Mis-kwa-bun-o-kwa, et j'éprouvai beaucoup de joie de penser que ma conduite obtenait son approbation. Il y a beaucoup d'Indiens qui repoussent et négligent leurs vieux parens; mais, quoique Net-no-kwa fût devenue décrépite et infirme, j'avais alors, et j'ai toujours conservé pour elle, le respect le plus absolu.

Je redoublai de diligence à la chasse; presque toujours je rentrais de bonne heure, ou au moins avant la nuit, chargé de venaison; j'apportais à ma toilette toute l'élégance possible, et je me promenais dans le village en jouant quelquefois de la flûte indienne ou pe-be-gwun. Pendant quelque temps, Mis-kwa-bun-o-kwa prétendit ne pas vouloir me prendre pour mari; mais mon ardeur paraissant tendre à se ralentir, elle renonça tout à fait à cette affectation; de mon côté, je vis mon désir d'amener une femme dans ma cabane décroître rapidement de jour en

mon indifférence devenir de plus en plus évidente, elle essaya, tantôt par les reproches, tantôt par les larmes et les prières, d'émouvoir mon cœur; mais je ne dis point à la vieille femme de l'amener dans ma hutte, et de jour en jour j'éprouvais moins de penchant à la reconnaître publiquement pour ma femme.

Vers ce temps, j'eus à me rendre au comptoir de la rivière Rouge, et je partis avec un Indien de demi-sang qui appartenait à cet établissement; il avait un cheval fort léger, et la distance que nous devions parcourir a été depuis reconnue, par les planteurs anglais, de soixante-dix milles. Nous montions tour à tour à cheval, et celui qui devait aller à pied courait tenant le cheval par la queue. Toute la distance fut franchie en un seul jour. En revenant j'étais seul et sans monture; je voulus faire la course dans le même espace de temps, mais l'obscurité et l'excès de la fatigue me forcèrent de m'arrêter à dix milles de ma cabane.

Quand j'y arrivai le lendemain, je vis Mis-

kwa-bun-o-kwa assise à ma place. Comme je m'arrêtais sur la porte, hésitant à entrer, elle baissa la tête; mais Net-no-kwa, d'un ton rude qui ne lui était pas familier à mon égard, me dit : « Allez-vous tourner le dos à notre cabane et dés- » honorer cette jeune femme qui, sous tous les rap- » ports, vaut mieux que vous? Tout ce qui s'est » passé a été de votre choix et non du sien ou du » mien. Vous avez jusqu'à ce jour couru après » elle dans le village, allez-vous la repousser » comme si elle s'était jetée sur votre che- » min?... » Les reproches de Net-no-kwa ne me paraissaient pas tout à fait injustes; l'inclination parlait aussi. J'entrai et je m'assis auprès de Net-kwa-bun-o-kwa; nous devînmes de la sorte mari et femme.

Pendant mon voyage à la rivière Rouge, la vieille Net-no-kwa, sans s'inquiéter de mon consentement, avait fait son marché avec les parens de la jeune femme et l'avait amenée dans notre cabane, pensant bien qu'il ne serait pas difficile de me faire approuver sa conduite.

kwa-bun-o-kwa assise à ma place. Comme je m'arrêtais sur la porte, hésitant à entrer, elle baissa la tête; mais Net-no-kwa, d'un ton rude qui ne lui était pas familier à mon égard, me dit : « Allez-vous tourner le dos à notre cabane et dés-» honorer cette jeune femme qui, sous tous les rap-» ports, vaut mieux que vous? Tout ce qui s'est » passé a été de votre choix et non du sien ou du » mien. Vous avez jusqu'à ce jour couru après » elle dans le village, allez-vous la repousser » comme si elle s'était jetée sur votre che-» min?... » Les reproches de Net-no-kwa ne me paraissaient pas tout à fait injustes; l'inclination parlait aussi. J'entrai et je m'assis auprès de [illegible]-kwa-bun-o-kwa; nous devînmes de la sorte mari et femme.

Pendant mon voyage à la rivière Rouge, la vieille Net-no-kwa, sans s'inquiéter de mon consentement, avait fait son marché avec les parens de la jeune femme et l'avait amenée dans notre cabane, pensant bien qu'il ne serait pas

Dans la plupart des mariages entre jeunes Indiens, les parties les plus intéressées ont moins à faire que dans cette circonstance. La valeur des présens que les parens d'une jeune femme ont droit d'attendre (76), en échange de sa personne, diminue en proportion du nombre de maris qu'elle a déjà eus.

CHAPITRE XVIII.

—

Préparatifs de guerre contre les Sioux. — Mauvaise renommée des Muskegoes. — La ligne noire des bisons. — L'initiation des guerriers. — Camp des Indiens. — Opérations divinatoires. — Souvenirs des morts. — Autorité des chefs.

Quatre jours après mon retour de la rivière Rouge, nous partîmes pour les bois. Notre tribu se composait de Wa-me-gon-a-biew avec ses deux femmes, Waw-be-be-nais-sa, une femme et plusieurs enfans, moi et ma femme, Net-no-kwa

et sa famille. Nous dirigeâmes notre marche vers la rivière de *Craneberry* (le Pembinah), sur les bords de laquelle nous voulions choisir un site convenable pour laisser camper les femmes et les enfans pendant que nous irions nous joindre à une expédition qui se préparait contre les Sioux. L'emplacement choisi, nous tournâmes tous nos soins vers la chasse, afin de pouvoir laisser à nos familles assez de viandes sèches pour vivre en notre absence. Sorti un matin, seulement avec trois balles, je manquai deux fois un beau moose mâle, pour l'avoir tiré trop précipitamment; du troisième coup, je le blessai à l'épaule, et, le poursuivant, je ne tardai pas à l'atteindre. Mais comme je n'avais pas de balles, je pris les vis de mon fusil que je fis tenir avec des cordes, et ce ne fut qu'après avoir reçu trois de ces balles de nouvelle espèce que le moose tomba enfin.

Nous avions tué beaucoup de gibier et les femmes étaient occupées à le boucaner, lorsque, curieux de savoir où en était le parti de guerre

réuni à Pembinah et quand il se mettrait en marche, nous montâmes à cheval mon frère et moi, laissant Waw-be-be-nais-sa avec nos familles. Nous trouvâmes quarante Muskegoes prêts à partir dès le lendemain matin. Beaucoup d'Ojibbeways et de Crees s'étaient assemblés aussi; mais ils semblaient, en général, peu disposés à accompagner les Muskegoes, qui n'étaient pas en grande renommée parmi eux. Nous n'avions, mon frère et moi, ni mocassins, ni rien de ce que l'on emporte en pareille circonstance. Wa-me-gon-a-biew fut d'avis de retourner vers nos familles, et insista particulièrement sur ce que nous pourrions partir avec les Ojibbeways à la chute des feuilles pour une autre expédition. Mais je lui dis que pour rien au monde je ne voudrais perdre l'occasion qui se présentait, et que, d'ailleurs, nous pourrions prendre part aux deux expéditions. Le lendemain, nous partîmes avec les Muskegoes.

A la fin du second jour de marche, il ne nous restait plus aucune provision, et déjà la faim

se faisait sentir. En nous couchant la nuit dans notre camp, les oreilles contre terre, nous entendions un bruit qui nous parut devoir être celui d'une troupe de bisons; debout, nous n'entendions plus rien; et, dans la matinée suivante, nous ne découvrîmes aucun bison, quoique notre camp dominât une très vaste étendue de prairie. Mais, les oreilles contre terre, nous entendîmes encore le bruit à la même distance que la veille. Un détachement de huit hommes, dont je faisais partie, fut expédié dans la direction indiquée, et l'on désigna un lieu de rendez-vous pour passer la nuit et apporter les bisons que nous devions tuer. Nous partîmes de grand matin; plusieurs heures se passèrent sans rien découvrir. Enfin, nous aperçûmes une sorte de ligne noire qui se dessinait à l'horizon comme un rivage bas vu d'un côté à l'autre d'un lac. C'était une bande de bisons découverte à une distance de dix milles.

La saison du rut avait commencé, et le troupeau tout entier s'agitait en tumulte au milieu

des violens combats des mâles. Au bruit causé par le froissement des deux parties de leur sabot, quand ils levaient les pieds de terre, se joignait le mugissement furieux et répété des bisons, engagés tous dans leurs terribles et effrayans conflits. Nous savions que notre approche n'exciterait point parmi eux l'alarme qu'elle aurait produite en toute autre saison, et nous marchâmes droit au troupeau. En approchant, nous tuâmes un bison blessé, qui ne fit presque aucun effort pour nous échapper. Il avait dans les flancs des blessures où j'aurais pu plonger la main tout entière.

Comme nous savions que la chair des mâles n'était pas bonne à manger dans cette saison, nous ne voulions pas en tuer, quoiqu'il nous eût été facile d'en abattre un grand nombre. Nous descendîmes de cheval ; quelques uns restèrent pour garder nos montures, et les autres se glissèrent au milieu du troupeau, pour tâcher d'atteindre des femelles. Je m'étais séparé de mes compagnons, et, m'avançant trop, je restai

engagé au milieu des bisons. Aucune femelle ne s'était offerte à portée de fusil, lorsque des mâles se mirent à se battre très près de moi. Dans leur fureur, ils ne s'apercevaient pas de ma présence, et ils se ruèrent de mon côté avec une violence telle, qu'alarmé pour ma sûreté, je cherchai asile dans un de ces creux qui sont si communs dans les cantons où ces animaux abondent, et qu'ils font eux-mêmes pour s'y vautrer; mais ils se ruaient encore droit sur moi, et il me fallut faire feu pour les disperser. Je n'y réussis qu'après en avoir tué quatre. Cette fusillade effraya excessivement les femelles, et je vis bientôt que je n'en tuerais aucune dans ce quartier. Je regagnai mon cheval et j'allai rejoindre, à une assez grande distance, les Indiens qui avaient réussi à tuer une femelle grasse. Mais, comme il arrive d'ordinaire en de semblables chasses, tout le troupeau s'était enfui, à l'exception d'un mâle qui tenait encore les Indiens à distance quand j'arrivai.

« Vous êtes des guerriers, leur dis-je, vous

» allez loin de votre pays chercher un ennemi, » et vous ne pouvez pas enlever la femme de ce » vieux bison qui n'a rien dans les mains. » A ces mots, je marchai droit au bison, qui veillait sur sa femelle morte, à un peu plus de deux cents *yards* (77) de nous. Il ne me vit pas plutôt approcher qu'il s'élança contre moi avec une impétuosité telle que, me voyant en danger avec mon cheval, je rebroussai chemin en toute hâte. Les Indiens rirent de bon cœur de ma déconvenue, mais ne renoncèrent pas à s'emparer de leur proie. En partageant l'attention du bison et en se glissant vers lui de différens côtés, ils parvinrent à le tuer.

Tandis que nous découpions la femelle, le troupeau n'était pas loin, et une autre vieille femelle, que les Indiens supposèrent sa mère, suivant la trace du sang, vint fondre sur nous avec une grande impétuosité. Les Indiens, alarmés, s'enfuirent; la plupart n'avaient point leurs armes sous la main. J'avais eu soin de recharger mon fusil, et je le tenais armé. Couché

derrière, et tout contre les restes de la fille, j'attendis la mère jusqu'à très peu de distance, et je tirai. Elle se retourna, fit un ou deux soubresauts, et tomba morte. Nous avions alors la chair de deux femelles grasses; c'était tout ce qu'il nous fallait, et nous partîmes aussitôt pour le lieu du rendez-vous, où nous trouvâmes nos autres compagnons; un daim, tué sur la route, avait servi à diminuer leur faim.

Je commençai alors à prendre part aux cérémonies de ce que l'on pourrait appeler l'initiation des guerriers. Les trois premières fois qu'un homme marche à la guerre, les coutumes des Indiens le soumettent à diverses pratiques pénibles dont les vieux guerriers peuvent se dispenser. Le jeune guerrier doit toujours se teindre la figure en noir, porter un chapeau ou quelque autre ornement de tête, marcher sur les traces de guerriers plus anciens, et ne jamais les devancer. Il ne doit jamais non plus se gratter avec les doigts la tête ni aucune autre partie du corps; s'il y est contraint, il emploie un petit

bâton. Le vase dans lequel il mange ou boit, le couteau dont il se sert, ne doivent être touchés par aucun autre. Dans ces deux derniers cas, les observances des jeunes guerriers sont communes aux femmes chez quelques tribus dans les premiers temps de la menstruation. Le jeune guerrier, quelque longue et fatigante que soit la marche, ne doit ni boire, ni manger, ni s'asseoir pendant le jour; s'il fait halte un moment, il tourne la face vers son pays pour que le Grand Esprit puisse voir qu'il désire retourner à sa cabane.

La nuit, on observe un certain ordre dans le campement. S'il se trouve des branchages au lieu de la halte, on les plante en terre pour entourer le camp, auquel on donne une forme carrée ou oblongue, avec un passage ou porte à l'extrémité qui fait face au pays ennemi. S'il n'y a pas de branchages, une enceinte est entourée de la même manière par de petites baguettes ou des tiges d'herbes qui croissent dans la prairie. Près de la porte ou entrée du camp, le principal chef se

tient avec les vieux guerriers. Viennent ensuite, par rang d'âge et de réputation, les autres combattans ; et enfin, au fond du camp, les hommes à figures noircies qui font leurs premières campagnes.

Tous les guerriers, vieux et jeunes, dorment la face tournée vers leur terre natale. Quelque incommode que soit leur position, quelque fatigue qu'ils aient supportée, ils ne doivent, pour aucun motif, changer d'attitude ; il leur est interdit de reposer deux ensemble sur ou sous une même couverture. Dans les marches, les guerriers ne s'asseient jamais sur la terre nue; il leur faut pour siége au moins un peu de gazon ou de branches d'arbres. Ils doivent, autant que possible, éviter de se mouiller les pieds. S'ils sont obligés de passer au milieu d'un marais ou de traverser une eau courante, il leur est prescrit de conserver leurs vêtemens secs, et d'envelopper leurs jambes avec des feuilles ou de l'herbe, dès qu ls sortent de l'eau. Jamais ils ne marchent dans un sentier battu, s'ils peuvent l'éviter; dans le cas

contraire, ils se frottent les jambes d'une préparation portée à cet effet. Nul ne doit passer sur rien de ce qui appartient à un guerrier, comme son fusil, sa couverture, son tomahawk, son couteau, ou sa massue de guerre; ni sur les jambes, les mains ou le corps d'un homme assis ou couché. Si cette règle a été violée par inadvertance, celui dont les membres, les armes ou les meubles ont été l'objet de la profanation, doit saisir l'homme qui a enfreint ainsi les usages, et le jeter à terre. Celui-ci, fût-il de beaucoup le plus fort, se laisse renverser (78). Les vases qu'ils portent pour leurs repas sont ordinairement de petites tasses de bois ou d'écorce de bouleau, marquées au milieu. Les Indiens ont des signes qui distinguent les deux côtés : en allant, ils boivent toujours d'un côté; en revenant, toujours de l'autre. Au retour, quand ils ne sont plus qu'à une journée du village, ils suspendent tous ces vases aux arbres, ou les jettent dans la prairie.

J'aurais dû dire que, dans leurs bivouacs, le

chef envoie quelques uns de ses jeunes guerriers à quelque distance en avant préparer ce qu'on appelle le pushkwawgumme-genahgun, pièce de terre défrichée, où s'accomplit le ko-zau-bun-zichegun, c'est à dire les opérations divinatoires qui doivent faire découvrir la position de l'ennemi. Le lieu de la scène se dispose en enlevant le gazon sur une surface considérable, en forme de parallélogramme, et en rompant la terre avec les mains de manière à la rendre fine et meuble. On l'entoure ensuite de perches qui en défendent l'entrée.

Le chef, informé que tout est prêt, vient s'asseoir au bout opposé au pays ennemi. Là, après avoir chanté et prié, il dépose devant lui, au bord de la pièce de terre, que l'on peut comparer à une couche dans un jardin, deux petites pierres rondes. Quand il est resté quelque temps seul à supplier le Grand Esprit de lui montrer le sentier où il doit guider les jeunes hommes, un crieur, parti du camp, vient à lui, et retournant à moitié sur ses pas, appelle par leurs

noms les principaux guerriers en leur disant : « Venez fumer. » D'autres aussi que ceux qui ont été appelés peuvent, s'ils le veulent, s'approcher du chef, et tous ensemble examiner à la lumière le résultat du ko-zau-bun-zichegun. Les deux pierres placées par le chef sur le haut de la couche ont roulé jusqu'au bord inférieur, et c'est d'après l'espèce de sentier tracé par elles sur la terre meuble que l'on décide quelle direction sera suivie.

En ce lieu de divination, les offrandes d'habits, de grains et de toute autre nature que les chefs et les guerriers portent pour les sacrifices, sont exposées toutes les nuits sur un poteau, avec leurs jébi-ugs, ou souvenirs d'amis qui ne sont plus. Ces derniers doivent être jetés sur le champ de bataille, ou, s'il est possible, cachés dans les entrailles déchirées de leurs ennemis tombés dans le combat. Si un guerrier a vu mourir un enfant favori, il porte, s'il le peut, soit un vêtement, soit peut-être un jouet de cet en-

fant, ou plus souvent une boucle de ses cheveux qu'il doit jeter sur le champ de bataille.

Les éclaireurs qui précèdent tout parti guerrier dans le pays ennemi ne manquent jamais, en examinant les cabanes et les camps abandonnés, de ramasser et de conserver soigneusement tous les jouets abandonnés par des enfans, tels que de petits arcs ou même un fragment de flèche brisée. S'ils connaissent un homme qui ait perdu son enfant, ils les lui montrent en lui disant : « Votre petit garçon est en tel endroit ; nous » l'avons vu jouer avec les enfans de nos » ennemis. Voulez-vous aller le voir ? » Le malheureux père prend presque toujours ce jouet, le regarde quelque temps, se met à pousser des cris et veut marcher au combat. Un chef indien, entrant en campagne, n'a d'autre pouvoir sur ses guerriers que son influence personnelle (79). Il faut donc bien qu'il ait recours à toute espèce de moyens pour exciter et soutenir leur ardeur.

CHAPITRE XIX.

—

Prophète muskegoe. — Le *jébi*. — Ta-bush-shah, le chicaneur. — Lois de la guerre violées. — Lutte oratoire. — Désertion contagieuse. — Expédition manquée. — Mœurs du porc-épic. — Le daim rouge. — *Vendetta* indienne. — Présent dangereux. — Singulière coutume d'échange. — Ourse blanche. — Chasse aux ours. — Le lac de la Bosse du bison.

A-gus-ko-gaut, le chef muskegoe que nous accompagnions alors, se proclamait lui-même prophète du Grand Esprit, comme celui qui parut chez les Shawanees quelques années plus tard. Il avait, peu de temps auparavant, perdu son

fils, et il portait un *jébi* qu'il voulait laisser sur un champ de bataille; cette résolution donnait une nouvelle force à son désir d'atteindre les ennemis.

Un renfort de vingt hommes ne tarda pas à nous rejoindre, sous la conduite de Ta-bush-shah (le chicaneur). C'était un Ojibbeway d'un esprit inquiet et ambitieux, ne pouvant supporter qu'un autre que lui dirigeât une expédition contre les Sioux. Il passait pour craindre, par dessus toute chose, de voir ses actions d'éclat éclipsées par les prouesses d'un peuple aussi méprisé que les Muskegoes. Cependant il ne parut nullement opposé à notre entreprise, et il dit qu'il venait apporter aide à ses frères les Muskegoes. A-gus-ko-gaut ne pouvait pas ignorer les sentimens et les procédés de Ta-bush-shah; toutefois il le reçut avec les plus grandes apparences de plaisir et de cordialité.

Après plusieurs jours de marche, comme nous traversions de vastes prairies, notre soif devint telle, qu'il fallut violer quelques unes des

lois de la guerre. Les principaux Indiens connaissaient le pays, et savaient qu'il devait y avoir de l'eau à peu de milles de distance; mais la plupart des vieux guerriers, marchant à pied, étaient épuisés de chaud et de fatigue. Dans cette extrémité, il fallut que les guerriers à cheval allassent au hasard à la découverte de l'eau. Nous étions de ce nombre, Wa-me-gon-a-biew et moi. On convint de signaux, pour indiquer à notre petit corps d'armée la direction à suivre quand l'eau serait découverte. Je fus l'un des premiers à rencontrer un endroit où l'on pouvait se désaltérer; mais avant que tous y fussent parvenus, les souffrances de plusieurs étaient devenues excessives. Ceux qui étaient arrivés à la source tirèrent des coups de fusil pendant toute la nuit, et les traîneurs arrivèrent enfin par diverses directions. Quelques uns vomissaient du sang, d'autres étaient dans un véritable délire.

Auprès de cette source, un vieillard, nommé Ah-tek-oons (le petit caribou), fit un ko-zau-bun-zichegun, ou divination, et annonça ensuite

que, dans une certaine direction, était une bande nombreuse de guerriers sioux marchant droit à nous ; que si nous voulions tourner à droite ou à gauche, nous atteindrions leur pays sans être inquiétés, et pourrions surprendre les femmes dans les villages; mais que si nous les laissions arriver à nous et nous attaquer, ils nous massacreraient jusqu'au dernier. Ta-bush-shah parut ajouter foi sans réserve à cette prédiction ; mais le chef muskegoe et la plupart de ses guerriers ne voulurent pas y croire.

Cependant, quelques murmures se répandirent; plusieurs Indiens parlèrent tout haut d'abandonner A-gus-ko-gaut et de retourner dans leur pays ; mais plusieurs jours se passèrent sans autre événement que la découverte, par nos éclaireurs, d'un Indien isolé, qui se mit à fuir dès qu'on l'aperçut; l'on conjectura que ce devait être un guerrier siou. Un matin, nous approchâmes d'un troupeau de bisons, et, comme les vivres nous manquaient entièrement, plusieurs jeunes chasseurs se dispersèrent à leur

poursuite. Depuis la rencontre de l'Indien, nous ne marchions plus que la nuit, et restions cachés pendant tout le jour; mais, dans cette circonstance, les Muskegoes laissèrent leurs jeunes guerriers poursuivre les bisons en plein jour et sans précaution. Bien des coups de fusil furent tirés.

L'abondance régnait dans notre camp, et tout respirait un air de fête. Les guerriers s'étaient réunis pour manger en commun. Le repas achevé, Ta-bush-shah se leva et dit à haute voix: « Muskegoes, vous n'êtes pas des guerriers, » vous êtes venus bien loin de votre pays pour at- » taquer les Sioux. Des centaines de vos enne- » mis sont tout près de nous, et vous ne saurez » pas même en rencontrer un, à moins qu'ils ne » viennent tomber sur vous et vous tuer. » Après ce début, il annonça la résolution d'abandonner un parti si mal conduit, et de retourner dans son pays avec ses vingt hommes. Il est probable que le seul but de son voyage avait été de saisir

une occasion de désorganiser la bande d'A-gus-ko-gaut.

Quand il eut parlé, Pe-zhew-o-ste-gwon (la tête de chat sauvage), orateur du chef mus-kegoe, lui répliqua : « Nous voyons bien main-
» tenant pourquoi nos frères, les Ojibbeways et
» les Crees, ne voulaient point partir avec nous
» de la rivière Rouge. Vous êtes près de votre
» pays, et il vous importe peu de rencontrer les
» Sioux maintenant ou à la chute des feuilles;
» mais nous venons de très loin, nous portons
» avec nous et nous avons long-temps porté
» ceux qui furent nos amis et nos enfans; nous ne
» pouvons les déposer que dans le camp de nos
» ennemis. Vous savez bien que, dans un corps
» tel que le nôtre, et nombreux comme il l'est
» aujourd'hui, si un seul guerrier retourne sur
» ses pas, les autres le suivent un à un jusqu'à
» ce qu'il ne reste plus personne; c'est pour
» cela que vous êtes venus vous joindre à nous.
» Vous allez entraîner nos jeunes guerriers pour

» nous forcer à retourner sans avoir combattu. » A peine avait-il cessé de parler, que, sans répondre un seul mot, Ta-bush-shah se leva, et, tournant la tête vers son pays, se mit en marche avec ses vingt hommes.

Cette défection parut indigner les jeunes Muskegoes, et plusieurs d'entre eux firent feu sur les Ojibbeways qui s'éloignaient; ceux-ci voulurent riposter, mais leur chef, toujours prudent, sut arrêter ce premier mouvement, et son apparence de générosité produisit beaucoup d'effet parmi des hommes qui allaient devenir de dangereux ennemis. A-gus-ko-gaut et les principaux Muskegoes restaient assis en silence, et les jeunes guerriers se mirent, les uns après les autres, à suivre les traces des Ojibbeways. Wa-me-gon-a-biew suivit le torrent, et, au moment de son départ, je m'assis à quelques pas du chef. Pendant la plus grande partie du jour, A-gus-ko-gaut et ses plus fidèles guerriers se tinrent sans mouvement à la place où ils avaient entendu le discours de Ta-bush-shah; mais en-

fin le vieux chef, voyant sa troupe réduite de soixante hommes à cinq, ne put retenir ses larmes.

A ce spectacle, je me rapprochai de lui, et je lui dis que, s'il voulait continuer sa marche, je l'accompagnerais, dussé-je rester son compagnon. Les trois autres guerriers, comme ses amis particuliers, étaient tout prêts à le suivre; mais il me dit qu'il craignait de ne pas faire grand'chose avec si peu de forces, et que, si les Sioux venaient à nous découvrir, nous serions infailliblement massacrés. Ainsi l'expédition fut abandonnée, et chacun se mit à retourner par la voie la plus facile et la plus prompte, sans songer désormais à rien autre chose que sa sûreté et sa convenance. Je ne tardai pas à rejoindre Wa-me-gon-a-biew, et avec trois autres hommes nous formâmes un parti pour retourner ensemble; nous choisîmes une direction différente de celle de la plupart de nos compagnons. Le gibier abondait, et la faim ne se fit pas sentir.

Un matin, de bonne heure, enveloppé dans

ma couverture, j'étais couché sur un profond sentier de bisons, conduisant à travers une prairie à une petite crique près de laquelle nous campions. La chute de feuilles était fort avancée, et les herbes des prairies, depuis long-temps atteintes par la gelée, étaient devenues parfaitement sèches; pour ne pas brûler le gazon, nous avions allumé notre petit feu au milieu du sentier, à l'endroit où il traversait le coin de la banque; les autres Indiens, déjà debout, se tenaient à la droite ou à la gauche du sentier, préparant notre déjeûner, lorsque notre attention fut éveillée par un son inaccoutumé, et nous vîmes un porc-épic (80) venir à nous avec lenteur et gaucherie.

J'avais maintes fois entendu parler de l'imbécillité de cet animal sans en avoir jamais été le témoin. Il s'avança sans faire aucune attention aux objets qui l'environnaient, jusqu'à ce que son nez fût dans le brasier; alors, s'appuyant avec roideur sur ses pattes de devant, il se tint si près de la flamme poussée vers lui par le vent, qu'elle lui flambait les poils de la tête, et il resta

ainsi quelques minutes, ouvrant et fermant les yeux d'un air stupide. Enfin, un Indien, ennuyé de le voir, le frappa sur la tête avec un morceau de moose qu'il avait embroché sur une petite branche pour le faire rôtir; un autre le tua d'un coup de tomahawk, et nous mangeâmes une partie de sa chair qui était fort bonne. Les Indiens me racontèrent alors, et j'ai vu moi-même depuis, qu'un porc-épic, broutant la nuit le long d'une rivière, ne s'aperçoit pas de la présence de l'homme, lors même qu'on lui met sous le nez, au bout d'une pagaie, un peu de la nourriture qu'il cherche; il la reçoit et la mange tranquillement. Quand il est pris, il ne mord et n'égratigne point; toute sa défense est dans ses piquans barbelés et dangereux. Les chiens ne se décident que bien rarement à attaquer les porcs-épics, et, quand ils le font, il en résulte pour eux sinon la mort, au moins de graves blessures et de cruelles souffrances.

En quatre jours de marche, nous arrivâmes à la rivière du Grand-Bois, qui prend sa source

dans une montagne, coule long-temps à travers la prairie, disparaît pendant une longueur de dix milles et va se jeter dans la rivière Rouge. Au dessous de l'endroit où elle disparaît sous la prairie, elle prend un autre nom; mais c'est, sans aucun doute, la même rivière. Nous tuâmes sur ses bords un daim rouge (81) de l'espèce commune au Kentucky; cet animal se rencontre rarement dans le nord.

Quand je rejoignis ma famille, il ne me restait plus que sept balles. Aucun traiteur ne se trouvant dans le voisinage, il m'était impossible de renouveler ma provision. Cependant je tuai une vingtaine de mooses et d'élans. Souvent, quand on frappe un élan ou un moose, la balle ne traverse pas de part en part et peut servir encore.

La saison étant fort avancée, j'allai au comptoir de Mouse-River chercher quelques provisions, et là Wa-me-gon-a-biew prit le parti de vivre séparément. Net-no-kwa choisit de rester avec moi. Comme nous allions nous séparer,

nous rencontrâmes auprès du comptoir quelques membres d'une famille de Crees, qui, à une époque fort reculée, avait eu des querelles avec les ancêtres de Wa-me-gon-a-biew. Ils faisaient partie d'une bande considérable tout à fait étrangère à nous, et trop nombreuse pour qu'une lutte pût être égale. Nous fûmes instruits de leur projet de tuer Wa-me-gon-a-biew, et comme nous ne pouvions éviter d'être plus ou moins à leur discrétion, nous crûmes devoir nous concilier leur bonne volonté ou, au moins, acheter leur tolérance par un présent.

Nous avions deux barils de whiskey, nous les donnâmes à la bande, et un particulièrement au chef de la famille qui avait menacé Wa-me-gon-a-biew. Quand on se mit à les vider, un Indien, avec toutes les apparences d'une grande cordialité, invita mon frère à boire et voulut boire avec lui. Bientôt cet homme donna des signes d'ivresse; je l'avais observé; à peine avait-il bu, et il était parfaitement maître de lui-même. Je compris facilement ses projets, et je résolus

de protéger, autant qu'il serait en moi, Wa-me-gon-a-biew contre les embûches de ses ennemis. Dans l'espoir de nous concilier l'amitié de cette famille de Crees, nous avions allumé notre feu très près des leurs; trouvant mon frère beaucoup trop ivre pour en espérer la moindre discrétion, je le portai dans notre camp.

A peine l'avais-je déposé sous sa couverture, que je me vis entouré par la famille ennemie, armée de fusils et de couteaux. J'entendis parler de tuer Wa-me-gon-a-biew. Par bonheur notre présent avait tourné presque toutes les têtes, excepté celle de l'homme dont j'ai parlé, qui me semblait le plus à craindre de tous. Deux Indiens s'approchant pour poignarder Wa-me-gon-a-biew, je me jetai entre eux et je les en empêchai. Ils me saisirent alors par les bras, et je ne leur opposai aucune résistance; je savais qu'au moment de me frapper ils devaient me lâcher chacun d'une main, et c'était alors que je comptais m'échapper. J'avais empoigné fortement de la main droite et tenais caché dans le coin de ma

couverture un grand et fort couteau dans lequel j'avais mis beaucoup de confiance. Très peu d'instans après m'avoir saisi, l'Indien qui me tenait du côté gauche saisit son couteau pour me percer les côtes ; mais son compagnon, un peu ivre, s'apercevant qu'il avait laissé tomber son couteau, le pria d'attendre qu'il l'eût retrouvé pour l'aider à me tuer, laissa ma main droite libre, et courut faire sa recherche auprès du foyer.

C'était l'instant que j'attendais ; je me dégageai par une secousse subite, et je fis briller aux yeux de l'autre Indien la lame de mon couteau. J'étais libre et je pouvais sauver ma vie par la fuite ; mais je savais qu'abandonner Wa-me-gon-a-biew dans l'état où on l'avait mis, c'eût été le livrer à une mort certaine, et je résolus de ne pas le laisser dans cette position critique.

Les Indiens parurent, un moment, étonnés de ma résistance et de ma fuite ; ils ne le furent pas moins de me voir soulever mon compagnon ivre, et, en deux ou trois bonds, le placer dans un

canot tout prêt à partir. Je ne perdis pas de temps à traverser le court trajet qui séparait leur camp de la factorerie. Pourquoi ne tirèrent-ils pas sur moi pendant que la lueur de leur feu permettait encore de me distinguer? je ne saurais le dire : peut-être furent-ils un peu intimidés en me voyant si bien armé, si actif et si entièrement maître de ma raison. Cette dernière circonstance me donnait un avantage évident sur la plupart d'entre eux.

Bientôt après cette scène, Wa-me-gon-a-biew me quitta, selon sa première intention, et j'allai m'établir sur une rive de l'Assinneboin. Je n'y étais que depuis peu de jours, lorsque nous reçûmes la visite d'A-ke-wah-zains, frère de Net-no-kwa, et très peu de temps après nous vîmes, un jour, un Indien très âgé remontant la rivière dans un petit canot de bois. A-ke-wah-zains le reconnut aussitôt pour le père des hommes qui avaient si récemment menacé les jours de Wa-me-gon-a-biew. Le vieillard, s'entendant appeler, vint promptement aborder, et nous comprîmes

bientôt qu'il ignorait ce qui s'était passé entre ses enfans et nous. A-ke-wah-zains, en lui en faisant le récit, s'anima jusqu'à un tel excès de rage, que j'eus beaucoup de peine à l'empêcher de massacrer sur la place ce pauvre vieillard sans défense. Il me fallut le laisser s'emparer d'une partie du rhum qu'avait apporté son ennemi, et j'aidai ce dernier à s'échapper sur-le-champ; car je savais combien il serait peu sûr pour lui de se trouver parmi nous, lorsque sa liqueur commencerait à produire son effet.

Le même soir, A-ke-wah-zains me proposa son fusil court et léger en échange du mien qui était long, d'un bon poids et parfait. J'étais peu disposé à cet arrangement sans bien connaître la différence des deux armes, et Net-no-kwa n'en était nullement d'avis; mais je ne sus pas me décider à un refus tout à fait contraire aux usages des Indiens de cette contrée.

Vers ce temps-là, je tuai une vieille ourse parfaitement blanche. De ses quatre oursons, l'un était, comme elle, blanc avec les yeux et les on-

gles rouges, un rouge-brun et deux noirs. Pour la taille et les autres rapports, elle ressemblait à l'ours noir commun; mais elle n'avait rien de noir que la peau des lèvres. La fourrure de cette espèce est très belle; toutefois les traiteurs l'estiment moins que la rouge (82). La vieille ourse était très peu féroce, et je la tuai sans peine. Deux des oursons furent tués dans la bauge, les deux autres grimpèrent dans un arbre. Je venais de les abattre à coups de fusil, lorsque je vis arriver trois hommes attirés par le bruit de mes décharges. Ils étaient très affamés; je les conduisis à ma cabane, leur donnai à manger, et distribuai à chacun d'eux un morceau de viande au moment de leur départ. Le lendemain, je tirai un autre ours sur un petit peuplier, et j'eus occasion de reconnaître quel mauvais fusil m'avait donné A-ke-wah-zains, car je fis feu quinze fois sans succès; il me fallut grimper sur l'arbre et tirer l'ours à la tête à bout portant pour pouvoir l'abattre.

Peu de jours après, je fis lever, en même temps

qu'un élan, trois jeunes ours, qui grimpèrent sur un arbre. Je tirai ces derniers, et il en tomba deux; mais comme ils pouvaient n'être que blessés, je m'élançai aussitôt vers l'arbre. A peine y étais-je arrivé, que je vis la mère ourse accourir en toute hâte dans la direction opposée. Elle releva l'ourson qui était tombé le plus près d'elle et se tenant sur ses pattes de derrière, le tint dans celles de devant comme une femme porte son enfant. Elle le regarda un moment, flaira le trou de la balle qui l'avait atteint au ventre, puis voyant qu'il était mort, elle le jeta et courut droit à moi en grinçant des dents et se tenant si droit que sa tête s'élevait à la hauteur de la mienne. Tout cela se passa si rapidement, qu'à peine avais-je rechargé mon fusil; je n'eus que le temps de le relever pour tirer à bout portant. Jamais je n'avais mieux compris la nécessité d'un usage indien que je négligeais rarement. Après avoir déchargé son fusil, le premier devoir est de le recharger.

Pendant un séjour de près d'un mois, malgré

le mauvais état de mon fusil, je tuai vingt-quatre ours et dix mooses. Ayant amassé ainsi beaucoup de graisse (83) que nous ne pouvions pas manger, je visitai un *sunjegwun* que j'avais fait après avoir tué les vingt mooses avec les sept balles, et j'y déposai ces nouvelles provisions. Quand le gibier devint très rare, je me rendis en cet endroit avec ma famille dans l'intention d'y vivre de nos provisions jusqu'au printemps; mais Wa-me-gon-a-biew, sa famille et plusieurs autres Indiens avaient violé le sunjegwun; je le trouvai entièrement vide. Réduit ainsi à la crainte d'une misère prochaine, je me vis forcé de me mettre à la poursuite des bisons. Heureusement la rigueur de l'hiver repoussa les animaux dans les bois, et en peu de jours j'en tuai un grand nombre; je fus rejoint alors par Wa-me-gon-a-biew et plusieurs autres Indiens.

Nous étions campés dans un petit bouquet d'arbres dans la prairie; une nuit, la vieille femme et plusieurs autres membres de notre

famille rêvèrent qu'un ours était près de notre hutte; le lendemain matin, je le cherchai et le trouvai dans sa tanière. Je fis feu sur lui, et j'attendis un moment que la fumée de mon coup de fusil se fût dissipée : le voyant alors étendu au fond, je me baissai la tête en avant pour l'en tirer; mon corps couvrait en partie la tanière et interceptait le jour. Je ne m'aperçus qu'il vivait encore qu'au moment où je mis la main sur lui; il se releva et voulut sauter sur moi. Je m'enfuis de toute ma vitesse, mais il me serrait de si près, que pendant toute la course je sentis sur ma face la chaleur de son haleine; il aurait pu me saisir, il ne l'essaya pas. J'avais pu prendre mon fusil en m'élançant de sa tanière, quoique poursuivi de très près; aussitôt que je crus avoir gagné un peu de terrain, je lâchai par derrière un coup qui brisa la mâchoire de l'ours, et bientôt je l'eus tué.

Depuis cette épreuve, je pris plus de précaution, et n'entrai jamais dans la tanière d'un ours sans m'être assuré de sa mort. Vers la fin de

l'hiver, les bisons devinrent si communs dans nos alentours, que nous les tuions à coups de flèches, et que nous prenions quelques uns des plus jeunes avec des nœuds coulans de cuir.

Dans la saison du sucre, nous allâmes chasser les castors à Pe-kau-kau-ne-sah-kie-gun (le lac de la Bosse de bison), à deux journées de la source du Pembinah. Nos femmes nous accompagnèrent, et la vieille Net-no-kwa resta à récolter le sucre avec les enfans. Nous voulions tuer assez de castors pour pouvoir acheter chacun un bon cheval qui nous portât dans l'expédition contre les Sioux, l'été suivant. En dix jours, je tuai quarante-deux beaux et grands castors, et Wa-me-gon-a-biew à peu près autant. Nous nous rendîmes aussitôt à la factorerie de Mouse-River. M. Mackie m'avait promis de me vendre un très beau cheval de grande taille que j'avais déjà vu; je fus très mécontent d'apprendre qu'il l'avait cédé à la compagnie du Nord-Ouest, et je lui dis que, puisque le cheval s'était dirigé vers le nord-ouest, les castors sui-

vraient la même direction. Je passai donc sur l'autre rive et j'y achetai une grande cavale grise pour trente peaux de castors. C'était, à quelques égards, une aussi bonne monture que l'autre; mais elle ne me plaisait pas autant. Wa-me-gon-a-biew acheta aussi un cheval des Indiens, et nous allâmes rejoindre Net-no-kwa à la rivière du Grand-Bois; mais elle était partie pour la rivière Rouge, où nous la suivîmes.

CHAPITRE XX.

—

Ironie indienne. — Point d'honneur indien. — Religion du wawbe-no. — Tambour et crécelle des Indiens. — Jongleur américain. — Salamandre végétale. — Jalousie de chasseur. — Croyance des Indiens sur le tonnerre. — Entrée en campagne. — Divination nocturne. — Ojibbeways massacrés. — Chevaux volés. — Le Tonnerre rouge. — Le poteau des prisonniers. — La montagne Chef. — Le Canard noir. — Cri de guerre. — Désertion. — Contribution de guerre. — Retour d'une campagne sans résultats.

Nous séjournâmes quelque temps près de l'embouchure de l'Assinneboin. Beaucoup d'Indiens étaient rassemblés autour de nous et, entre autres, plusieurs parens de ma femme. Je ne les avais jamais vus. Parmi eux se trouvait un

de ses oncles, Indien perclus, qui n'avait pas marché depuis bien des années. On lui avait seulement dit que j'étais un homme blanc, et il en concluait que je ne pouvais pas chasser. Quand il vit ma femme : « Eh bien ! ma fille, » votre mari tue-t-il quelquefois du gibier ? — » Oui, répondit-elle, quand un moose ou un » élan a perdu sa route ou veut mourir, s'il » vient s'offrir arrêté sur son chemin, mon » mari ne le manque pas toujours. — N'est-il » pas allé chasser aujourd'hui ? reprit-il ; s'il » tue quelque pièce de gibier, j'irai la chercher, » je la rapporterai, et vous me donnerez la peau » pour faire des mocassins. » Il croyait plaisanter, mais je lui donnai, en effet, la peau d'un élan que je tuai ce jour-là. Mes chasses continuant à être heureuses, je donnai du gibier à tous les parens de ma femme, et je n'entendis plus parler de leurs moqueries.

Quelque temps après, le gibier devenant très rare, nous crûmes devoir nous séparer dans diverses directions. Je remontai l'Assinneboin

jusqu'à une distance de dix milles, et là nous trouvâmes, sous le commandement d'un homme appelé Po-ko-taw-ga-maw (le petit étang), deux huttes habitées par des Indiens, parens de ma femme. Au moment de notre arrivée, la femme du chef faisait cuire une langue de moose pour son mari, qui n'était pas encore rentré de la chasse ; elle nous la donna sur-le-champ, et ne s'en serait probablement pas tenue là, si son mari n'était pas arrivé. Dès ce moment, ils ne nous donnèrent plus rien, quoique nos petits enfans criassent de faim et qu'il y eût dans leur cabane des vivres en abondance. Il était trop tard et j'étais trop fatigué pour pouvoir chasser ce soir-là; cependant je ne voulus point permettre aux femmes de leur acheter de la viande, comme elles le désiraient.

A la première lueur du crépuscule, je pris mon fusil, et debout sur la porte de ma hutte, je dis à haute voix : « Po-ko-taw-ga-maw » est-il le seul qui puisse tuer des élans? » Ma femme sortit aussitôt, et me présenta un

morceau de viande boucanée, à peu près grand comme ma main, en me disant que sa sœur l'avait dérobé pour le lui donner. Beaucoup d'Indiens étaient déjà sortis de leur cabane, je lançai le morceau de viande au milieu des chiens en m'écriant : « Peut-on offrir une pareille nour-
» riture à mes enfans, lorsque les élans abon-
» dent dans les bois ? »

Avant midi, j'avais tué deux élans gras, et j'étais rentré dans ma hutte avec une lourde charge de viande fraîche. J'eus bientôt tué un grand nombre de bisons, et nous nous dispersâmes pour en boucaner la chair avant de quitter nos familles, pour l'expédition contre les Sioux. Nous allâmes ensuite dans les bois chercher de bonnes peaux d'élans et de mooses pour les mocassins. Les peaux des animaux qui vivent dans les prairies ouvertes sont tendres et ne font pas de bon cuir.

Un jour, comme nous marchions à travers les prairies, en nous retournant par hasard, nous aperçûmes, à quelque distance, un homme

chargé de bagages et portant deux grands ta-wa-e-gun-nums, ou tambours usités dans les cérémonies du waw-be-no. Nous cherchâmes une explication dans les yeux de nos jeunes femmes, et bientôt nous reconnûmes, dans le voyageur qui s'approchait, Pich-e-to, l'un des parens inhospitaliers que nous venions de quitter. La figure de Shaw-shish, la jeune fille Bahwetig, trahissait quelque connaissance des intentions de Pich-e-to.

En ce temps-là, le waw-be-no était à la mode chez les Ojibbeways; mais les vieillards et les hommes les plus estimés l'ont toujours considéré comme une fausse et dangereuse religion. Les cérémonies du waw-be-no diffèrent essentiellement de celles du métai, et sont accompagnées ordinairement de beaucoup de licence et de désordre. Le ta-wa-e-gun, qui sert de tambour dans cette danse, ne ressemble pas au woin-ah-keek ou me-ti-kwaw-keek, en usage dans le métai. Le premier est fait d'un cerceau de bois tendu comme le tambour des soldats; le second

n'est qu'un morceau de tronc d'arbre creusé par le feu avec une peau liée par dessus le she-zhégwun ou crécelle, et diffère aussi par sa construction de l'instrument employé dans le métai.

Dans le waw-be-no, hommes et femmes dansent et chantent ensemble; il y a surtout force jeux et jongleries avec le feu. Les initiés prennent dans leurs mains, et quelquefois dans leur bouche, des charbons ardens ou des pierres rougies au foyer; d'autres fois ils font tenir, au fond de leurs mains mouillées, de la poudre qui, séchée par les charbons ou les pierres, produit enfin une explosion. Parfois, encore, un des principaux acteurs d'un waw-be-no a devant lui une chaudière que l'on retire bouillante du brasier; avant qu'elle ait pu se refroidir, il plonge ses mains au fond et en retire une tête de chien ou de tout autre animal; puis il déchire à belles dents la chair brûlante encore, en chantant et dansant comme un fou autour de la chaudière. Ce mets dévoré, il brise et jette les os, toujours chantant et cabriolant.

Les Indiens savent absorber les effets du feu et des substances brûlantes : ils voudraient faire croire aux ignorans qu'ils ont une puissance surnaturelle ; mais toute leur magie se réduit à la connaissance de certaines herbes (84) dont la préparation rend insensibles au feu les parties sur lesquelles on les applique. Les plantes qu'ils emploient sont le waw-be-no-wusk et le pe-zhe-ke-wusk. La première croît abondamment dans l'île de Mackinac, les habitans des États-Unis l'appellent *yarrow* (mille-feuille); l'autre se trouve dans les prairies : ils les mêlent et les broient ou les mâchent ensemble, pour en frotter leurs mains et leurs bras. Le waw-be-no-wusk ou *yarrow*, mis en cataplasme, est un excellent remède pour les brûlures; les Indiens s'en servent beaucoup. Le mélange des deux plantes donne à la peau, même à celle des lèvres et de la langue, une étonnante faculté de résister aux effets du feu.

Pich-e-to nous atteignit enfin et fit halte avec nous. La vieille Net-no-kwa ne perdit pas de

temps pour s'enquérir de ses projets ; quand elle vit qu'ils ne s'étendaient pas plus loin que la jeune fille Bahwetig, elle y donna son consentement, et les maria à l'instant même. Le lendemain matin, Waw-be-be-nais-sa, qui était venu avec moi, ainsi que Wa-me-gon-a-biew, à l'embouchure de l'Assinneboin, tua un élan mâle, et moi je tuai un moose. Je commençai, vers ce temps, à modifier ma manière de chasser ; je résolus, quelque fatigue qu'il dût m'en coûter, de rapporter, autant que possible, toute pièce de gibier que j'aurais tirée. Cette détermination bien arrêtée, je devins beaucoup plus soigneux dans ma manière d'approcher des animaux, et plus attentif à ne faire feu qu'à bonne portée. Je pris ce parti au printemps ; je chassai beaucoup et tuai un grand nombre d'animaux durant l'été ; dans tout cet espace de temps, je ne manquai pas plus de deux coups. Il faut bien de l'adresse et de la précaution pour tuer les mooses en toute saison, particulièrement en été.

Comme je commençais à être réputé bon chas-

seur, Waw-be-be-nais-sa devint jaloux de mes succès; souvent, en mon absence, il entrait dans ma hutte et courbait mon fusil, ou bien il l'empruntait sous prétexte de réparations nécessaires au sien, et ne me le rendait jamais que plié ou gâté de quelque autre manière.

Dans les premiers jours du printemps, il éclata de violens orages. Une nuit, Pich-e-to, effrayé de la violence de la tempête, se leva et offrit du tabac au tonnerre en le suppliant de cesser de gronder. Les Ojibbeways et les Ottawwaws croient que le tonnerre est la voix de certains êtres animés qu'ils appellent An-nim-me-keegs. Les uns les regardent comme des hommes, les autres disent qu'ils ont plus de ressemblance avec des oiseaux. Il est douteux s'ils reconnaissent une connexion indispensable entre le coup de tonnerre et l'éclair qui le précède ; ils croient que l'éclair est un feu, et beaucoup d'entre eux affirment qu'en fouillant la terre à l'instant même, au pied d'un arbre qui vient d'être frappé de la foudre, on doit

trouver une boule de feu. Je l'ai bien des fois cherchée sans la trouver : j'ai reconnu la trace de l'éclair le long du bois, presque jusqu'à la pointe d'une grande racine ; mais, à l'endroit où elle cessait, je n'ai jamais rien découvert d'étranger à la nature du sol.

Après le dernier orage dont je viens de parler, nous vîmes, le matin, un orme encore embrasé, que la foudre avait frappé dans la nuit. Les Indiens ont une terreur superstitieuse de ce feu, et nul d'entre eux ne voulut en aller chercher pour remplacer le nôtre que la pluie avait éteint; je m'y décidai enfin, et j'en rapportai, mais non sans appréhension. J'avais moins d'objets de crainte que les Indiens, sans être cependant tout à fait à l'abri des frayeurs qui les poursuivent partout.

Après avoir tué et boucané beaucoup de gibier, nous élevâmes un sunjegwun pour y déposer les vivres nécessaires à nos femmes pendant notre absence. Mes préparatifs de voyage n'étaient pas encore achevés, lorsqu'un parti de

guerre de deux cents Sioux environ tomba sur nous et nous tua quelques hommes; un petit parti d'Assinneboins et de Crees s'était déjà mis en marche pour le pays des Sioux, et ayant trouvé par hasard la trace de ces deux cents hommes, les avait épiés pendant quelque temps d'assez près pour apercevoir plus d'une fois la tête de grue dont le chef se servait au lieu de pierre ronde dans le ko-sau-bun-zitch-e-gun, ou divination nocturne, afin de découvrir la position de l'ennemi.

Cette petite bande de Crees et d'Assinneboins n'avait pas eu le courage de tomber sur les Sioux; mais elle avait expédié des messagers aux Ojibbeways par une route détournée. Ces hommes s'étaient rendus à la hutte d'un chef ojibbeway qui chassait en avant de sa tribu; ce chef dédaigna les mesures de prudence : en se retirant immédiatement au fort du Traiteur, il aurait évité le danger qui le menaçait. Il fit cependant quelques préparatifs de départ; mais sa vieille femme, jalouse d'une plus jeune qui était

alors en plus grande faveur, lui adressa des reproches sur ce qu'il avait donné plus à la jeune femme qu'à elle : « Vous me persécutez depuis » long-temps, lui répondit-il, par votre jalousie et » par vos plaintes; mais je n'en entendrai plus » rien. Les Sioux sont près d'ici, je vais les at- » tendre. » Il resta donc et continua à chasser.

Un matin, de bonne heure, il grimpa sur un chêne voisin de sa hutte pour découvrir les bisons dans la prairie, et en voulant descendre il fut tué par deux jeunes Sioux qui étaient restés cachés parmi des noisetiers une grande partie de la nuit. Il est probable qu'ils auraient pu tomber sur lui plus tôt, et que la peur les en empêcha; mais déjà le galop des chevaux se faisait entendre, et à peine les Indiens qui vivaient sous le toit du chef avaient-ils pu s'élancer hors de la hutte, que les deux cents Sioux à cheval arrivaient devant la porte. L'un des deux éclaireurs était oncle de Wah-ne-tah (85), aujourd'hui chef bien connu des Yanktongs (86), et le parti était conduit par son père. Wah-ne-tah lui-même était

de cette expédition, mais il n'avait pas encore toute la réputation qu'il s'est faite depuis. Le combat continua pendant le reste du jour; tous les Ojibbeways, au nombre de vingt, furent tués, sauf Aisanse, frère du chef, deux femmes et un enfant.

M. H..., traiteur à Pembinah, donna aux Ojibbeways un baril de poudre de dix gallons, et cent livres de balles pour faire la guerre au parti qui avait tué le chef, son beau-père. Quatre cents hommes se mirent en campagne : c'étaient cent Assinneboins, près de trois cents guerriers, tant Crees qu'Ojibbeways, et quelques Muskegoes. Dès le premier jour de notre départ de Pembinah, une centaine d'Ojibbeways désertèrent; dans la nuit suivante, beaucoup d'Assinneboins suivirent cet exemple en volant un grand nombre de chevaux; quatre, entre autres, appartenaient à Wa-me-gon-a-biew et à moi. Ce fut un grand malheur pour moi qui, ayant compté faire cette expédition à cheval, ne m'étais chargé que de sept paires de mocassins. J'allai trouver Pe-shau-ba, chef de la bande des Ottawwaws dont je faisais

partie, et je lui dis que je voulais exercer des représailles sur le petit nombre d'Assinneboins restés encore avec nous; mais il ne voulut pas y consentir, me remontrant avec beaucoup de raison que nos dissensions intestines, ainsi animées par moi, entraîneraient des querelles dont le résultat certain serait la ruine de tous les projets de notre parti.

Son avis, dont je connaissais l'à-propos dans l'intérêt général, ne changeait rien à mes griefs particuliers. Je m'adressai, tour à tour, à chacun des Ottawwaws, et à quelques Ojibbeways, que je regardais comme mes amis, pour leur persuader de m'aider à enlever les chevaux des Assinneboins. Nul ne voulut s'y prêter, sauf un jeune homme, nommé Gish-kau-ko, parent de celui qui m'avait amené en captivité dans mon enfance. Il consentit à surveiller, avec moi, les treize Assinneboins demeurés encore dans notre parti, et à m'aider, si l'occasion s'en présentait, à leur prendre des chevaux. Bientôt après, je vis, un matin, huit de ces hommes rester fort tard

dans leur campement, et je conjecturai qu'ils allaient déserter. J'appelai Gish-kau-ko pour les épier avec moi, et quand la plus grande partie des Ojibbeways se furent mis en marche, nous vîmes ces Assinneboins sauter à cheval et se diriger vers leur pays.

Ils étaient bien armés; comme nous savions qu'il nous serait impossible d'enlever leurs chevaux par violence, nous marchions, sans armes, sur leurs traces. L'un d'eux s'arrêta, laissant son parti marcher en avant, et descendit de cheval pour venir nous parler; mais ils se tinrent bien trop sur leurs gardes pour nous donner l'occasion d'exécuter notre dessein. Nous essayâmes les supplications, et, voyant enfin qu'il n'y avait plus d'espoir, je leur dis que leurs cinq compagnons, restés dans notre camp, ne seraient pas en sûreté. Cette menace, loin de produire aucun bon effet, les décida seulement à expédier aussitôt un messager, sur le plus vite de leurs chevaux, pour avertir ces hommes de se garder de moi.

Nous rejoignîmes, à pied, notre petit corps

d'armée, et je saisis la première occasion d'aller visiter les cinq Assinneboins restés encore avec nous; mais, prévenus de notre approche, ils s'enfuirent avec leurs chevaux. Auprès d'un lac voisin de la rivière Rouge, nous trouvâmes pendu à un arbre, dans les bois, le corps d'un jeune Siou appelé le *Tonnerre rouge*. Nous étions alors sur la trace du parti ennemi qui se retirait après avoir tué notre chef, et que ce jeune homme avait accompagné; les Ojibbeways jetèrent le cadavre par terre, le frappèrent à coups de poing et à coups de pied, et finirent par le scalper; Pe-shau-ba défendit à tous les jeunes guerriers de son parti de se joindre aux Ojibbeways dans ces outrages indignes de véritables hommes. Un peu plus loin, nous rencontrâmes un poteau de prisonnier où nos ennemis avaient attaché plusieurs captifs, et nous apprîmes ainsi que quelques uns de nos amis avaient été pris vivans. Les traces du parti étaient fraîches encore; nous n'en étions guère qu'à deux ou trois journées.

A notre arrivée au lac *Traverse*, notre nombre se trouvait réduit à cent vingt, dont trois Assinneboins de demi-sang, une vingtaine de Crees, autant d'Ottawwaws, et tout le reste de la nation des Ojibbeways. Beaucoup de nos compagnons avaient été découragés par des divinations défavorables, et entre autres par Pe-shau-ba, dès la première nuit après notre départ de Pembinah. Il nous dit avoir aperçu en songe les yeux des Sioux semblables au soleil; ils voyaient partout et découvraient toujours les Ojibbeways avant qu'ils fussent assez près pour les frapper; il avait vu aussi notre parti revenir sain et sauf et sans escalpes; mais il ajoutait que, sur la gauche du lac Traverse, opposée à notre route, il avait aperçu des huttes de Sioux isolées qu'il irait visiter à son retour.

En plein ouest de ce lac, à deux journées de marche, s'élève une montagne appelée O-ge-mah-wud-ju (la montagne Chef), et près d'elle le village auquel appartenait le parti armé dont nous suivions les traces. En approchant de cette

montagne, nous nous tenions de plus en plus sur nos gardes, presque toujours cachés dans le bois pendant le jour, et marchant la nuit. Arrivés enfin à une distance de peu de milles, nous fîmes halte au milieu de la nuit, attendant les premières lueurs (du crépuscule), heure ordinaire des attaques des Indiens. La nuit déjà fort avancée, un guerrier de grande réputation, nommé le *Canard noir*, prit son cheval par la bride et se dirigea vers le village, en me permettant de l'accompagner. Nous atteignîmes, au point du jour, le petit coteau qui dérobait notre approche à la vue de nos ennemis. Le Canard noir, élevant la tête avec précaution, aperçut deux hommes qui se promenaient à peu de distance de lui : alors, redescendant un peu le coteau, il agita sa couverture d'une manière convenue pour faire signe aux Ojibbeways d'accourir.

Aussitôt tous les vêtemens furent arrachés, et en un instant toute la bande nue apparut aux pieds du Canard noir; les guerriers marchèrent ensuite en silence, mais rapidement, jusqu'à la

crête du coteau et s'arrêtèrent à la vue du village. A cet aspect, les deux hommes, loin de fuir, vinrent à nous d'un air délibéré, et nous vîmes s'arrêter devant les chefs deux guerriers de notre parti : à la dernière halte, ils nous avaient quittés sans en prévenir personne, pour aller reconnaître la position de l'ennemi; mais ils avaient trouvé le camp abandonné depuis bien des heures, et quand nous arrivâmes, ils s'amusaient à faire fuir les loups qui venaient rôder dans les débris.

A leur vue, le sas-sah-kwi ou cri de guerre avait été poussé par toute la troupe; ce cri, fort et pénétrant, intimide et abat les faibles, mais il anime les guerriers qui se préparent à combattre; il produit aussi, comme je l'ai reconnu en plus d'une rencontre, un effet surprenant sur les animaux. J'ai vu un bison effrayé de ce bruit au point de tomber sans pouvoir se relever ni faire aucune résistance; un ours en est quelquefois si épouvanté, qu'il fuit sa tanière ou tombe de son arbre, hors d'état de pourvoir à sa sûreté.

Les chefs qui nous guidaient ne voulurent point renoncer à leurs projets, et nous suivîmes, jour par jour, les traces récentes des Sioux. Nous trouvions toujours, dans les endroits de leurs campemens, la place de leur ko-sau-bun-zitch-e-gun, dont l'aspect nous démontra qu'ils étaient fort exactement instruits de notre marche. Il régnait alors, parmi nos jeunes guerriers, une propension manifeste à déserter; les chefs travaillaient à la prévenir en plaçant quelques hommes de confiance en sentinelles dans les campemens et dans les marches; mais cette mesure, que l'on emploie le plus souvent, est bien loin de produire d'heureux effets; elle semble même augmenter de beaucoup le nombre des désertions, peut-être parce que les jeunes guerriers ne peuvent supporter aucune espèce de contrainte : aussi se montrèrent-ils de plus en plus inquiets et agités, lorsque nous eûmes dépassé la source de la rivière de Saint-Pierre, toujours à la poursuite des Sioux. Les traiteurs or vers la partie supérieure du cours

de cette rivière, un fort où les Sioux s'étaient réfugiés. A une journée de distance de cet endroit, la crainte et l'hésitation se manifestèrent dans presque toute la bande. Les chefs parlèrent d'envoyer des jeunes guerriers pour examiner la position de l'ennemi; mais nul jeune guerrier ne s'offrit pour cette mission.

Nous restâmes quelque temps sans avancer ni reculer, et cette occasion fut mise à profit pour subvenir aux besoins de quelques uns d'entre nous qui manquaient de mocassins, ou d'autres objets de première nécessité. Tout homme qui, faisant partie d'une expédition de guerre, se trouve dépourvu de mocassins, de poudre et de balles, ou de tout autre objet commun également nécessaire, prend à la main un échantillon de ce qui lui manque, ou, si c'est une paire de mocassins, en porte un seul et se promène dans le camp, s'arrêtant quelques minutes devant ceux qu'il croit en état de venir à son aide. Il n'a rien à dire, car le plus ordinairement ceux qui ont en abondance ce dont il a besoin sont tout dis-

posés à lui en donner. S'il ne réussit pas, le chef du parti va d'un homme à un autre, et prend les objets nécessaires chez ceux qui en sont le mieux pourvus. Dans ces occasions, le chef est en grande tenue de combat, accompagné de deux ou trois jeunes guerriers.

Après deux jours de halte tout près du fort des Traiteurs, nous fîmes tous volte-face; nous ne renonçant pas entièrement à nos premiers projets, nous retournâmes aux environs de la montagne Chef, où nous espérions de rencontrer quelques uns de nos ennemis. Nous avions un si grand nombre de chevaux, et nos jeunes guerriers battaient la campagne avec tant d'insouciance et de bruit, qu'il n'y avait aucune chance de les approcher : aussi ne nous arrêtâmes-nous pas long-temps auprès de la montagne. Dans notre retraite, en traversant les plaines, nous découvrîmes que nous étions suivis par un parti d'une centaine de Sioux.

Aux bords du Gaunenoway, rivière considérable, qui prend sa source dans la montagne

Chef et va se jeter dans la rivière Rouge, à plusieurs journées du lac *Traverse*, Pe-shau-ba eut une querelle avec un Ojibbeway, nommé Ma-me-no-guaw-sink, au sujet d'un cheval enlevé par moi à des Crees, amis des Ojibbeways, qui long-temps auparavant m'avaient volé le mien. Cet homme, ayant tué un Cree, cherchait une occasion de se faire des amis chez ce peuple. Un jour que nous marchions, Pe-shau-ba et moi, à peu de distance du gros de notre bande, et que je conduisais le cheval dont je m'étais emparé, Ma-me-no-guaw-sink vint à nous avec quelques amis et réclama le cheval; mais Pe-shau-ba, armant son fusil, lui en appuya le canon sur le cœur et l'intimida tellement par ses reproches et ses menaces, qu'il n'osa plus insister. Les Ottawwaws, au nombre de dix, firent halte, et Pe-shau-ba toujours à leur tête, ils se placèrent à l'arrière-garde pour éviter toute nouvelle dispute relative à ce cheval. Aucun d'eux ne paraissait vouloir souffrir que je l'abandonnasse.

Quatre hommes de notre expédition allèrent

en six jours de la montagne Chef à Pembinah ; mais le gros de la bande, quoique nous fussions montés pour la plupart, mit dix jours à faire ce trajet. Un des quatre était un vieil Ottawwaw de Wau-gun-uk-kezze ou l'*Arbre croche*. En arrivant à Pembinah, j'appris que ma famille était partie pour l'embouchure de l'Assinneboin. Notre troupe s'étant tout à fait dispersée, et presque tous mes amis particuliers m'ayant quitté à Pembinah, mon cheval me fut volé pendant la nuit. Je sus qui l'avait pris; cet homme campait à peu de distance, et dès le matin je me mis en marche, les armes à la main, pour reprendre mon cheval; mais je rencontrai Pe-shau-ba qui, sans un seul mot de question, comprit mon projet et me défendit formellement d'aller plus loin.

Pe-shau-ba était bon, et avait sur sa bande une grande influence. J'aurais pu désobéir à ses injonctions positives, mais je ne le voulus pas, et je revins avec lui. Je n'avais plus de mocassins, et j'étais si vivement irrité de la perte de

mon cheval, que je ne pouvais pas manger. En arrivant au terme de ma course à deux journées de Pembinah, j'étais épuisé de fatigue, j'avais les pieds enflés et écorchés, et je trouvai ma famille affamée. Mon absence avait duré trois mois; trois mois de marches longues et pénibles sans aucun résultat.

Il me fallut aller aussitôt à la chasse, et cependant mes pieds avaient tellement souffert, que je ne pouvais me tenir debout sans beaucoup de peine; mais j'eus le bonheur de tuer un moose dès ma première sortie, dans la matinée qui suivit mon arrivée. Le même jour, la terre fut couverte de deux pieds de neige; ce qui me permit de tuer du gibier en abondance.

Dialecte
coutum
talité.
sailles.

Peu
les Ass
mon c
pour al
tenté s

CHAPITRE XXI.

—

Dialecte des Assinneboins. — Vol de chevaux. — Singulière coutume. — Intérieur d'une famille d'Assinneboins. — Hospitalité. — Ours gris. — Querelles. — Cheval enlevé par représailles. — Poltronnerie d'un Indien.

Peu de temps après mon retour, j'appris que les Assinneboins s'étaient vantés de m'avoir pris mon cheval. Comme je faisais mes préparatifs pour aller le reprendre, un Ojibbeway qui avait tenté souvent de me dissuader de toute tentative

de ce genre me donna un cheval, sous condition de renoncer à mes projets ; aussi n'en parlai-je plus pendant quelque temps.

Ayant passé l'hiver à l'embouchure de l'Assinneboin, j'allai récolter du sucre aux bords de la rivière du Grand-Bois. Là, on me dit que les Assinneboins se vantaient encore de m'avoir enlevé mon cheval; et j'obtins enfin, par persuasion, que Wa-me-gon-a-biew m'accompagnât dans une course entreprise pour le reprendre. En quatre jours de marche, nous arrivâmes au premier village assinneboin, à dix milles du comptoir de Mouse-River. Ce village se formait d'une trentaine de cabanes de peaux. Nous fûmes découverts avant d'y parvenir, parce que les Assinneboins, étant une bande révoltée des Sioux alliée aux Ojibbeways, craignent sans cesse d'être attaqués par leur ancienne nation, et tiennent toujours des éclaireurs à surveiller l'approche des étrangers. La querelle qui eut pour suite la séparation de cette bande d'avec les Bwoir-nugs ou *Rôtisseurs*, comme les Ojibbeways appellent

les Sioux, avait eu pour cause une dispute relative à une femme et ne datait pas alors de bien des années. Tant d'Ojibbeways et de Crees vivent maintenant parmi eux, qu'ils entendent presque tous la langue des Ojibbeways, et cependant leur dialecte en diffère beaucoup. C'est presque littéralement celui des Sioux.

Au nombre des hommes qui vinrent à notre rencontre, était Ma-me-no-kwaw-sink, celui-là même qui avait eu une querelle à mon sujet avec Pe-shau-ba, quelques mois auparavant; il nous demanda en s'approchant ce que nous venions faire. « Reprendre, lui répondis-je, les chevaux » que nous ont volés les Assinneboins. » « Il » vaudrait mieux, reprit-il, vous en retourner » comme vous êtes venus; car, si vous allez au » village, vous y laisserez votre peau. » Sans faire attention à ces menaces, je m'informai de Ba-gis-kun-nung, dont la famille avait volé nos chevaux : on me répondit qu'on ne pouvait me rien dire de positif; mais, ajouta-t-on, après le retour du parti de guerre, Ba-gis-kun-nung et

ses fils étaient allés chez les Mandans, et n'en étaient pas revenus encore. A leur arrivée chez les Mandans, l'ancien propriétaire de ma jument l'avait reconnue et reprise au fils de Bagis-kun-nung, qui, pour s'indemniser, avait volé un beau cheval noir, et s'était enfui : l'on n'en avait pas entendu parler depuis cette disparition.

Wa-me-gon-a-biew, découragé, intimidé peut-être par cet accueil, voulut me dissuader d'aller plus loin, et voyant que ses avis ne m'ébranlaient pas, retourna seul vers sa famille. Je n'avais pas perdu courage, et j'aimais mieux visiter tous les villages, tous les camps des Assinneboins que de revenir sans mon cheval. J'allai au comptoir de Mouse-River où, sur l'exposé des motifs de mon voyage, on me donna deux livres de poudre, trente balles, plusieurs couteaux et divers petits objets avec des instructions sur la route à suivre jusqu'au village le plus prochain. En traversant une prairie très vaste, j'aperçus à terre, assez loin de moi, quelque chose qui res-

semblait à un tronc de bois; comme je savais qu'il ne pouvait y en avoir à cette place, à moins que quelqu'un n'en eût apporté, je pensai que c'était plus probablement un vêtement ou même le corps d'un homme mort soit en voyage, soit à la chasse.

Je m'approchai avec précaution, et je reconnus enfin que c'était un homme couché sur le ventre, un fusil à la main, à l'affût des oies sauvages; son attention se fixait en sens inverse de mon approche, et j'étais arrivé tout près de lui sans avoir été découvert, lorsqu'il se leva et fit feu sur une bande d'oies. Je m'élançai aussitôt sur lui; le bruit des clochettes et des bijoux d'argent dont j'étais paré lui révéla mon approche, mais je le saisis sans lui laisser le temps de faire aucune résistance, son fusil étant déchargé; se voyant pris, il cria : « Assinneboin. » Je répondis : « Ojibbeway. » Nous fûmes contens l'un et l'autre de voir que nous pouvions nous traiter en amis; mais la dissemblance de nos dialectes ne nous permettait pas de converser en-

semble : je lui fis signe de s'asseoir à terre auprès de moi, et il s'assit aussitôt. Je lui donnai une oie que j'avais tuée peu auparavant, et, après quelques momens de repos, je lui fis comprendre que je voulais l'accompagner à sa cabane.

Deux heures de marche nous amenèrent en vue de son village, et il me précéda au foyer de sa famille. En entrant sur ses pas, je vis un vieillard et une vieille femme se couvrir la tête de leurs couvertures, tandis que mon guide se glissait sur-le-champ dans une petite loge assez grande seulement pour recevoir une personne et la cacher à la vue du reste de la famille; sa femme lui porta son repas dans cet appartement séparé, d'où, sans se laisser voir, il s'entretenait avec ceux qui se tenaient dans la cabane; quand il voulait sortir, sa femme avertissait les vieillards qui se cachaient la tête, et il en était toujours de même lorsqu'il rentrait.

Cette coutume est strictement observée par les hommes mariés chez les Assinneboins, et, je le crois aussi, chez les Bwoir-nugs ou Dah-ko-tahs,

comme ils se nomment eux-mêmes; on sait qu'elle existe chez les Omowhows du Missouri. Elle ne se borne pas aux rapports des hommes avec les pères et mères de leurs femmes; elle s'étend jusqu'aux oncles et aux tantes, et c'est un égal devoir pour le mari et pour les parens de sa femme d'éviter de se voir les uns les autres. Si un homme entre dans une hutte où se trouve son gendre, celui-ci se cache la figure jusqu'à son départ. Les jeunes hommes, tant qu'ils restent dans la famille de leurs femmes, ont une petite cabane distincte dans l'intérieur ou une partie de la cabane séparée du reste par des nattes ou des peaux suspendues; la jeune femme y passe la nuit : le jour, elle est l'intermédiaire de toutes les communications entre ceux qui ne doivent pas se voir. Il est bien rare, si même il arrive jamais, qu'un homme prononce le nom de son beau-père; ce serait considéré comme une indignité et un manque absolu de respect. Cet usage n'existe aucunement chez les

Ojibbeways, qui le regardent comme une folie fort incommode.

Les habitans de cette cabane me traitèrent avec beaucoup de bonté. Le grain était extrêmement rare dans la contrée; ils en avaient un peu en réserve; ils le firent cuire et me le donnèrent. Le jeune homme leur raconta combien je l'avais effrayé dans la prairie, et ils en rirent tous de bon cœur. Ce village se composait de vingt-cinq cabanes; cependant, malgré toutes mes questions, je ne pus savoir de personne où se trouvait alors Ba-gis-kun-nung. Il y avait un autre village à une journée environ de distance; je ne tardai pas à m'y rendre, avec l'espoir d'une recherche plus heureuse.

Presque au terme de ma route, je vis voler des oies, et j'en tuai une qui alla tomber au milieu d'une bande d'Assinneboins. Voyant parmi eux un homme très vieux et d'une apparence misérable, je lui fis signe de la ramasser et de la garder; mais, avant de le faire, il s'ap-

procha pour m'exprimer sa gratitude d'une manière tout à fait nouvelle pour moi. Il posa ses deux mains sur ma tête et les passa à plusieurs reprises sur la longue chevelure qui couvrait mes épaules, en m'adressant, dans son langage, des paroles que je ne comprenais pas. Il alla ensuite ramasser l'oie, et revint m'inviter, par des signes que je compris sans peine, à vivre sous son toit, tant que je resterais dans son village. Pendant qu'il préparait notre repas, j'allai de cabane en cabane, examinant tous les chevaux; mais je ne trouvai pas le mien. Quelques jeunes hommes m'accompagnaient, et leurs dispositions semblaient amicales; cependant, lorsque je pris la route du village le plus voisin, je vis l'un d'entre eux, monté sur un bon cheval, partir comme pour m'annoncer.

Quand j'arrivai dans ce village, nul ne fit la moindre attention à moi et ne parut même m'apercevoir. Je n'avais jamais eu aucun rapport avec cette bande d'Assinneboins. Je vis bien qu'on les avait prévenus contre moi. Leur chef,

qu'ils appelaient Kah-oge-maw-weet Assinneneboin (le chef assinneboin), était un chasseur distingué. Peu de temps après, ses guerriers, ne le voyant pas revenir de la chasse après une absence d'une longueur inaccoutumée, suivirent sa trace et le trouvèrent mort dans la prairie. Il avait été attaqué et tué par un ours gris.

Voyant que je n'avais rien d'hospitalier à attendre de cette bande, je n'entrai dans aucune cabane, et je me bornai à épier les chevaux parmi lesquels j'espérais encore reconnaître le mien. J'avais beaucoup entendu parler de la vitesse et de la beauté d'un jeune cheval appartenant au chef, et je le reconnus bientôt sur la seule description qui m'en avait été faite. J'avais une longe sous ma couverture, je la coulai adroitement au cou du cheval, et je m'envolai plutôt que je ne m'enfuis. L'irritation causée par la conduite inhospitalière des habitans de ce village m'avait poussé instantanément à cet acte, qui n'avait rien, absolument rien de prémédité. Quand nous commençâmes, le cheval et moi, à

perdre la respiration, je m'arrêtai pour regarder en arrière. Les cabanes des Assinneboins étaient à peine visibles comme de petites taches dans une prairie éloignée.

La pensée me vint que je faisais mal d'enlever ainsi le cheval favori d'un homme qui ne m'avait jamais fait aucun tort, quoiqu'il m'eût refusé les devoirs ordinaires de l'hospitalité envers un étranger. Je sautai à terre et lâchai le cheval; mais aussitôt, je vis accourir au galop trente ou quarante Assinneboins que m'avait cachés une faible élévation de terrain. Ils étaient déjà tout près de moi; je n'eus que le temps de m'enfuir dans un bouquet voisin de noisetiers. Ils continuèrent quelques instans à me chercher dans tous les sens, et ce répit me donna le temps de me cacher avec quelque soin. Enfin, ils descendirent de cheval, et se dispersèrent à ma recherche. Plusieurs passèrent tout près de moi. Ma cachette était si bonne, que je pouvais surveiller leurs mouvemens sans m'exposer à être découvert. Un jeune homme se mit tout nu

comme pour un combat, entonna son chant de guerre, déposa son fusil, et, une simple massue à la main, vint droit à la place où je m'étais réfugié. Il n'était guère qu'à vingt pas de moi, mon fusil était armé et je le visais au cœur, lorsqu'il retourna en arrière. Il n'est pas probable qu'il m'eût découvert; mais l'idée d'être surveillé par un ennemi inaperçu, armé d'un fusil et dont il ne pouvait reconnaître la position que tout contre lui, dut ébranler sa résolution. On me chercha inutilement jusqu'à la nuit; alors le cheval du chef fut ramené au village.

Je retournai aussitôt vers ma famille tout joyeux d'avoir échappé à ce danger, et, marchant nuit et jour, j'arrivai, la troisième nuit, au comptoir de Mouse-River. Les traiteurs me dirent que c'était une folie de n'avoir point ramené le cheval du chef; ils l'avaient, disaient-ils, entendu beaucoup vanter et ils m'en auraient donné un bon prix.

Dans un village d'Assinneboins, à vingt milles de ce comptoir, j'avais un ami nommé Be-na (le

faisan), que j'avais prié, en passant, de tâcher, pendant mon absence, de retrouver mon cheval ou, au moins, de découvrir la résidence actuelle de Ba-gis-kun-nung. J'allai le voir, et il me fit entrer aussitôt dans une petite hutte habitée par deux vieilles femmes; à travers les crevasses de cette hutte, il me montra celle où vivaient Ba-gis-kun-nung et quatre de ses fils. Leurs chevaux paissaient autour, et dans l'un d'eux, nous reconnûmes le beau cheval noir qu'ils avaient reçu chez les Mandans en échange du mien. Wa-me-gon-a-biew avait été au comptoir et était revenu m'attendre dans ce village chez des fils d'un frère de Taw-ga-we-ninne, qui se trouvaient, par conséquent, ses cousins, et avaient avec lui les relations les plus amicales. Il avait fait offrir à Ba-gis-kun-nung un bon fusil, un costume de chef, et tout ce qu'il avait avec lui, en échange du cheval. Je lui reprochai vivement cette démarche, en lui disant que, si Ba-gis-kun-nung avait accepté ses présens, il en serait résulté pour

moi le double embarras de reprendre et un cheval et tous les objets d'échange.

J'allai presque aussitôt trouver Ba-gis-kun-nung, et je lui dis : « J'ai besoin d'un cheval. » — Je n'en ai point à vous donner, me répon-» dit-il. — Alors je vous en prendrai un. — » Et moi je vous tuerai. » — A ces mots, je retournai à la cabane de Be-na, et je fis mes préparatifs pour partir de bonne heure le lendemain matin. Be-na me donna une peau de bison neuve pour me servir de selle, et une vieille femme me vendit une courroie pour me tenir lieu de la longe que j'avais laissée sur le cheval du chef. Je passai la nuit dans la cabane de nos cousins, et de grand matin, tout prêt à partir, je rentrai dans la cabane de Be-na encore endormi. J'avais une fort bonne couverture neuve, que j'étendis sur lui, sans faire aucun bruit, et je me mis en marche avec Wa-me-gon-a-biew.

En approchant de la cabane de Ba-gis-kun-nung, nous vîmes l'aîné de ses fils, assis sur le

seuil, à garder les chevaux. Wa-me-gon-a-biew voulut me dissuader du projet d'en enlever un, puisque nous ne pouvions pas le faire sans être aperçus, et que nous avions toute raison de croire à des mesures violentes préparées contre nous. Je résistai à son avis, mais je consentis seulement à aller avec lui déposer nos bagages à une distance de deux cents verges sur notre route, d'où nous reviendrions enlever le cheval. Quand je me fus débarrassé de ma charge, Wa-me-gon-a-biew, me voyant ferme dans ma résolution, se mit à courir en avant, et moi je revins précipitamment au village. A mon aspect, le fils de Ba-gis-kun-nung se mit à crier de toutes ses forces. Je distinguai seulement les mots de *Wah-kah-towah* et de *shoonk-ton-gah* (Ojibbeway et cheval). Je supposais qu'il criait : Un Ojibbeway enlève un cheval. Je répondis : *Kah-ween-gwautch* Ojibbeway (pas tout à fait un Ojibbeway). Le village fut aussitôt en mouvement. Dans les traits de la plupart de ceux qui se réunissaient autour de moi, je ne

pouvais lire aucune détermination formelle d'intervenir dans ce qui allait se passer ; mais il y avait de l'encouragement dans la contenance de mon ami Be-na et d'un grand nombre de Crees qui l'entouraient. La famille de Ba-gis-kun-nung montrait seule une hostilité manifeste.

J'étais agité au point de ne pas sentir mes pieds toucher la terre; mais je crois que je n'étais pas effrayé. Après avoir mis mon licou sur la tête du cheval noir, j'hésitai à le monter, parce que cette action devait me priver, un moment, de l'usage de mes armes, et m'exposer à une attaque par derrière. Me rappelant, enfin, que toute apparence d'indécision aurait alors le plus défavorable effet, je voulus m'élancer à cheval; mais mon élan fut trop fort, et j'allai m'étendre tout de mon long de l'autre côté, mon fusil dans une main, mon arc et mes flèches dans l'autre. Je me relevai rapidement, portant mes regards tout autour de moi pour surveiller les mouvemens de mes ennemis. Tout le monde riait aux éclats, excepté la famille de Ba-gis-

kun-nung. Je repris quelque confiance et montai plus résolument à cheval. Je voyais bien que, s'ils avaient dû tenter une attaque ouverte, ç'aurait été au moment de ma chute, et non lorsque je pouvais opposer une dangereuse résistance. Le gros rire bien cordial des Indiens me démontra aussi que ma tentative n'avait rien qui les offensât généralement.

En tournant bride, je vis Wa-me-gon-a-biew poursuivre sa course comme un dindon effarouché. Il était presque hors de la portée de ma vue. Je lui dis en le rejoignant : Mon frère, vous devez être fatigué ; je vais vous prêter mon cheval ; et nous fîmes route ensemble. Enfin nous vîmes deux cavaliers venir du village à notre poursuite. Wa-me-gon-a-biew, prenant l'alarme, se disposait à s'enfuir et à me laisser seul vider la difficulté comme je le pourrais ; mais, voyant son intention, je lui dis de descendre de cheval ; il le fit et reprit sa course à toutes jambes.

Quand les deux hommes ne furent plus qu'à

près d'un demi-mille de moi, je tournai bride et m'arrêtai, leur faisant face. Ils s'arrêtèrent aussi, et regardant tout autour de moi, je vis que Wa-me-gon-a-biew s'était caché dans les buissons. Nous conservâmes nos positions, les deux cavaliers et moi, jusque vers le milieu du jour. Les habitans du village se tenaient en grand nombre sur une petite colline attenante aux cabanes, pour voir ce qui se passerait.

Fatigués enfin de leur halte, les deux fils de Ba-gis-kun-nung se séparèrent et vinrent à moi, chacun d'un côté. Je me tins en garde contre leur projet évident de partager mon attention pour me tirer plus sûrement un coup de fusil. A deux reprises, ils s'approchèrent de moi, puis, pour me couper la retraite, ils allèrent se poster entre moi et Wa-me-gon-a-biew. Je commençais à me lasser de leur conduite pusillanime, et lançant mon cheval au galop, je courus droit à eux; ils s'enfuirent aussitôt dans la direction du village. Dans cette rencontre, je trouvai Wa-me-gon-a-biew plus poltron encore

que d'ordinaire. Heureusement les chefs et les hommes considérés de la bande dont faisait partie Ba-gis-kun-nung étaient charmés de mon entreprise ; cet homme et ses fils passaient pour méchans et perturbateurs : autrement je n'aurais jamais pu venir à bout de mon entreprise sans aucun secours de Wa-me-gon-a-biew.

Je repris aussitôt ma route, et mon frère sortit en même temps de sa cachette. Nous rencontrâmes, cette nuit, la cabane de notre vieil ami Waw-so, qui avait long-temps vécu auprès de Pe-shau-ba. J'avais eu soin de cacher dans les bois le cheval enlevé, et j'avais prié Wa-me-gon-a-biew de ne rien dire à Waw-so de ce que j'avais fait. Mais au milieu de la nuit, quand je fus endormi, il se mit à raconter tous les événemens de la veille, et au récit de ma chute, je fus réveillé par de grands éclats de rire du vieillard.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en marche pour Ko-te-kwaw-wi-ah-we-se-be, où j'avais ma famille. Je possédais alors deux che-

vaux, et rencontrant un de mes amis qui n'en avait pas, je lui en promis un; mais ne se rendant pas alors chez lui, il différa de le prendre jusqu'à son retour. Dans cet intervalle, le cheval que je lui destinais vint à mourir d'un coup de sang. Il ne m'en resta plus qu'un noir, nommé par moi Mandan. Je l'aimais beaucoup, mais quand cet homme revint, je ne pus faire autrement que de le lui donner. Ma femme poussa des cris, et je ne me séparai pas, sans un vif regret, d'un cheval aussi précieux.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES.

(1) Littéralement, *bois d'élan.* (page 2)

(2) Shawanees de Cooper, de Bell et de John Hunter. (p. 2)

(3) *Hickory* est le nom de la plupart des noyers particuliers à l'Amérique, qui forment un genre à part, désigné par quelques botanistes sous le nom scientifique de *carya.* Mais ce nom s'applique à plusieurs arbres fort différens, suivant les épithètes qu'on y joint. Parmi les variétés, on distingue surtout le blanc et le rouge. Les feuilles ont une senteur agréable; les noix sont estimées : les sauvages, dit Lawson, en faisaient une grande consommation; les troupeaux s'en nourrissent.— Le nom d'*hickory* est un terme purement américain, qui n'a pas de synonyme en français; M. de Chateaubriand le cite plusieurs fois dans les Natchez. Toutes les variétés d'hickorys sont d'un bois dur, compacte et très difficile à rompre, mais qui, coupé et exposé à l'air, n'a guère de

durée. Les Indiens, et après eux la populace américaine, faisant allusion à ces qualités, ont surnommé le général Jackson *le vieil Hickory*. (p. 8)

(4) Ce terme américain, consacré à une espèce particulière de chaussure à peu près analogue à des brodequins, est trop connu pour avoir besoin de commentaire. (p. 10)

(5) Ceux qui sont à portée des factoreries anglaises ont des vaisseaux de cuivre pour leur cuisine. — M. de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*. (p. 11)

(6) Les canots d'écorce de bouleau sont le chef-d'œuvre de l'art des sauvages. Rien n'est plus joli et plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenses et l'on va partout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de différentes grandeurs, de deux, de quatre, jusqu'à dix places distinguées par des barres de traverse.... Le fond du canot est d'une ou deux pièces d'écorce, ausquelles on en cout d'autres avec de la racine qu'on gomme en dedans et en dehors, de manière qu'il paraît être d'une seule pièce. Comme l'écorce qui en fait le fond n'a guère au delà de l'épaisseur d'un ou de deux écus, on le fortifie endedans par des clisses de bois de cèdre extrêmement minces, qui sont posées de long... Si ces petits bâtimens sont commodes, ils ont aussi leur incommodité; car il faut user d'une grande précaution en y entrant, et s'y tenir assez contraint pour ne pas tourner ...; ils sont d'ailleurs très fragiles.

Le père Lafitau, *Mœurs des sauvages amériquains, comparées avec celles des premiers temps*, t. 2, p. 214.

La grandeur de ces canots varie de 10 pieds jusqu'à 28... Les plus grands peuvent contenir aisément 14 hommes; mais pour l'ordinaire, quand on veut s'en servir pour transporter des vivres ou des marchandises, trois hommes suffisent pour les gouverner... Les canots sont sûrs, et ne tournent jamais quand ils sont d'écorce de *bouleau*, laquelle se lève ordinairement en hiver avec de l'eau chaude. Les plus gros arbres sont les meilleurs pour faire de grands canots, quoique souvent une seule écorce ne suffise pas. Le fond est pourtant d'une seule pièce, auquel les sauvages sçavent coudre si artistement les bords avec des racines, que le canot paroît d'une seule écorce. Ils sont garnis ou de clisses ou de varangues d'un bois de cèdre presque aussi léger que le liége. Les clisses ont l'époisseur d'un écu, l'écorce celle de deux, et les varangues celle de trois. Outre cela, il règne à droit et à gauche, d'un bout du canot à l'autre, deux maîtres ou préceintes, dans lesquels sont enchâssées les pointes de varangues, et où les huit barres qui le lient et le traversent sont attachées. Ces bâtimens ont vingt pouces de profondeur...; s'ils sont commodes par leur légèreté et par le peu d'eau qu'ils tirent, il faut avouer qu'ils sont, en récompense, bien incommodes par leur fragilité; car, pour peu qu'ils touchent sur le caillou ou sur le sable, les crevasses de l'écorce s'entr'ouvrent...; chaque jour, il y a quelque nouvelle crevasse ou quelque couture à gommer. Toutes les nuits, on est obligé de les décharger à flot, et de les porter à terre, où on les attache à des piquets, de peur que le vent ne les emporte; car ils pèsent si

peu, que deux hommes les portent à leur aise sur l'épaule, chacun par un bout.

Le baron de la Hontan, *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale*, t. 1, p. 33.

Ces canots, dit plus loin le même voyageur, ne valent rien du tout pour la navigation des lacs, où les vagues les engloutiraient si l'on ne gagnait terre lorsque le vent s'élève.

Un grand nombre d'écrivains ont décrit les canots d'écorce : M. de Chateaubriand en parle plusieurs fois dans les Natchez et dans le *Voyage en Amérique;* M. Isidore Lebrun les mentionne, avec quelques détails, à la page 332 de son *Tableau statistique et politique des deux Canadas,* et le père Charlevoix leur consacre une longue description dans la douzième lettre de son journal. (p. 12)

(7) Petite ville dans le comté de Wayne, sur la rivière du même nom, qui porte les eaux du lac Huron et du lac Saint-Clair dans le lac Erié. Elle est située sur la rive droite; c'est le côté des États-Unis. La rive opposée est canadienne, c'est à dire anglaise.

La population du détroit, restée française, malgré les vicissitudes politiques qu'elle a éprouvées, conserve nos usages dans le Michigan. Cet état est nouveau de 1803, et c'est de 1620 que date l'établissement du détroit... Cédé avec tout le Canada à l'Angleterre, il en fut démembré vingt ans après... La coutume de Paris n'a cessé d'y être en vigueur qu'en 1810. Comme les Français du détroit conservent religieusement les marques de leur origine,

des habitans instruits du Bas-Canada leur portent une affection de nationalité. La ville du détroit se compose de 270 maisons habitées par 1550 individus. Mais les fermes riantes, de 4 arpens de front sur 80 de longueur, serrées les unes contre les autres le long de la rivière, contiennent une plus forte population. Is. Lebrun, *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, p. 212.

On nous montra sur la rive gauche du fleuve une longue file de maisons en bois peint, de construction élégante et neuve, et entièrement semblables aux édifices de toutes les petites villes d'Amérique. C'était la ville de détroit : on ignore si elle tient son nom du fleuve, ou si le fleuve lui doit le sien; elle fut fondée jadis par les Français canadiens, au temps où la France était puissante dans les deux mondes.

G. de Beaumont, *Marie ou l'Esclavage en Amérique*, t. 2, p. 56. (p. 14)

(8) Les *totems* forment une espèce de blason : chaque famille sauvage, se supposant descendue de quelque animal, en adopte pour ses armoiries la représentation. Le tombeau est orné du *totem* qui a distingué le sauvage pendant sa vie et joué un rôle dans toutes les solennités de son existence aventureuse. (p. 19)

Cooper : notes du *Dernier des Mohicans*.

(9) Les prisonniers adoptés ne jouissent pas d'une sûreté complète; s'il arrive que la tribu où ils servent fasse quelque perte, on les massacre : telle femme qui aurait pris soin d'un enfant le coupe en deux d'un coup de hache.

M. de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, p. 220, édit. de 1832. (p. 21)

(10) Tanner a beaucoup de l'habitude des Indiens de cacher leurs émotions ; mais en me dictant ces détails, l'éclat de ses yeux et un mouvement convulsif de sa lèvre supérieure laissaient suffisamment voir qu'il n'est pas exempt de la soif de vengeance qui caractérise les hommes parmi lesquels il a passé sa vie. Plus de trente années après, il aurait voulu tirer vengeance de cette injure reçue vers l'âge de onze ans. — Note de l'éditeur américain. (p. 24)

(11) Méchilli, ou Michilli, ou Michilmackinac des diverses relations. (p. 28)

(12) Scioux, ou Nadoessis, de la relation de la Hontan. — Nadoessis de Carver. — Nadowessies de M. Balbi. — Le père Charlevoix dit qu'ils n'exerçaient point envers leurs prisonniers les horreurs qui déshonorent la plupart des nations du continent américain. M. de Chateaubriand, dans ses Natchez, rend hommage à leurs mœurs douces et à leur hospitalité. — Le nom de Sioux, généralement adopté aujourd'hui, et consacré par Cooper et Washington Irving, est, selon le père Charlevoix, d'origine française, comme diminutif de Nadouessis ou Nadouessioux. (p. 28)

(13) Ouinebagos de Carver. — Winebegos de M. de Chateaubriand. (p. 28)

(14) Chippewais de Carver et de M. Balbi. — Chip-

pewas de Cooper et de M. Isidore Lebrun. — Cipawois, ou Cipowois de M. de Chateaubriand. — Schipiwans de Perrin du Lac. (p. 28)

(15) Ottawas de M. Balbi. — Ottaways ou Ottaouas de Carver. — Ottowas de Hunter. — Outaouas de la Hontan et Pernety.—Outaois de Diéréville.—Outaouais de Charlevoix et de M. Isidore Lebrun. — Outaouacs de la Hontan et du père Crespel. — Outaouaks de Charlevoix. — La nation des Ontaways, que les Indiens faisaient descendre du grand Castor.—M. de Chateaubriand. (p. 28)

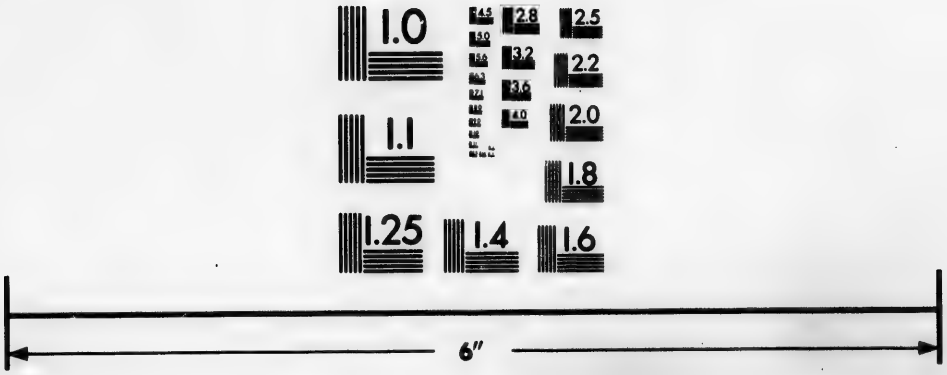
(16) Le gallon américain est à peu près de quatre litres de France. (p. 29)

(17) Je n'ai jamais vu de parent corriger un enfant, à l'exception d'une seule femme, dit Lawson (*The History of Carolina*, p. 201). Il faut conclure de cette remarque, ou que Lawson a mal observé, ou plutôt que depuis un siècle le voisinage de la civilisation a modifié dans un sens très fâcheux pour les enfans le système d'éducation des Indiens. (p. 31)

(18) C'est la *marte commune à pin* de Samuel Hearne, *vison* de Buffon, *mustela vison* de M. Warden, *pine martin* ou *marten* de Sabine. C'est un animal répandu dans toute cette partie de l'Amérique et plus commun dans le sud que dans le nord. Le traducteur du *Dernier des Mohicans* a rendu le mot *martin* par *martinet*. (p. 37)

(19) Ce doit être la rivière de Marne des anciennes relations, ainsi nommée selon Lepage du Pratz, à cause

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

de sa largeur pareille à celle de la Marne ; ce nom, donné par des géographes et des voyageurs, n'a point été connu dans le pays : on l'a nommée aussi rivière des Nactchitoches. (p. 38)

(20) Ce nom se trouve ainsi dans la *Relation de Tanner.* (p. 38)

(21) Portage. En parlant de certains fleuves, comme de celui de Saint-Laurent, où il y a des sauts qu'on ne peut ni remonter ni descendre en canot, on dit faire portage pour dire porter par terre le canot et tout ce qui est dedans au delà de la chute d'eau ; et, en parlant des endroits où sont ces chutes d'eau, on les appelle portages. Il y a *tant de portages*, depuis là jusqu'à Quebec !

(Dict. de l'Académie.)

Faire portage, c'est transporter les canots, par terre, d'un lieu à un autre, c'est à dire du pied d'*un* cataracte jusqu'au dessus, ou d'une rivière à une autre.

La Hontan, *Nouveaux Voyages*, t. 1, p. 276.

On fait *portage* aux cataractes que leur extrême hauteur rend impraticables... Deux hommes portent sur leurs épaules les canots dans les lieux de *portage* avec beaucoup de facilité au dessus et au dessous des cataractes. (p. 41)

(*Le père Lafitau*, t. 2, p. 218.)

(22) Rats musqués, petits animaux gros comme des lapins et faits comme des rats, dont les peaux sont assez estimées, pour le peu de différence qu'elles ont d'avec celles des castors. Ils sentent si fort le musc, qu'il n'y a

point de civète ni de gazelle en Asie dont l'odeur soit si forte et si suave.

(La Hontan, *Nouveaux Voyages*, t. 1, p. 80.)

Nous leur trouvâmes un grand monceau de rats sauvages qui vont à l'eau et sont gros comme connils (*lapins*), et bons à merveille à manger, lesquels portent du musc comme les castors.

(Lescarbot, *Hist. de la Nouvelle-France*, p. 321.)

Rat musqué, petit animal de même nature à peu près que le castor; à bien des égards, il en paraît un diminutif. Le père Charlevoix (*Lettre 5 du journal d'un voyage en Amérique*) donne beaucoup de détails fort intéressans sur les habitudes du rat musqué.

Samuel Hearne en parle aussi avec étendue. C'est probablement le *pilori* de quelques relations. (p. 45)

(23) Ces raquettes ont 18 pouces de long sur 8 de large; de forme ovale par devant, elles se terminent en pointe par-derrière; la courbe de l'ellipse est de bois de bouleau plié et durci au feu. Les cordes transversales et longitudinales sont faites de lanières de cuir; elles ont six lignes en tout sens; on les renforce avec des scions d'osier. La raquette est assujettie aux pieds au moyen de trois bandelettes. Sans ces machines ingénieuses il serait impossible de faire un pas l'hiver dans ces climats; mais elles blessent et fatiguent d'abord, parce qu'elles obligent à tourner les genoux en dedans et à écarter les jambes.

M. de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, p. 179, édition de 1832.

On trouve aussi des descriptions fort étendues des ra-

quettes à neige dans les écrits plusieurs fois cités dans ces notes de *la Hontan*, t. 1er, p. 73. *Lafitau*, t. 2, p. 220, et *Charlevoix*, t. 5, p. 326.

William Smith, historien de New-York, attribue en grande partie au manque de raquettes à neige le mauvais succès de l'expédition française contre les Mohawks en 1665 (*The History of New-York*, p. 58).

Hérodote, entre autres énigmes qu'il se plaisait à donner à deviner aux Grecs, avait dit que dans un pays du nord les hommes avaient les pieds tournés en arrière, ce qui ne les empêchait pas de courir avec agilité. L'historien suédois Rudbeck croit qu'il a voulu faire allusion à l'emploi des raquettes pour marcher sur la neige. Leur plus grande extension étant en arrière de l'homme, elles lui donnent tout à fait l'apparence d'avoir les pieds tournés en sens contraire.

(24) Les Indiens ont un habillement que les Français nomment *mitasse*, que l'on devrait plutôt nommer *cuissard*, puisqu'il couvre les cuisses et descend depuis les hanches jusque dans le quartier du soulier, et y entre jusqu'à la cheville du pied.

Lepage du Pratz. *Hist. de la Louisiane*, t. 2, p. 196.

L'auteur anonyme de la vue de la colonie espagnole du Mississipi ou des provinces de la Louisiane et Floride occidentale, en l'année 1802, donne une description un peu différente du même vêtement : les principaux d'entre eux ont des chausses de lainage ou peaux qui leur prennent de mi-cuisse jusqu'à mi-jambe, et qu'ils appellent *mitasses*.

Washington Irving (*a tour on the prairies*) les appelle des *metusses* ou *leggings*.

Les Canadiens français donnent indifféremment à ce vêtement le nom de *leggins* et celui de *mitasses*. Nous avons dû adopter la dénomination d'origine française. — Bossu (*Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale*, p. 105) les définit ainsi : « Espèce de bas sans pieds, » faits de peaux de chevreuils passées, qui servent aux » hommes pour aller à la chasse dans le bois, et pour » les garantir des épines et des ronces, comme aussi de » la morsure des serpens à sonnettes. » (p. 49)

(25) En guise d'allumettes, ils ont un morceau de bois pourri et bien sec, qui brûle incessamment jusqu'à ce qu'il soit consumé ; dès qu'il a pris, ils le mettent dans l'écorce de cèdre pulvérisée, et soufflent doucement jusqu'à ce qu'elle soit enflâmée.

(*Lafitau*, t. 2, p. 242.)

Leur *spunk* est une sorte d'écorce molle. Cette substance, en général de couleur cannelle, pousse dans les creux des chênes, des hickorys et de quelques autres arbres d'où on l'enlève avec une hache. Les Indiens en portent toujours avec eux au lieu de briquet. Le spunk-wood est bien préférable. (p. 50)

(Lawson, *The history of Carolina*, p. 204.)

(26) Makigo de Perrin du Lac. C'est une tribu d'Ojibbeways qui, selon l'éditeur américain, ne jouit pas d'une bonne réputation. (p. 50)

(27) L'hospitalité est la dernière vertu sauvage qui soit

restée aux Indiens, au milieu des vices de la civilisation européenne.

M. de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, t. 1er, p. 37, édit. de 1832.

Quemcumque mortalium arcere tecto, nefas habetur. Pro fortunâ quisque apparatis epulis excipit..... notum ignotumque, quantum ad jus hospitii nemo discernit. *Tacite, De moribus germanorum.* (p. 51)

(28) La note consacrée plus loin au moose parlera du caribou. (p. 51)

(29) *Rainy-lake*, littéralement *lac pluvieux*. M. Balbi et le traducteur de *Carver*, avec beaucoup d'autres géographes et voyageurs, le nomment *lac de la Pluie*. (p. 55)

(30) Winnipeg. — Winnipie. — Ouinipeg. — Ouinipique ou winnepeck de Carver; Owinipike de Perrin du Lac. (p. 57)

(31) Sans discuter aussi savamment que le docteur Obed Battius de la Prairie sur le buffle et le bison, nous n'avons pas cru devoir, dans cette relation, traduire le mot *buffaloe* par le mot correspondant de *buffle*. C'est à tort que ce dernier nom, appartenant à un animal bien connu, est devenu, dans le dialecte anglo-américain, d'une acception générale pour désigner le bison, *bos americanus* de Gmelin, *bos bison* d'Erxleben, *bœuf illinois* ou *bœuf sauvage et à bosse* des vieilles relations. Ce nom de bison était donné par les Grecs et les Latins à une espèce de taureau sauvage, l'*aurochs*, probablement, que,

dans son *Histoire des Celtes*, Pelloutier a confondu avec l'élan. (p. 62)

(32) Les trappes employées contre ces animaux sont des planches plus ou moins épaisses, plus ou moins larges. On fait un trou dans la neige : une des extrémités des planches est posée à terre, l'autre extrémité est élevée sur trois morceaux de bois agencés dans la forme du chiffre 4. L'amorce s'attache à l'un des jambages de ce chiffre; l'animal qui la veut saisir s'introduit sous la planche, tire à soi l'appât, abat la planche, est écrasé. (p. 63)

M. de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*.

(33) *Creeks* de Bell et de M. Adrien Balbi. — *Criques* de M. de Chateaubriand. — Les *Kilistinous* ou *Cristinaux*, que nos Canadiens appellent *Criques*. Père Charlevoix. (p. 64)

(34) Assiniboins ou Asseniboines de M. Adrien Balbi. — Assiniboines de Cooper. — Assiniboils du père Charlevoix et de M. de Chateaubriand. — Assinipoils ou Ossenibonies de Carver. — Assimpouals de la Hontan. — L'éditeur américain dit que ce nom signifie, dans le langage indien, *rôtisseurs de pierres*, parce que les Assinneboins cuisent leurs vivres avec des pierres chauffées. (p. 64)

(35) On trouve chez la plupart des voyageurs de nombreux détails sur les cabanes que les sauvages américains élèvent en moins d'une heure dans leurs campemens. Le père Lafitau (t. 2, p. 241) dit que, dans leurs marches, quelques uns portent avec eux des écorces de bouleau,

roulées comme nos cartes géographiques, avec quoi ils ont bientôt fait et dressé une espèce de tente et de cabanage.

Nous aurions pu citer un grand nombre d'autorités sur les curieux détails de ces constructions improvisées, sur les procédés ingénieux des sauvages pour se garantir du froid, sur de longues écorces qu'ils savent emboîter comme nos tuiles creuses pour se préserver de la pluie. Nous nous bornerons à citer un vieux missionnaire des premières années du dix-septième siècle, dont la relation n'aurait guère à subir, au dix-neuvième, que des modifications de style.

« Quelque part qu'ils soyent arriués, la première chose c'est de faire du feu et se cabaner, ce qu'ils ont faict dans une heure ou deux, souuent en demy-heure. Les femmes vont au bois et en apportent des perches, lesquelles on dispose par en bas en rond à l'entour du feu, et par en haut, on les enfourche entre elles pyramidalement, de manière qu'elles se reposent l'une contre l'autre, droit au dessus du feu, car là est la cheminée. Sur les perches on iette des peaux, ou bien des nattes ou des escorces. Au pied des perches, dessous les peaux, se mettent les sacs. Toute la place à l'entour du feu est ionchée de fueilles de pin, afin de ne pas sentir l'humidité de la terre. Dessus les fueilles de sapin ils iettent souvent des nattes ou des peaux de loups marins aussi délicates que le velours; là dessus ils s'estendent à l'entour du feu, ayant la teste sur leurs sacs, et, ce qu'on ne croiroit pas, ils sont très chaudement, léans dedans à très petit feu, voire aux plus grandes rigueurs de l'hiuer. »

Le père Biard, *Relation de la Nouvelle France* (1616), p. 40. (p. 69)

(36) « C'est une coutume établie parmi tous ces naturels, que le jeune chasseur ne mange jamais de son premier bœuf, ours, poisson, ou tout autre gibier. » — Lawson, n° 210.

Cette coutume paraît s'être modifiée, car Tanner mentionne plusieurs festins semblables, et ne parle jamais de l'abstinence du jeune chasseur.

Le même usage se retrouve chez les peuplades de l'Amérique la plus septentrionale. Nous lisons dans l'*Histoire des Voyages:*

« A quinze ou seize ans, l'enfant (groenlandais) suit son père à la pêche du veau marin. Le premier monstre qu'il a pris doit servir à régaler toute sa famille et le voisinage. Durant ce festin, le jeune homme raconte son exploit, et comment il s'est rendu maître de sa proie. Tout le monde admire et loue sa dextérité, vante le goût délicieux de la bête qu'il a tuée, et, dès ce jour de gloire et de triomphe, les femmes songent à trouver une compagne au vainqueur du monstre. »

Histoire générale des Voyages, édit. de 1780, t. 18, p. 304. (p. 71)

(37) Cet animal, assez commun dans les déserts de l'Amérique, est souvent désigné par les noms généraux de cerf, daim, ou chevreuil d'Amérique. Diverses circonstances portent à croire que, dans un grand nombre d'anciennes relations, il a été appelé l'*orignal*; on l'a nommé aussi l'élan de Terre-Neuve, et quelquefois le

comme, d'ailleurs, aujourd'hui encore.

caribou ; mais nous voyons que Tanner distingue le caribou du moose. C'est le *cervus alces* de Linnée, souvent pris mal à propos pour le renne (*cervus tarandus*). M. Warden dit que les naturalistes français ont confondu cette espèce de cerf avec l'élan, mais qu'elle en diffère à plusieurs égards, quoiqu'elle ait à peu près la même taille et la même forme. Nous avons cru devoir conserver la dénomination anglo-américaine, en évitant toutefois de l'écrire selon la prononciation française (*mouse*), qui nous aurait exposé à faire confondre avec la souris un quadrupède de la grosseur d'un élan. (p. 71)

(38) C'est le *typha latifolia* des botanistes. Il y a dans le pays un lac du même nom ainsi prononcé par les Indiens, quoique sur les cartes américaines il s'écrive *puckaway*.

Les Indiens trouvent, dit M. de Chateaubriand (*Voyage en Amérique*), le toit de leur chaumière dans l'écorce du bois blanc.

« Ce sont nattes faictes de roseaux tendres, beaucoup plus minces et délicates que les nostres de paille, si artistement tissuës, que quand elles pendent, l'eau coule tout au long, sans point les précer. »

Le père Biard, *Relation de la Nouvelle-France*, p. 42. (p. 76)

(39) Lieu de dépôt, sacré autrefois pour tous les Indiens avant leurs relations de trafic avec les Européens. (p. 77)

(40) Mandans de M. de Chateaubriand. — Mandanes de M. Balbi. — Mandannes de Carver. (p. 79)

(41) Olaus Magnus, dans son ouvrage *de Gentibus septentrionalibus*, liv. 2, p. 16, parle de l'usage adopté au Groenland de se servir de canots de cuir. (p. 79)

(42) Surnom donné à ces Indiens, parce qu'ils rôtissent leurs viandes avec des broches de bois.

(Note de l'éditeur américain.) (p. 81)

(43) M. Isidore Lebrun, dans son *Tableau statistique et politique des deux Canadas*, donne des détails fort étendus sur la constitution des deux compagnies. (p.81)

(44) Les blancs appellent cette peuplade les *Minnetarees*.

(Note de l'éditeur américain.) (p. 82)

(45) Le mot *fall*, employé fréquemment dans la relation de Tanner, signifie littéralement la chute... L'automne se nomme *fall* dans ce pays, dit Basil Hall, n'est-ce pas un mot singulièrement expressif?... On a cru devoir préférer dans cette traduction le terme de *chute des feuilles*, plus conforme aux habitudes indiennes et aux vieilles relations. John Smith, l'historien des premiers établissemens de la Virginie, dit que la chute des feuilles était, chez les Indiens, la dernière des cinq saisons.

M. Michaud nous apprend, dans l'*Histoire des Croisades*, que les Prussiens, idolâtres encore et incivilisés au treizième siècle, connaissaient le mois de la chute des feuilles. (p. 82)

(46) C'est ce même sirop qui, connu autrefois à Paris sous le nom de sucre du Canada, se vendait à des prix

exorbitans : il est produit par la sève des érables. Voici, à ce sujet, quelques détails donnés par les voyageurs :

« Ces érables ont une sève admirable, et telle qu'il n'y a point de limonade ni d'eau de cerise qui aient aussi bon goût, ni de breuvage au monde qui soit plus salutaire. Pour en tirer cette liqueur, on taille l'arbre deux pouces en avant dans le bois ; et cette taille, qui a dix ou douze pouces de longueur, est faite de biais. Au bas de cette coupe, on enchâsse un couteau dans l'arbre aussi de biais, tellement que l'eau, coulant de cette taille comme dans une gouttière, et rencontrant le couteau qui la traverse, elle coule le long de ce couteau, sous lequel on a soin de mettre des vases pour la contenir. Tel arbre en peut rendre cinq ou six bouteilles par jour, et tel habitant du Canada en pourrait ramasser vingt barriques du matin au soir, s'il voulait entailler tous les érables de son habitation. Cette coupe ne porte aucun dommage à l'arbre..... Les érables des pays septentrionaux ont plus de sève que ceux des parties méridionales, mais cette sève n'a pas tant de douceur. »

La Hontan, *Mém. de l'Amérique*, t. 2, p. 59.

« Lorsque la sève commence à monter aux arbres, dit Charlevoix, on fait une entaille dans le tronc de l'érable, et, par le moyen d'un morceau de bois qu'on y insère et sur lequel l'eau coule comme sur une gouttière, cette eau est reçue dans un vaisseau qu'on met dessous. Pour qu'elle coule avec abondance, il faut qu'il y ait beaucoup de neige sur la terre, qu'il ait gelé pendant la nuit, que le ciel soit serein et que le vent ne soit pas trop froid. A mesure que la sève s'épaissit, elle coule moins, et au

bout de quelque temps elle s'arrête tout à fait. L'érable à sucre ne vient que sur un sol très fécond. Pendant l'ascension de la sève, on enfonce des tubes dans son tronc, qui la conduisent dans des jattes déposées au pied de l'arbre. On fait ensuite évaporer, au soleil ou sur le feu la partie aqueuse de cette sève, qui donne après cette opération un sucre un peu brun inférieur à celui de la canne à sucre. »

(Bayard, *Voyage dans l'intérieur des Etats-Unis*, p. 73.)

Duhamel, dans son *Traité des Arbres et Arbustes*, entre dans d'assez longs détails sur la manière de récolter ce sucre. On peut consulter aussi M. de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, p. 143, édit. de 1832; et Natchez, t. 1er, p. 17 et 26, édit. de 1826. — Charlevoix, t. 5, p. 179.—Lebrun, p. 389. Les *Pionniers* de Cooper, ch. 20 et longue note à la fin de la traduction française. (p. 94)

(47) Nous n'avons trouvé dans aucune relation rien qui ait rapport à cette peuplade indienne; mais les différentes tribus avec leurs diverses populations forment un catalogue immense tout à fait disproportionné avec le petit nombre des hommes rouges. — Il en est de même des *pieds noirs*. (p. 96)

(48) Littéralement *persil des vaches*. Nous ne trouvons dans aucun ouvrage de botanique le nom ni la description de cette plante. (p. 98)

(49) Les Ottawwaws donnent aux très grands lacs le nom de *Kitchegawme*; ils en reconnaissent cinq: le lac Supérieur, qu'ils appellent communément le Kitchegawme

ojibbeway; deux ottawwaws, le Huron et le Michigan, et enfin l'Érié et l'Ontario. Ils appellent *Sahkiegunnun* le lac Winnipeg et les innombrables lacs du Nord-Ouest. — Note de l'éditeur américain. (p. 98)

(50) Basil Hall parle d'ornemens en argent dont la grosseur varie depuis celle d'une montre jusqu'à celle d'une soupière. (p. 102)

(51) Le père Lafitau (*Mœurs des sauvages amériquains, comparées aux mœurs des premiers temps*, t. 2, p. 220) donne une très longue note forte intéressante sur les traîneaux des Indiens. (p. 106)

(52) Cette exclamation de la vieille Indienne prouve, contrairement à toutes les relations, que, dans les mœurs sauvages de l'Amérique, le fils adoptif n'est pas considéré par une femme comme absolument l'égal de l'enfant qu'elle a porté dans son sein. (p. 113)

(53) « Nous passons les sept et huict jours, voire les dix, aucunefois sans manger, si n'en mourons point pour cela. » (Le père Biard, *Relation de la Nouvelle-France*, p. 70.) (p. 120)

(54) Ce poisson paraît être une *clupée*. (p. 135)

(55) Le mot de *médecine* s'applique, dans les relations américaines, aux remèdes et aux amulettes. D'après les habitudes de Net-no-kwa, il est probable que ce mot est employé ici dans sa double acception. M. de Chateaubriand se sert du terme de sac à médecine. « Les Indiens, » dit John Hunter, possèdent, en général, au nombre des

» provisions les plus essentielles de leurs cabanes, des » écorces, des racines et des herbes médicinales, et même » dans leurs voyages, celles dont l'usage est le plus fré- » quent font partie de leurs bagages indispensables.

» La plupart des familles ont leur sac à médecine ou » sac sacré, fait en peau de castor ou de loutre ornée » avec soin, et qui renferme les petits objets nécessaires à » leur art médical et à leur culte.

» L'usage de ces sacs varie dans les différentes tribus ; » quelquefois ils sont consacrés à un objet unique, quel- » quefois aussi la diversité de leur contenu en fait de » véritables pots-pourris ; mais ils sont toujours considé- » rés comme sacrés, et je ne me rappelle pas un seul exem- » ple de leur violation par des mains profanes. » (p. 149)

(56) Selon John Hunter, la peau de castor est l'unité monétaire des naturels de l'Amérique du nord. (p. 154)

(57) Les couvertures fabriquées par les Européens, et qui sont aujourd'hui le principal vêtement des Indiens, ont le plus grand rapport de forme avec les manteaux de fourrures dont ils couvraient jadis leur nudité. M. de Chateaubriand définit ce vêtement un morceau de flanelle jeté sur leurs épaules.

(*Voyage en Amérique*, p. 63, édit. de 1832.)

« La peau de buffle dont ils s'enveloppaient et qui leur » servait de lit a été remplacée par des couvertures de » laine ou de drap qu'ils portent dans toutes les saisons. » Presque toutes les nations avec lesquelles les blancs » commercent sont vêtues de même. »

(Perrin du Lac, *Voyage chez les Nations sauvages du Missouri*; 1802.) (p. 161)

(58) De malheureux Chippewas, amenés ainsi en Angleterre, y ont paru d'abord sur quelques théâtres, pour être ensuite abandonnés à la charité publique; un prince de la maison royale vient de les faire embarquer à ses frais pour le Canada. (p. 171)

(59) *Prairie Hen.* C'est le *tetrao urophasianus* de Charles Bonaparte, sorte de grosse gélinotte nouvellement décrite et commune aux sources du Missouri : plusieurs voyageurs l'appellent à tort coq de bruyère. (p. 173)

(60) Nous n'avons découvert aucun indice sur ces Indiens. — Les différentes tribus avec leurs subdivisions forment un catalogue immense. (p. 174)

(61) Needjee, mon ami, est un terme communément employé dans des conversations amicales, mais, comme dans notre langue, avec une certaine inflexion de voix, c'est souvent aussi une expression de menace.

(Note de l'éditeur américain.)

(62) La rivière du Lac des joncs. (p. 180)

(63) «Pourquoi trouve-t-on tant de charme à la vie sauvage? Pourquoi l'homme le plus accoutumé à exercer sa pensée s'oublie-t-il joyeusement dans le tumulte d'une chasse? Courir dans les bois, poursuivre les bêtes sauvages, bâtir sa hutte, allumer son feu, apprêter soi-même son repas auprès d'une source est certainement un très grand plaisir. Mille Européens ont connu ce plaisir et n'en ont plus voulu d'autre.»

(M. de Chateaubriand, *Voyage en Amérique.*)

« C'est un fait remarquable que les blancs, amenés au milieu des Indiens, s'attachent sans réserve à leurs coutumes et ne les quittent que rarement. J'ai vu deux exemples de blancs qui, arrivés à l'âge d'homme, ont renoncé à toutes leurs relations et aux habitudes de la vie civilisée, pour adopter toutes les mœurs des Indiens. »

(John Hunter, p. 22.)

Le gouverneur Denonville écrivait, en 1683 : « Ceux des sauvages qui se sont approchés de nous ne se sont pas francisés, et les Français qui les ont hantés sont devenus sauvages. » Saint-John Creve-Cœur, dans ses *Lettres d'un Cultivateur américain,* parle, avec détails, de jeunes blancs des frontières qui vont se joindre aux sauvages. Il serait trop long de citer toutes les autorités qui donnent force à cet argument contre la civilisation. (p. 181)

(64) Cette observation est identique avec celle qui a été faite, en Europe, sur les cerfs et les daims. (p. 189)

(65) « Quand le soleil commence d'avoir assez de force pour fondre la neige, la gelée de la nuit faisant comme une croûte sur la superficie de cette neige fondue pendant le jour, l'orignal, qui est pesant, la casse avec son pied fourchu, s'écorche la jambe, et a de la peine à se tirer des trous qu'il s'est creusés. Hors de là, et surtout quand il y a peu de neiges on ne l'approche pas de près sans peine. » (Charlevoix, *Journal*, let. 7.)

Il paraît cependant que l'orignal des vieilles relations est le moose, et non l'élan. (p. 201)

(66) Lac Leech ou des Sangsues de M. Balbi. (p. 205)

(67 et 68) Perrin du Lac, p. 352 de son *Voyage dans les deux Louisianes et chez les Sauvages du Missouri*, donne d'étranges détails sur cette bizarrerie de mœurs sauvages. (p. 206)

(69 et 70) Jebing neezh o shin naut : Deux morts reposent là. (Note de l'éditeur américain.) (p. 211)

(71) « Les premières démarches doivent être faites par les matrones ; mais il n'est pas ordinaire qu'il se fasse aucune avance du côté des parens de la fille. Ce n'est pas que, si quelqu'une tardait trop à être recherchée, sa famille n'agît sous main pour faire penser à elle, mais on y apporte de grands ménagemens.»
(Charlevoix, *Journal*, let. 19, t. 5, p. 420.) (p. 216)

(72) L'auteur anonyme de la *Vue des provinces de la Louisiane* dit, contradictoirement aux observations de Tanner : « Le suicide, cet acte de violence et de désespoir, » qu'enfantèrent le dégoût de la vie et le poids du mal- » heur, est assez commun parmi les nations les mieux » policées, et, pour ainsi dire, inconnu chez les sau- » vages. (p. 223)

(73) « Multi superstites bellorum, infamiam *laqueo* finierunt. » (Tacite, *De Moribus Germanorum.*) (p. 223)

(74) « Aleam (quod mirere) sobrii inter seria exercent, tanta lucrandi, perdendive temeritate, ut cum omnia defecerunt, extremo ac novissimo jactu de libertate et de corpore contendant.» (Tacite, *De moribus Germanorum.*) (p. 228)

(75) « Le jeu de noyaux est un jeu de hasard, ils sont noirs d'un côté et blancs de l'autre; on n'y joue qu'avec huit seulement. On les met dans un plat qu'on pose à terre, après avoir fait sauter les noyaux en l'air. Le côté noir est le bon; le nombre impair gagne, et les huit blancs ou noirs gagnent double, ce qui n'arrive pas souvent. » (La Hontan, *Mém. de l'Amérique,* t. 2, p. 111.)

Lafitau, t. 2, p. 340, explique, avec les développemens les plus complets, le jeu des noyaux, marqués des deux côtés, l'un noir, l'autre blanc.

Charlevoix, t. 5, p. 384 et suiv., et t. 6, p. 26 et suiv., donne de longs et curieux détails sur les jeux de hasard auxquels les sauvages américains se livrent avec une véritable passion. (p. 229)

(76) « Dotem non uxor marito, sed uxori maritus offert. » (Tacite, *De Moribus Germanorum.*) (p. 240)

(77) L'*yard* d'Angleterre est un peu moins d'un mètre. (p. 247)

(78) « Quamvis junior, quamvis robustior, alligari se ac venire patitur. »

(Tacite, *De Moribus Germanorum.*) (p. 251)

(79) « Nec regibus infinita aut libera potestas; et duces exemplo potius quam imperio... præsunt. »

(Tacite, *De Moribus Germanorum.*)

« L'autorité d'un chef indien est loin d'être despotique... : il tient son principal pouvoir de ses qualités personnelles. » (Cooper, *Les Puritains d'Amérique*, ch. 23, p. 365.) (p. 254)

(80) Samuel Hearne (t. 2, p. 212 de la traduction française) consacre une notice assez développée aux mœurs du porc-épic. (p. 263)

(81) Samuel Hearne consacre d'assez longs détails (t. 2, p. 176 de la relation de son voyage, à la description du we-was-kish ou daim rouge, le plus stupide de tous les animaux de la race des daims. (p. 265)

(82) « Les ours rougeâtres sont méchans, ils viennent effrontément attaquer les chasseurs, au lieu que les noirs s'enfuient. Les premiers sont plus petits et plus agiles que les derniers. »

(La Hontan, *Mémoires de l'Amérique*, t. 2, p. 40.)

Buffon donne beaucoup de détails sur les variétés de couleurs parmi les ours d'une même espèce. (p. 271)

(83) « D'un seul ours on tire quelquefois plus de cent vingt pots de cette huile ou graisse. » (Buffon.) (p. 273)

(84) « Parmi ces plantes, il en est une qui mérite une attention particulière : c'est celle qu'ils emploient à détruire ou modérer l'action du feu. Sur le rapport que l'on m'en avait fait, je sollicitai un sauvage de me la faire connaître; aussitôt il m'apporta deux petites racines auxquelles tenaient encore quelques feuilles. Curieux de la lui voir employer, et craignant qu'il ne me trompât, je lui en présentai un morceau, dont je l'engageai à faire usage. Il le prit dans sa bouche, le mâcha quelques instans et s'en frotta ensuite fortement les mains. Cela fait, il me demanda des charbons. Je lui en donnai successivement trois, les plus ardens qu'il

me fut possible de me procurer. Il les éteignit les uns après les autres en les frottant légèrement, sans éprouver la moindre douleur et sans que sa peau en fût en aucune manière altérée. Je lui en mis ensuite dans la bouche ; il les enflamma avec son souffle, en les tenant entre les dents, et il les mâcha doucement sans aucune apparence de douleur. Il répéta cette expérience à trois reprises, m'assurant que, s'il avait une plus grande quantité de cette racine, il ferait des choses qui me paraîtraient bien plus extraordinaires. » (Perrin du Lac, *Voyage dans les deux Louisianes*, p. 246.)

Charlevoix donne aussi des détails fort étendus sur cette étrange propriété d'un suc végétal. (Tom. 5, liv. 15, p. 338.) (p. 283)

(85) Le nom de ce chef distingué est écrit *Wanotan*, dans la Relation de la seconde expédition du major Long. Cette orthographe donne de la prononciation de ce nom une idée aussi inexacte que le portrait gravé dans cet ouvrage reproduit mal la beauté de sa figure et de sa personne. (Note de John Tanner.) (p. 288)

(86) M. Balbi mentionne cette tribu des Sioux, à la page 1003 de son *Abrégé de géographie*. (p. 288)

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE PREMIER VOLUME.

Chapitre I. — Souvenirs de la première enfance de Tanner. Kentucky. — Caverne d'Elk-Horn. — Blancs attaqués par les Shawneeses. — Indien scalpé par un blanc. Souvenirs d'école. — Navigation sur l'Ohio. — Cincinnati. — Big-Miami. — Premiers travaux d'une ferme américaine. — Enfant enlevé par les Indiens. — Menaces de mort. — Marche pénible. — Combat. — Nouveau danger de mort. — Village shawneese. — Traiteurs européens. — Détroit. — Femme blanche. — Saugenong. 1

Chap. II. — Adoption. — Manito-o-geezhik. — Kish-kau-ko. — Le faucon. — La loutre. — Les totems. — Semailles indiennes. — Chasse à l'affût. — Coup de tomahawk. — Camp de chasse. — Pêche au harpon. — Mauvais traitemens. — Expédition contre les blancs. — Scènes d'ivrognerie. — Mackinac. — Net-no-kwa, la femme chef. — Traite d'un enfant blanc. — Taw-ga-weninne, le chasseur. — Intérieur d'une famille d'Ottawwaws. 17

Chap. III. — Pointe Saint-Ignace. — Pigeons. — Début d'un jeune chasseur indien. — Epidémie. — Chasse aux martes. — L'arbre croche. — Marchands français. — Scène d'ivrognerie indienne

— Portage. — L'enfant blessé. — Mort d'un père de famille.— Le meurtrier aux funérailles de la victime. — Lac Moose. — Pêche aux truites. Rats musqués. — Mort d'un enfant. 33

Chap. IV. — Famine. — Incendie dans le désert. — Raquettes à neige. — Mitasses. — Jeunes hommes égarés dans le désert. — Pe-twaw-we-ninne, le fumeur.— Hospitalité. — Caribous. — Traversée d'un lac.—Prière au Grand Esprit. — Autorité d'une femme indienne. — Le lac de la Pluie. — Le lac des Bois. — Le lac Winnipeg. — Tempête sur un lac américain. 47

Chap. V. Indiens hospitaliers. —Campement au milieu des bisons. — L'Assinneboin. — Trappes à castors. — Prières et chants nocturnes. — Apparitions. — Ours tué par un enfant. — Moose. Pe-shau-ba et ses trois jeunes hommes. 61

Chap. VI. Marche à travers les neiges. — Nattes de puk-kwi. — Le lac d'Eau claire. — Sunjegwun.—Education d'un chasseur. —Canots de cuir. — Rapides. — Les Indiens tournebroches.— Comptoir européen et orgies indiennes. — Expédition guerrière. — Fête des premiers fruits. — Traversée périlleuse. — Commerce de pelleteries. 75

Chap. VII. —Correspondance indienne.—Chasse aux élans.—Déguisement sauvage. — Chasse aux bisons. — Récolte du sucre d'érable. — Petite fille enlevée.—Portage et rivière du marais. — Mort de Sag-git-to. — Dépôt de fourrures. 87

Chap. VIII. Indiens inhospitaliers. — Ours donné par le Grand Esprit. — Piéges à lapins. — Disette. — Le Petit Assinneboin. — Indiens égarés par une nuit d'hiver.—Pembinah. — Pelleteries volées. — Traiteurs européens. — Violences et artifices. — Premières amours d'un Indien. — Orgie sauvage. — Campement d'hiver. — Le pauvre chasseur. 101

Chap. IX. — Chants et songe prophétique d'une vieille Indienne. — Charmes. — Famine. — Marche difficile à travers les lacs, les îles et les marais. — Repas de mocassins et d'écorces d'arbres. — Français hospitaliers. 117

Chap. X. — Jambes torses, le chef. — Le petit épervier et la tortue. — Amputation indienne. — Kosh-kin-ne-kait, le manchot. — Pa-bah-me-win, le porteur. — Un chef ottawwaw. — Pêche aux doris. — Première ivresse. — Mouettes et cormorans boucanés. — Mœurs des bisons. — Répudiation indienne. 131

Chap. XI. — Le traiteur Aneeb. — Danger d'être gelé en chassant. — Chasse aux élans. — Contes d'un chasseur. — Cabane incendiée. — Préceptes religieux. 141

Chap. XII. — Récolte du sucre d'érable. — Neiges et gelée printanières. — Préparatifs guerriers. — Campagne manquée. — Rencontre à l'étang des Castors. — Hospitalité. — Village imaginaire. — La prairie. — Le médecin ventriloque. 153

Chap. XIII. — Droit de chasse. — Canadiens inhospitaliers. — Érables de rivière. — Scènes d'ivrognerie. — Défi à la chasse aux lapins. — Cent quatre-vingts chevaux enlevés. — Le cheval battu et la femme abandonnée. 167

Chap. XIV. Misère et dangers. — La grue blanche. — Charmes de la vie sauvage. — L'homme gelé. — Le vieux chasseur. — Mœurs du moose. — Observations sur l'élan et le caribou. 179

Chap. XV. — Proposition de mariage. — Trafic, ivrognerie et vol. — La femme ivre. — L'Ojibbeway découvert. — Élans forcés à la chasse à pied à travers les neiges. — Épizootie parmi les castors. — Jeûne par point d'honneur. 191

Chap. XVI. — L'A-go-kwa. — Ozaw-wen-dib, la tête jaune. —

La danse de la médiation. — Veuve et orphelins secourus. — Le fratricide. — Les fantômes indiens. — Apparition. — Cheval donné par un fantôme. — Le coteau de chasse des bisons. — La colline rocheuse. — Mariage indien. — Récolte de riz sauvage. — Epidémie inconnue. — Surdité. — Pensée de suicide. — Le suicide chez les Indiens. 205

Chap. XVII. — Voyage de Clarke et de Lewis aux montagnes Rocheuses. — Passion du jeu chez les Indiens. — Jeu du mocassin. — Jeu du beg-ga-sah. — Pari à la cible. — Mis-kwa-bun-o-kwa, l'aurore. — Nouvelle proposition de mariage. — Pressentiment d'une vieille Indienne. — La flûte des Indiens. — Mariage et dot. 227

Chap. XVIII. — Préparatifs de guerre contre les Sioux. — Mauvaise renommée des Muskegoes. — La ligne noire des bisons. — L'initiation des guerriers. — Camp des Indiens. — Opérations divinatoires. — Souvenirs des morts. — Autorité des chefs. 241

Chap. XIX. — Prophète muskegoe. — Le *jébi*. — Ta-bush-shah, le chicaneur. — Lois de la guerre violées. — Lutte oratoire. — Désertion contagieuse. — Expédition manquée. — Mœurs du porc-épic. — Le daim rouge. — *Vendetta* indienne. — Présent dangereux. — Singulière coutume d'échange. — Ourse blanche. — Chasse aux ours. — Le lac de la Bosse du bison. 255

Chap. XX. — Ironie indienne. — Point d'honneur indien. — — Religion du waw-be-no. — Tambour et crécelle des Indiens. — Jongleur américain. — Salamandre végétale. — Jalousie de chasseur. — Croyance des Indiens sur le tonnerre. — Entrée en campagne. — Divination nocturne. — Ojibbeways massacrés. — Chevaux volés. — Le tonnerre rouge. — Le poteau des prisonniers. — La montagne Chef. — Le Canard noir. — Cri de guerre. — Désertion. — Contribution de guerre. — Retour d'une campagne sans résultats. 277

CHAP. XXI. — Dialecte des Assinneboins. — Vol de chevaux. — Singulière coutume. — Intérieur d'une famille d'Assinneboins. — Hospitalité. — Ours gris. — Querelles. — Cheval enlevé par représailles. — Poltronnerie d'un Indien. 303

NOTES. 323